

Collection "Junior,"

# LES CHARNEUX

PAR GEORGE GARNIR

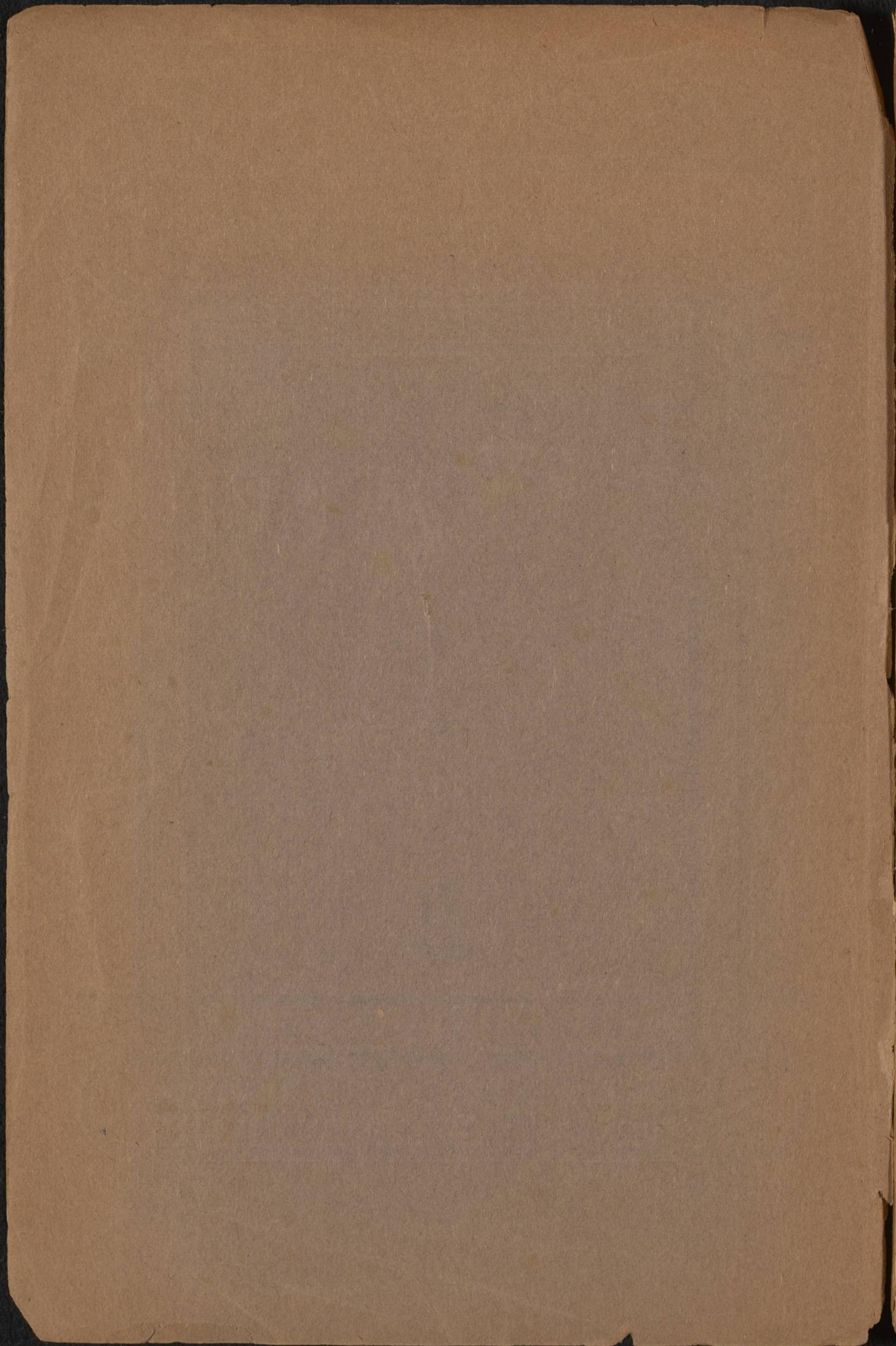
Préface de LOUIS DELATTRE



Une œuvre complète : 95 centimes

LIBRAIRIE MODERNE  
162 RUE DE MÉRODE BRUXELLES

1912

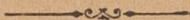


*C. Christiaens*  
*1 Juin 1913*

ML  
A  
9056



COLLECTION "JUNIOR",  
PARAIT MENSUELLEMENT



# Les Charneux

PAR

GEORGE GARNIR



PRÉFACE DE LOUIS DELATTRE



LIBRAIRIE MODERNE  
162, Rue de Mérode, 162, Bruxelles

LIBRAIRIE DETAILLE  
54, RUE DE L'AQUEDUC, BRUXELLES

Comme son titre l'indique, cette collection nationale, venant à la suite d'autres publications populaires, a pour but de faire connaître au grand public des œuvres et des auteurs *nouveaux*.

La collection « Junior » offre un ouvrage *complet*, sous un format *commode* et à un prix qui, vu les soins apportés à l'édition, est le minimum possible : par là, ces livres sont à la *portée de tous...*

... Le public ne manquera point de réserver l'accueil qu'elle mérite à l'initiative de la

## LIBRAIRIE MODERNE

La collection « Junior » prépare un choix d'ouvrages dus à notre nouvelle génération littéraire : celle-ci compte des noms déjà aimés dans le monde des Lettres et dont plus d'un, sans doute, s'imposera à l'attention du public qui lit.

---

---

### AVIS

*La collection « JUNIOR » se composera de 25 volumes et sa publication sera terminée dans les deux ans.*

---

*Le tirage des collections « JUNIOR » étant limité, seuls les souscripteurs à la série complète seront assurés de recevoir les volumes à mesure de leur apparition.*

L'ÉDITEUR.



Né en 1868. — Docteur en droit; docteur en sciences politiques et administratives, avocat à la cour d'appel, journaliste, rédacteur au « Compte-rendu analytique du Sénat ».

A fourni, durant 20 ans, les théâtres de Bruxelles d'une quarantaine de revues de fin d'année, parodies et pièces d'actualité. A donné, en outre : **Les Rayons X**, trois actes de vaudeville avec Sicard, **Jean Michel**, drame lyrique avec Vallier, musique d'Albert Dupuis (Monnaie); **l'Oiseleur**, opérette en trois actes avec G. Lagye, **l'Amour au Moulin**, opérette en trois actes avec A. Vierset, musique de Lanciani, la **Défense du Bonheur**, comédie en vers (Théâtre Sarah Bernhardt, à Paris), etc., etc.

Romans : **Les Charneux**, **Contes à Marjolaine**, **La Ferme aux Crives**, **Nouveaux contes à Marjolaine**, **A la Boule Plate**, **Le Conservateur de la Tour Noire**, **Les Dix Javelles**.

A publié, sous le pseudonyme de Curtio, trois « Baedeker de physiologie bruxelloise » : **Zievercer** (9<sup>e</sup> édition); **Krott et Cie** (7<sup>e</sup> édition); **Architek** (5<sup>e</sup> édition).

Fera paraître prochainement : **La Chanson de la Rivière**, roman de mœurs mosanes.



# PRÉFACE

GEORGE GARNIR

L'année des *Charneux* ! Le Garnir de la *Ferme aux Grives* !...

Ainsi j'ai dans la mémoire des dates de printemps — ô printemps passés ! — plus fleuris, plus parfumés, plus amoureux.

Garnir des *Contes à Marjolaine* !

Oh ! le beau temps où, sur la *Jeune Belgique* attablée aux terrasses de Sésino, soufflaient les premières brises du vent d'Ardenne, le vent des hauteurs.

C'était du quatre-vingt-dix, cela !... Les vers d'Albert Giraud, *Hors du siècle*, cinglants et héroïques, enflammaient mon imagination...

Le satanisme d'Iwan Gilkin peuplait mes rêves de spectres et de lamies au teint d'absinthe, au ricanement diabolique...

Les *Kermesses* de Georges Eekhoud, plus robustes en leurs sarreaux de toile bleue de Sars-les-Moulins, plus délurées avec leurs couteaux de Lierre à la main, farandolaient ardentes, râblées, joyeuses de vivre et même de tuer.

Pour lors, carabin carabinant, je tenais mon cœur comme un pot à braises, reclus dans un logis qui était, certes, le mieux bâti pour tuer le goût des choses de l'âme en un jeune homme de dix-huit ou vingt ans.

Etudiant en médecine, mes journées quasi tout entières, rue Pachéco ou rue des Sols, se passaient dans le sang, la chair décomposée et les dé-pouilles tronçonnées des cadavres.

Ah ! cette atmosphère de plusieurs années de ma jeunesse, elle pue encore à mon souvenir. Mais j'ai gardé dans les oreilles, sensation plus atroce, si possible, que cette odeur des morts, j'ai gardé le vacarme des cris de mes cinquante compagnons d'études et de prison, plus insensibles, plus froids, plus phlegmatiques, plus indifférents, plus bornés que les garçons découpeurs de cadavres ; tous passant et suant sur les débris affreux jonchant les dalles de marbre, comme sur un champ de bataille :

« En avant ! Le diplôme est au bout ! »

Ainsi, la grande cité où j'arrivais de mon village wallon, le milieu scientifique où me jetaient les nécessités des études, l'entourage pourtant si cordial et accueillant de mes grands amis, artistes d'un talent trop savant et âgé, dirai-je, pour mon cœur — ainsi toute ma vie de la ving-tième année sensuelle et réfléchie était rabrouée, rencognée en un sentiment douloureux, tapie en une situation d'appel.

Tout à coup, dans cette littérature forte et pure, où je me baignais voluptueusement, oui, quoique sans la joie de la complète assimilation, tout à coup, une chanson s'éleva.

C'était sur un air wallon — oh ! cela, c'était éclatant ! — c'était comme le murmure de ces flûtes qu'on taille aux champs, dans les fétus de froment encore vert : un bruit tendre et frais, perçant et velouté, et sur la langue, un peu de la sève au goût sucré du blé qui graine déjà dans l'épi mol encore.

Une petite chanson qui aurait pu être aussi bien un ramage de pinson, ou un gazouillis d'eau courante entre les roches.

Ah ! C'étaient les romans et les contes de George Garnir.

J'étais sauvé ! Je n'étais plus seul. Dans la vie des contes — qui est la seule vie comptant pour un conteur contant — enfin, j'avais un compa-gnon ! Et quel compagnon !

Garnir, c'était la force allante, la force constructive. C'était le fermier entêté poussant le soc dont la pointe tranche et verse la terre luisante, et qui ne s'arrête au fond du vallon que pour rompre son pain noir et boire, dans la jatte à fleurs, le café que la petite fille, aux cheveux jaune ver-dâtre, lui apporte de la ferme.

C'était le bûcheron, le torse nu, les jambes guêtrées, ahanant, suant, les yeux étincelants comme des mûres noires, enragé contre le chêne coriace sur qui s'émousse le fer de sa hache.

Garnir c'était la route aussi, la grand'route d'Ardenne, courant comme un ruban sur la colline, avec l'auberge de pierres blanches, au vert « houpia » au-dessus de la porte, et la jeune fille qui trempe les lèvres dans le verre de bière qu'elle vous tend...

C'était la joie des matins par les bosquets où chante la grive saouïe de sorbes, et c'était l'ardeur tragique des nuits de désir et de rage où l'amour ne vient pas...

Par d'autres yeux que les miens, les yeux Garnir, je contemplais, enfin, les seules choses qui pussent satisfaire ma nostalgie : les choses de la terre wallonne.

Par un cœur probe, sensible, brave qui n'était pas mon cœur, mais le cœur Garnir, j'obtenais enfin la certitude que, oui, dans notre vie de là-haut, chez nous, au pays wallon, il y avait de la beauté aussi, de l'héroïsme aussi, et de l'amour aussi...

Ce fut bien doux. Et je sais encore qu'à l'hôpital Saint-Jean, sur les marches du caveau où se gardaient rangés les cadavres pour la dissection et où nous remisions nos souquenilles de carabins, lisant, un matin, certain feuilleton de Gustave Frédrux qui célébrait Garnir, j'eus un grand soupir d'aise et des larmes dans les yeux.

Au fait, Garnir s'en souvient-il encore ? Nous avions, lui et moi, à quinze jours d'intervalle, obtenu la bénédiction de la plume toujours économe et plutôt sévère du critique belge.

Ces deux feuilletons, dont l'un débutait par manifester certaine mauvaise humeur du journaliste devant l'immense tas de livres nouveaux qu'il avait à découper encore, ces deux feuilletons sur les *Charneux* et les *Contes de mon Village*, déchaînèrent à la *Jeune Belgique* une véritable prise d'armes contre l'*Indépendance*. Etrange résultat d'un geste de bonne humeur littéraire !

Voilà ! Il avait fallu que deux conteurs, Wallons, trouvassent grâce devant le père Frédrux pour amener tout ce tapage, et commencer une dispute, où peut-être autre chose que de la littérature était engagée !

C'est ainsi que, durant quelques mois, Garnir et Delattre eurent à porter, un peu comme une tare et comme un ridicule, parmi leurs grands amis intransigeants, la gloire — relative — de deux feuilletons de l'*Indépendance*.

Tout cela est bien vieux. Ces notes en marge, qui intéressent-elles ?... Quoi qu'il en soit, pour le texte de Garnir, il demeure en son air de brillante jeunesse.

*Les Charneux*, premier roman de mœurs wallonnes, d'un artiste en qui vibrait, avec la fièvre de jeunesse, l'enthousiasme du vrai, du naïf, de l'ingénu, les *Charneux* sont toujours un de nos plus jolis livres.

L'enthousiasme de l'ingénuité, l'ivresse de la sensation telle qu'elle nous pince, la passion de l'impression immédiate et telle qu'elle vous saute au cerveau ! Voilà un don qui, pour être naturel, n'en est que plus rare ; un trésor dont Garnir, malgré sa longue expérience de la vie urbaine, est riche autant qu'un sauvage ou un paysan.

Or, pour les lettres belges de 1888-1890, c'était chose toute nouvelle que le goût du réel, de l'observé ; comme c'est une chose qui, entre parenthèses, si j'en crois certains symptômes de la maladie littéraire actuelle, pourrait bientôt être devenue une chose ancienne un peu...

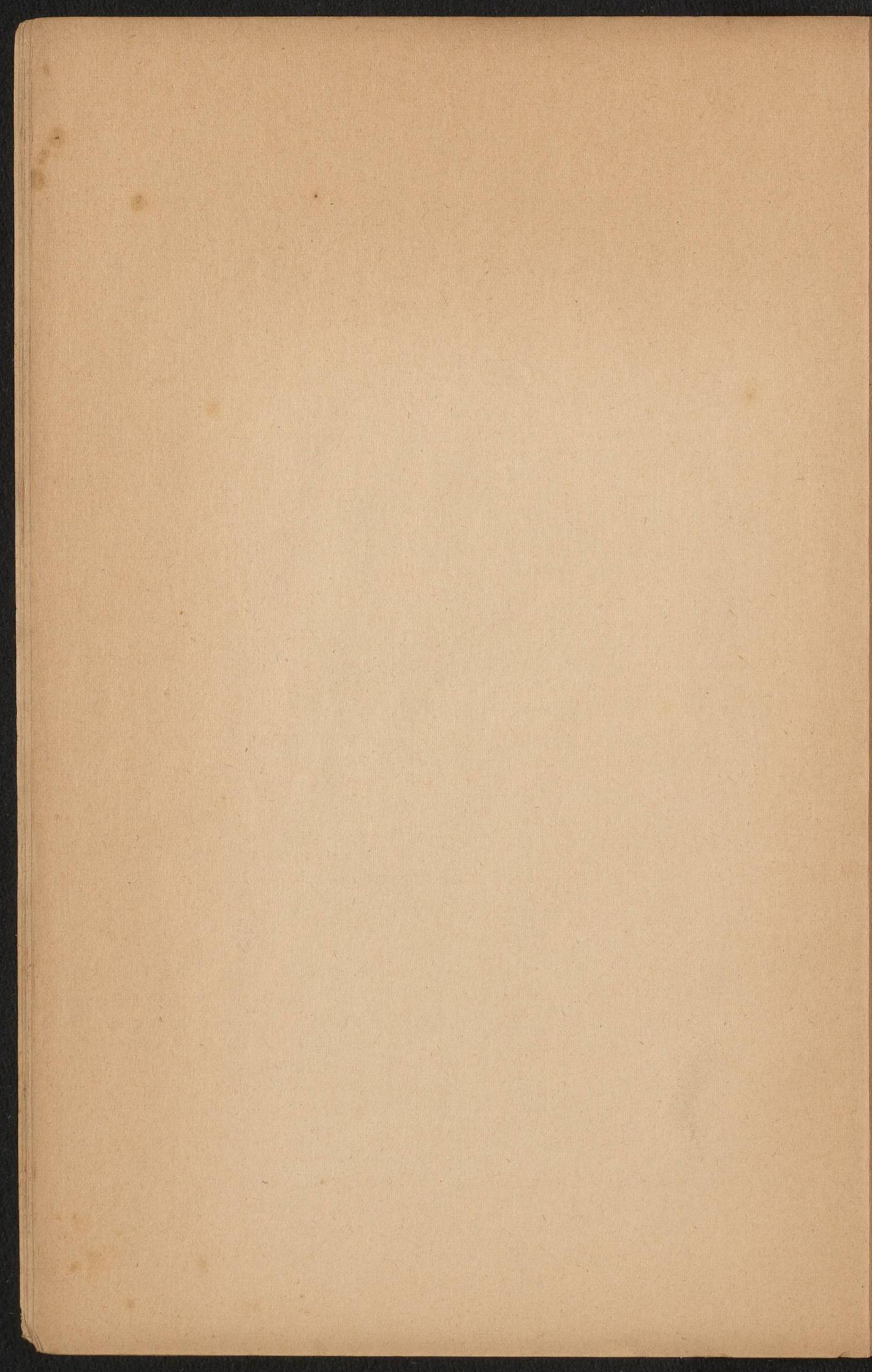
Garnir fut, dans la prose belge, un des premiers, et dans le roman, le premier Wallon s'acceptant tel qu'il était et ne singeant le Parisien pas plus qu'il ne posait à l'artiste.

Aussi peut-on affirmer que Garnir, avec les *Charneux*, ce délicieux roman si simple et si cordial, inventa en Belgique, il y a plus de vingt ans, une mode d'art qui n'a point changé, une mode qui se suivra, tant qu'il y aura des conteurs wallons d'assez d'encolure pour la porter : la mode du roman de mœurs wallonnes ; la mode dans les lettres, du cœur, de l'énergie, du talent, de la joie légère, divine, wallonne enfin, de vivre et de chanter là où le destin a planté notre vie.

Louis DELATTRE.

LES CHARNEUX

MŒURS WALLONNES



# Les Charneux

Mœurs wallonnes

## PREMIERE PARTIE

### I

Le soleil de juin moirait, ce matin-là, les toits d'ardoise de la Pradèle, la ferme des Charneux, à Nessonges, et, malgré le beau temps, propice à la fenaison, la grande cour restait silencieuse. Dans les écuries, les chevaux, paissant à la mangeoire, alignaient leurs croupes luisantes, et les bonniers de la Pradèle étaient déserts, alors que, partout ailleurs, la campagne fourmillait de faneurs, chargeant les lourds chariots où les bottelées s'entassaient. Personne ne travaillait à la ferme. Seule, la petite Marjosèphe était à sa besogne, paissant les belles vaches rousses dans le pré des Triès, et on l'apercevait là-bas, toute droite avec sa capeline noire serrée sur les tempes, tricotant en ayant l'œil à ses bêtes.

Un loquet grinça à la porte du corps de logis enclavé dans les bâtiments de la ferme et le docteur Roland sortit, en redingote, la cravate blanche nouée autour du cou.

En passant devant le charil, il héla un valet de ferme.

— Hé ! Pierre !

La figure du vacher apparut, affairée.

— Faudra débarrasser la cour des charrettes ; les voitures arriveront en masse tout à l'heure pour l'enterrement ;

faut faire de la place pour voir à les caser. M<sup>me</sup> Charneux ne l'a pas dit ?

— Nenni, monsieur Roland, notre dame est toute perdue, tellement elle a d'affaires en tête, depuis deux jours... Vous avez raison, je vas m'y mettre avec le grand Djôsef.

Il appela son camarade et tous les deux se hâtèrent à la besogne pendant que le docteur Roland s'en allait, pensif, par la porte charretière.

Ce fut comme il l'avait dit : du colombier de la Pradèle, on eût pu voir, vers dix heures, des cabriolets de campagne, des voitures démodées, branlant sur leurs essieux, sillonner le pays. Il y en avait sur tous les chemins — les faciles chemins du Condroz — convergeant vers Nessonges. Elles arrivaient des quatre coins de l'horizon, cahotées au trot lourd de leurs gros chevaux écrasés entre les brancards, tantôt se montrant en files de trois et quatre, tantôt disparaissant dans un fond, puis remontant la côte, puis encore brusquement cachées au détour d'une haie.

Dès dix heures et demie, elles commencèrent à entrer à la Pradèle et il y eut bientôt dans la cour toute une population de *censiers* et de *cinseresses*, l'air

guindé sous leurs habits des dimanches. Ces gens venaient de cinq lieues à la ronde pour assister à l'enterrement d'Olivier Charneux, le fermier de la Pradèle. Tous avaient le même visage de circonstance, la mine étudiée, tirant leurs gants noirs sur leurs doigts déformés par le rude travail de la terre. Les hommes gardaient des figures dignes ; les femmes parlaient bas entre elles, avec des coups d'œil effrontés sur les toilettes.

Dans la cour, débarrassée des charrettes qui l'encombraient tout à l'heure, on rangeait les voitures poussiéreuses des arrivants en une longue file qui s'allongeait jusque sous l'auvent du *pachis*. Et des claquements de fouet, des reculades de chevaux, des jurons mâchonnés par les cochers, des grincements de roues, des cliquetis de ferrailles se fondaient en un bruit continu sur les sourdines des conversations.

Devant l'entrée de la mortuaire, où la foule se pressait, on faisait des présentations, on entendait des « charmé, monsieur, » élargis dans un sourire de bienvenue. De solides poignées de mains s'échangeaient partout ; deux familles, qui ne s'étaient plus vues depuis des années, s'exclamaient avec des figures surprises. Et peu à peu les voix montèrent, chacun haussant le ton ; même un gros rire sonna qui fit se retourner toutes les têtes.

On ne parlait guère du mort ; des gens disaient seulement que c'était un bel enterrement ; tout à l'heure, à l'église, on aurait le temps de causer ; en attendant, l'on s'entretenait des nouvelles du pays, des promesses de la prochaine récolte, des rendements de la fenaison, extraordinaire cette année-là. Mais, soudain, des appels de toux établirent le silence, et un recueillement sembla tomber sur la foule : par la porte charretière, le curé du village apparut, vêtu de sa dalmatique jaune barrée d'une croix noire, suivi des vicaires des paroisses

voisines, graves et roides. La croix d'argent portée par le bedeau les précédait et un enfant de chœur faisait tinter sa sonnette à coups réguliers. Brusquement, comme ils enjambaient le seuil, ils se mirent à psalmodier les prières liturgiques. On fit passage, et il fallut se reculer jusqu'au bord de la fosse à fumier, tant la cour maintenant était emplie de monde. Juste à ce moment, le charrueur passait, la tête enfoncée dans deux bottes de luzerne qu'il portait aux chevaux pour la prébende quotidienne. Et il fallut qu'on l'arrêtât par le bras pour qu'il n'allât point donner tête bêche dans le cortège.

La clochette se tut et les prêtres entrèrent dans la mortuaire. Alors — à peine ils avaient disparu — ce furent des phrases apitoyées qui montèrent avec des intonations pleurardes. Des femmes avaient des larmes ; les hommes se lamentaient : encore un « ancien » qui partait avant son heure ; et un bien brave homme : une cervelle un peu en l'air, on ne pouvait pas dire ! mais honnête et doux, bon comme du pain de froment, faible comme une fille. Dans un groupe, on discutait si M<sup>me</sup> Charneux se remarierait et déjà, dans des phrases chuchotées, on évaluait la fortune du mort, on désignait à mi-mot des notables du voisinage. Le corbillard qu'on avait fait venir de Liège, approcha du seuil : le cercueil y fut poussé ; et, tandis que les têtes se découvraient, un coq chanta dans le grand silence. Puis cette foule s'apitoya de nouveau. Pâle, la figure ravagée de douleur, Gaston Charneux, le fils du défunt, venait de sortir de la mortuaire, aminci sous ses vêtements de deuil, frêle pour ses vingt ans, les regards éteints, les bras abandonnés. Le cortège se forma lentement ; les prêtres recommencèrent les prières, et le corbillard s'en fut par la route poussiéreuse, sursautant et grinçant, au petit pas des chevaux.

La belle campagne, où les foins sé-

chaient au soleil, regardait indifférente passer le convoi du mort. Le soleil, déjà haut dans le ciel, versait sur la terre sa joie vivante, noyait les verdure dans une débauche de clartés, qui agrandissaient l'horizon jusqu'au clocher de Biesves que l'on distinguait aux dernières reculées. Dans la cour maintenant déserte de la Pradèle, il ne resta plus que la grande fête de la lumière, le triomphe du soleil dont les rayons s'accrochaient le long des murs aux feuilles luisantes des vignes et doraient les fumiers, grouillant d'un fourmillement d'invisibles larves. Et dans cette atmosphère de fournaise surchauffée, traînaient les odeurs grasses des litières, les senteurs chaudes et ammoniacales des étables où les bêtes beuglaient longuement, étouffées de chaleur.

Débandée et chuchotante, la tête découverte suivant l'usage des campagnes, la foule suivait le corbillard, et ce ne fut qu'à la montée de Magnée, où le soleil chauffait trop fort, que le bruit des voix diminua. Le juge de paix de Biesves, le docteur Roland de Nessonges et le receveur de Véhaine marchaient à l'arrière du cortège et tous trois causaient du mort, librement. Après trente ans, ce Charneux était resté l'étonnement du pays. Délicat, d'une distinction native de corps et de visage, il s'était tenu toute sa vie à l'écart des autres fermiers, non par fierté mauvaise, mais rebuté par leurs allures rondes, leur santé violente et leur grosse jovialité. Malgré cela, on l'aimait ; il avait étonné les autres par l'étrangeté de son esprit ; il s'était fait une place à part sans avoir cherché à s'imposer. On le savait égaré dans la vie de *censier* et, comme il ne gênait personne, on l'entourait d'une sympathie obligeante, sans phrases. Ce rêveur restait une énigme ; pour beaucoup, un esprit indolent et malade, qui appelait la protection d'autrui. Comme il était effacé et distrait, la malignité frondeuse du voisinage ne s'attaqua pas à lui pendant sa vie ; par un

accord tacite, on fit silence, et, chose que Charneux savait et acceptait, il y eut, au fond de cette universelle bienveillance, la commisération diminuante que les forts gardent pour les faibles.

Dans le pays, on l'appelait *l'écrivain*, bien qu'il n'eût jamais rien publié. Le docteur Roland l'avait beaucoup connu sans pouvoir le pénétrer jusqu'au fond, et c'était avec une sorte d'étonnement déférent et tardif qu'il parlait de lui à cette heure. Sur sa nature positive et raisonneuse d'homme de science, les imaginations de ce songeur triste avaient laissé une impression particulière.

Et, tout en marchant, il racontait au juge et au receveur la vie souffrante du fermier.

D'abord, ces Charneux étaient depuis bien longtemps en Condroz. On prétendait qu'ils avaient des titres de noblesse dont ils ne voulaient pas se prévaloir. Quoi qu'il en fût, leur ferme de la Pradèle avait une origine seigneuriale. A la place où elle s'élève aujourd'hui, se dressait autrefois le manoir des comtes de Pradèle. Pendant des siècles, les hivers s'étaient acharnés sur le vieux château sans le faire fléchir lorsque, au cours d'une guerre lointaine — peut-être lors de la seconde campagne du Téméraire en 1468 — des soldats brabançons l'avaient saccagé et jeté à bas. Une tour branlante en subsistait encore, bossuant le dos d'un roc qui surplombait l'Alvère, indestructible et perpétuant les vieux souvenirs.

Les Charneux avaient, à cette place, longtemps après, bâti la ferme actuelle, et l'on disait qu'ils descendaient des anciens seigneurs de Pradèle. Mais ils ne revendiquèrent pas leur origine, perdue dans la confusion qui mêla tant de titres héréditaires vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. Les Charneux se succédèrent et ce fut une génération d'agriculteurs. Assez fortunés pour mener la vie facile des gentilshommes-fermiers, ils s'étaient obstinés à la tâche et avaient exploité

eux-mêmes leur bien. La ferme de la Pradèle avait prospéré, s'était agrandie, surtout à la Révolution, et elle comptait à présent encore cent septante bonniers de bonnes terres labourables et une vingtaine d'hectares de prairies.

Le père d'Olivier avait épousé par amour une comtesse de Percloz, la dernière fille d'une vieille famille condruzienne ruinée en quatre-vingt-neuf. Olivier avait, dès son enfance, montré le désir de quitter cette vie de fermier pour laquelle il n'était point fait. Le sang aristocratique qu'il tenait de sa mère l'éloignait de la charrue et des labours. Il avait l'amour sentimental, intellectuel de la nature, mais non cette passion matérielle qui fait se prosterner le paysan dans les labourés pour enfoncer sa chair dans la terre qui le nourrit ; il l'aimait épanouie de verdure en juillet, pâmée et déjetée en août ; il l'aimait encore en automne dans la splendeur de sa mélancolie ; et aussi glacée et enlincéulée de neige pendant les mois d'hiver, quand les semences dorment dans les entrailles de la terre ; mais il ne souhaitait pas la forcer et la posséder ; il n'avait pas l'âme et le sang du fermier, le cœur âpre du terrien. Exerçant son intelligence et son cœur et non son corps, il fut de bonne heure un contemplatif, vivant avec ses livres et ses pensées, comme s'il portait en lui toute l'amertume dont la famille de sa mère avait senti le poids. Quand il eut vingt ans, il partit pour Paris, isolé toujours dans sa timidité, mais spectateur enthousiaste du grand remuement d'idées qui suivit l'éclosion du romantisme. La nouvelle de la mort imminente de son père, frappé d'un coup de sang, le rappela à Nessonges. Et quelque répugnance qu'il eût pour la tâche qui l'attendait là-bas, il n'hésita pas : il fit le sacrifice de l'avenir d'artiste qu'il avait entrevu et ne se plaignit point. Il arriva à temps encore à la Pradèle ; l'agonisant déclara ses volontés suprêmes : l'exploitation de la

ferme, qui devait rester le patrimoine de la famille, la promesse de garder intacts les biens et de les transférer plus tard à ses enfants. Et le père mourut, content d'avoir lu dans les yeux d'Olivier la volonté de respecter les engagements consentis.

Le docteur Roland se tut brusquement : le corbillard venait de déboucher sur la place de Nessonges, et tout le monde s'arrêta en face de l'église où la cloche monotone sonnait à petits coups. Les femmes entrèrent ; les hommes pour la plupart se répandirent dans les « cafés » de la place.

Roland consulta le juge et le receveur.

— Nous n'allons pas à l'église, n'est-ce pas ?

— Tout à l'heure, à l'offrande, dit le juge.

— Alors, nous avons le temps ; ce n'est pas avant une heure que ces brailards de curés auront fini leurs *oremus*. Il y a jusqu'à un petit vicaire de Fraineux qui est accouru.

— Quand ces corbeaux-là sentent le mort, commença le receveur, qui détestait les prêtres, ils arrivent en bande des quatre coins du pays...

Mais le juge ne sourit même pas de cette sortie ; il fit signe des yeux de ne pas parler de ces choses ; Roland hochait le menton, et tous trois, s'enfonçant dans un chemin creux à gauche de l'église, se promènèrent en attendant l'offrande.

Le docteur, de sa voix grave, continuait son histoire : Personne ne l'avait compris, ce Charneux ; c'était une âme malade d'artiste, un imaginaire, fourvoyé par la vie, égaré dans un monde où il avait su ne pas abdiquer son âme originelle. Bravement il s'était mis à la tête de la ferme, s'efforçant aux prosaïques calculs d'une exploitation agricole, et, surmontant sa répugnance, s'était astreint à cette existence pour laquelle il se sentait si peu fait. Il arriva fatalement que la vieille fortune de la Pradèle péri-

clita. Il prit peur ; la famille s'alarma à son tour, et Olivier, tourmenté par le serment fait au père, se laissa marier à une fermière de Fraizet-en-Hesbaye.

Elle se nommait Henriette Mévain. Grandie dans un pays de cultures, elle avait dû s'habituer très vite à l'âpre travail de l'existence rurale ; sa nature raisonnable avait, comme un arbre qui croît dans un sol fertile, pris une vigueur définitive. Ce fut ce qu'on appelle un mariage de raison. Henriette ne sut pas trouver le chemin du cœur d'Olivier, rêveur et dolent, touché par la littérature. Mais Olivier était si tendre, qu'elle n'eût pu ne pas l'aimer. Elle le chérissait comme un grand enfant docile et sage et elle gardait la secrète conscience de sa propre force. Elle avait un dévouement discret, sans effort apparent, qui ne réclamait pas la reconnaissance et qui en valait davantage.

Petit à petit, Olivier abandonna la direction de la ferme aux mains sûres d'Henriette ; il ne fut plus que le roi fainéant de la Pradèle ; elle-même prit la tête des affaires, étant fermière de race et de cœur. Tout le monde connaissait ce ménage, où, comme on disait, « la femme portait les culottes », et c'était une situation acceptée. Mais Henriette sut maintenir à son mari les dehors de l'autorité, le droit au respect. Et aujourd'hui encore, ce serait avec émotion qu'on en parlerait quand, à la veillée, on évoquerait l'image bien aimée du mort.

— En réalité, dit Roland, c'est Henriette qui, depuis vingt ans, soutient la Pradèle. Le lendemain de ses noces, je l'ai vue à l'œuvre en secret...

C'était vrai ; et maintenant que son autorité bienfaisante s'exerçait librement, la ferme redressée ne tenait debout que par sa vaillance et sa volonté.

Par elles aussi, l'existence frêle d'Olivier s'était prolongée. Vingt fois, Roland, le pressant à bout de vie, avait pensé que le fermier n'en avait plus pour un

mois, et Henriette luttait corps à corps avec la maladie qui lui enlevait son mari.

Puis était venue la crise finale qui l'avait emporté. Il était mort, doux et las, à l'abri des hommes, le visage tourné vers le calme paysage d'été déroulé devant lui, aspirant une dernière fois par la fenêtre ouverte les bonnes odeurs de la campagne qu'il avait aimée et comprise avec le cœur, et dont l'âme l'avait réconforté dans les heures mauvaises. On le pleurerait, disait Roland, comme on l'avait aimé : sans l'avoir compris ; et il s'attendrissait au souvenir de la tendresse infinie qu'Olivier répandait autour de lui, au souvenir de la bonté tristement enveloppante qu'il élargissait à chaque parole.

Le docteur se moucha bruyamment, mâchonna dans sa barbe quelque chose que ni le juge, ni le receveur n'entendirent. Tout à coup, la cloche se remit à sonner à l'église. Alors, tous les trois, atardés, se hâtèrent, remontèrent à grands pas. Ils arrivèrent trop tard ; l'offrande était finie ; déjà, au milieu des chants psalmodiés, quatre valets de la ferme portaient dans le cimetière, qui entourait l'église, le cercueil dont le Christ d'argent étincelait au soleil.

La fosse était creusée à droite, au milieu d'une pelouse dont le gazon épais envahissait les croix de bois. Et, soudain, parmi les assistants qui avaient précédé le corps et l'attendaient au bord de la fosse, il y eut une émotion ; sur l'un des côtés, à deux pieds du fond, l'extrémité défoncée d'une ancienne bière dépassait et l'on distinguait quelque chose d'un gris sale, des lambeaux de toile effrangée qui avait dû être un linceul. Des chuchotements indignés couraient dans la foule qui avait vu ça. On s'en prenait au bourgmestre. A chaque enterrement, c'était la même chose, les mêmes plaintes se répétaient ; le cimetière, trop petit, était empli de cercueils ; on n'attendait même plus qu'ils fussent pourris pour

faire place aux nouveaux venus. Le maréchal-ferrant, qui était de l'opposition au conseil communal, ameutait un groupe, annonçant, avec des éclats de voix à peine contenus, qu'il ferait une réclamation à la prochaine séance. Le cercueil approcha. Gaston, sans entendre, se tenait debout au bord de la fosse, regardant au fond la bière défoncée. Quand le curé perça les groupes, les bruits de la foule cessèrent ; des vaches qui passaient de l'autre côté du mur emplirent la grand'rue du village d'un beuglement prolongé. La cloche se lamentait toujours, faisant pleuvoir comme des larmes ses coups espacés. Et il y eut encore une poussée ; on se pressait au bord de la fosse ; de la terre coula dans le trou, cédant sous les pieds des plus proches.

Le clerc se plaça à droite du curé, tenant l'aspersoir. Le *De Profundis* commença sur un ton traînard.

— *A custodia matutina usque ad noctem speret Israël in Domine... Domine, exaudi vocem meam.*

— *Et clamor meus ad te veniat*, répondit le clerc.

Le prêtre secoua le goupillon, à petits coups.

— *Requiescat in pace !*

Les porteurs approchèrent ; on ne parlait plus ; l'idée de la mort souveraine venait de passer sur la foule et tous regardaient sans un geste, sachant qu'eux aussi aboutiraient là. Les cordes furent attachées au cercueil qui, lentement, descendit, au bruit monotone de la cloche entêtée.

Gaston, sans une larme, hébété de douleur, renversa une pelletée de terre sur le cercueil, et le docteur l'emmena. Il se laissait conduire, insensible, à travers les groupes apitoyés. Roland le mit dans la voiture et le cheval partit au petit trot, vers la Pradèle, sous le grand soleil rayonnant, dans l'orgie de la campagne pâmée où les blés montaient. C'était comme la chevelure de la terre piquée capricieusement de coquelicots et de bluets, une chevelure de lumière glauque dénouée jusqu'au bout de l'horizon.

Au fond de la vie souffrante d'Olivier Charneux, telle que le docteur Roland l'avait racontée, il y avait un drame intime et douloureux que nul étranger ne savait. C'était un de ces cruels secrets dont le souvenir pèse d'un poids jamais allégé au cœur des initiés. Celui qui l'eût soupçonné eût reculé devant la vérité en se refusant à une conviction et, édifié malgré lui, il se serait efforcé de l'oublier en le niant encore. C'était une plaie cachée, le mal solitaire dont Charneux était mort et qui avait empoisonné la vie d'Henriette.

A cette heure de solitude, la veuve revoyait ce passé, lucidement, comme s'il eût daté d'hier.

Une après-midi de juin, il y avait quelque six ans de cela, elle surveillait la rentrée des foin dans la grange de la Pradèle, lorsque, tournant la tête, elle vit entrer par la porte charretière, au milieu du concert d'aboiement des chiens de chaîne, un homme d'une trentaine d'années. Il donnait le bras à une dame, dont la seule apparition, en dépit de la grâce de sa figure, frappa Henriette, comme d'un pressentiment de malheur. Avec son teint pâle d'anémiée, elle était d'une distinction singulière ; le grand air avait

fleuri ses pommettes de deux roses claires, et la sérénité grave de cette délicate figure de malade saisissait étrangement. La taille longue fléchissait comme un roseau dans la sveltesse du buste, et sa démarche surtout était particulière, d'une grâce infinie. Son compagnon se découvrit devant Henriette, lui demanda l'autorisation de visiter la vieille tour de la Pradèle. Il dit s'appeler Julien Delmère et voyager avec sa sœur, Jeanne Vallier de son nom de veuve.

Sa requête fut débitée de si bonne grâce, avec tant de naturel et de bonne franchise qu'Henriette, séduite, se sentit heureuse de les obliger. Sa mauvaise impression de tout à l'heure avait disparu ; son accorte hospitalité de *cinseresse* reprenait le dessus. Tous les trois contournerent le potager et s'en furent par le verger vers la tour. Henriette se rappela tout à coup qu'Olivier devait y être ; il s'isolait volontiers là-bas, y passant de longues après-midi, heureux dans cette retraite en face de la vallée tranquille. Elle le leur dit, ajoutant que c'était tant mieux, qu'on ferait connaissance.

Puis, avec sa familiarité de femme simple et bonne, elle questionna Jeanne et son frère, sans une gêne. Eux, char-

més de l'accueil, souriaient, questionnaient à leur tour. Avant d'atteindre la ruine, ils se connaissaient déjà. Jeanne, veuve depuis huit mois, restée seule avec une fillette de dix ans, parcourait le pays accompagnée de son frère qui voulait la distraire. Quand elle eut dit qu'elle habitait Vihognes-sur-Meuse, ce fut une surprise. Henriette s'exclama. Elle connaissait donc sa sœur, la vieille M<sup>me</sup> Germain? Jeanne souriait de son sourire grave. Oui, elle connaissait M<sup>me</sup> Germain, une dame de haute taille, avec des bandeaux d'argent étalés sur les tempes. Pourtant, bien qu'elles habitassent à quelques cents mètres l'un de l'autre, elles n'étaient pas amies; elles se saluaient; c'était tout; mais Adrienne, la fille de Jeanne, allait à l'école des Sœurs de la Sagesse, à Vihognes, avec Marie, la petite-fille de M<sup>me</sup> Germain. Alors, Henriette prit familièrement le bras de Jeanne qui ne s'en étonna pas, et elles allèrent par le verger, brusquement rapprochées par cette lointaine coïncidence de choses de famille, le tablier d'Henriette frôlant le crêpe de la jupe de Jeanne.

Julien, les laissant bavarder, marchait à quelques pas, fumant et regardant la vallée à gauche du verger.

— Mon Dieu, monsieur, dit Henriette sans lâcher le bras de Jeanne, vous aurez une désillusion tout à l'heure, si vous vous attendez à voir des choses intéressantes dans la tour; ce n'est rien de remarquable, allez: il n'y a qu'un tas de grosses pierres, sans une inscription. Le grand mur croule un peu plus à chaque ouragan, et l'an dernier, tout un pan est tombé du sommet au fond d'une cave dont il a défoncé la voûte.

Puis, sans attendre la réponse, elle revint à Jeanne, heureuse de parler, sa bonne figure maternelle tout à coup inquiétée d'entendre une mauvaise toux sonner dans la poitrine de sa compagne. Elle s'informa, la gronda presque de s'ex-

poser, le cou découvert, à l'air vif du plateau.

Le soir approchait; un petit vent passait avec des haleines fraîches. A l'Occident, tout le ciel brûlait: c'était un superbe coucher de soleil. L'horizon, devant eux, était tout incendié d'une gloire lumineuse où l'astre semblait sur une tombée de laves, pareil à une éblouissante masse de métal en fusion. Un charretier passa, excitant son cheval à la montée de Magnée et il y eut un bruit de fers heurtés sur le pavé, dans la sonorité des roues sursautantes. Puis, ce fut le grand silence où, sous les arbres touffus du verger, l'on sentait les souffles de la nature épanouie et, dans l'herbe grasse, sur le sol marécageux de la prairie, l'eau vivifiante qui fluait, comme le sang pâle de la terre.

Quand ils eurent dépassé les vieux pommiers, la tour apparut. C'était une vaste construction cylindrique dont les murailles, épaisses de quinze pieds, avaient cette teinte chaude des vieilles briques que les maîtres hollandais ont seuls rendue. Au sommet, un arbre avait poussé, droit comme un panache, d'une graine apportée par un coup de vent. Des herbes hautes avaient germé, s'infiltrant dans les pierres, désagréant le mortier. Dans les meurtrières, toute une végétation se déjetait en palmes épaisses. Un mûrier sauvage faisait pleuvoir ses grappes de fruits encore verts dans l'enchevêtrement de ses ronces feuillues. Et, un peu partout, au hasard de la jonchée, des gueules de loup faisaient des traînées d'étoffes royales; des giroflées avaient fleuri, accrochant des broderies d'or aux anfractuosités des briques roses; çà et là, des digitales pourpres saignaient. Au pied de la tour, dans l'ombre humide que faisaient des lilas géants, toute une floraison parasite avait grandi; des chardons s'étaient étalés, aux feuilles métalliques armées d'aiguillons; des pavots bariolés balançaient leurs grosses têtes au bout de

leurs tiges frêles ; des champignons monstrueux, à la chair empoisonnée, avaient des teintes d'un rose pâle et, venus on ne sait d'où, des tournesols s'épanouissaient béatement, montrant leur large face enluminée, qui resplendissait. C'était une ceinture épineuse, une mare de verdure qui enserrait la tour.

Mais, sur le seuil de la porte, Olivier Charneux venait de se montrer, étonné du bruit des voix. Brusquement, il vit les arrivants, Jeanne d'abord, ayant lâché le bras d'Henriette, et Julien derrière, fumant sans un mot.

Sur le couchant rose, Jeanne se profilait, marchant avec sa grâce infinie et la sveltesse de sa haute taille, droite dans sa robe noire. Son grave sourire s'attendrissait aux inquiétudes maternelles de la fermière, éclairant son visage d'une indicible douceur. Telle, en cet épanouissement de la nature, elle sembla à Olivier une apparition de féerie, une émanation même du crépuscule assoupi. Les roses du couchant s'éteignaient, atténuées, derrière les collines sans fin, et le corps sculptural de Jeanne se modelait, vivait d'une vie surnaturelle dans la chaude lueur de l'astre. Ce fut inoubliable. Cinq ans après, quand il était couché sur son lit de mort, cette scène revivait encore dans l'esprit d'Olivier, avec ses couleurs assoupies, son mensonge romantique, son doux décor de soleil couchant ; l'apparition revenait dans son esprit dès qu'il fermait les yeux, resplendissante, baignée de grâce, ineffaçable.

Henriette avait aperçu Olivier et tous les trois, se hâtant, approchèrent. Lui, aurait voulu que le chemin fût sans fin pour que Jeanne n'arrivât jamais jusqu'à lui. Le court instant de sa venue lui semblait le meilleur de sa vie ; son cœur s'étouffait à chacun des pas de Jeanne, comme si chacun des pieds de l'arrivante eût tour à tour pesé dessus ; il devinait que cette inconnue lui apportait, dans les plis de sa robe, une existence nouvelle où il

saurait enfin le bonheur d'être. Elle approchait, elle approchait... Il était tenté de céder à une voix secrète qui lui criait de fuir et il demeurait pourtant immobile gardant au fond de ses prunelles l'éblouissement de cette vision. Quand, enfin, leurs yeux se rencontrèrent, ce fut une surnaturelle et magnétique communion. Il sembla à Olivier qu'il entrait dans un monde inconnu et insoupçonné, comme si tous les rêves de son enfance, de sa jeunesse et de son âge mûr se fussent soudain condensés pour aboutir à cet instant et emplir tout d'une fois son cœur. L'enivrante impression de l'étoffe tiède qui drapait la gorge et la taille de Jeanne le grisait d'un vertige. Il se sentait défaillir à respirer l'odeur molle qui venait d'elle.

Un peu pâle, ne souriant plus, son beau visage soudain fermé, Jeanne détourna les yeux, les fixa sur la fine main gantée qui tenait le manche recourbé de son ombrelle. Et il fallut que Henriette, la présentant à Olivier, expliquât sa venue. Ils s'inclinèrent, sans un mot, gênés de l'accorte familiarité de la fermière. Quand on eut visité la tour et qu'on fut rentré à la Pradèle, Henriette voulut que Jeanne et Julien logeassent à la ferme, l'air du soir était trop vif pour la jeune femme. Le lendemain, ils partirent et, lorsque la silhouette élégante de la veuve se fut perdue au détour du chemin, Olivier sentit qu'à sa souffrance de délaissé, que personne n'avait comprise, une compassion attendrie et intelligente répondait maintenant. Son cœur, si longtemps fermé à l'amour passionnel, n'ayant pu trouver dans les êtres qui l'entournaient l'assouvissement de ses chimères, son cœur s'ouvrait enfin. C'était un éveil tardif, mais brûlant comme un soleil de midi. Il semblait que cette femme, hier inconnue, aujourd'hui inoubliable, était celle qu'il attendait depuis son enfance, celle qu'il avait vue dans ses rêves et qu'il n'espérait plus.

Il l'aima avec tout son cœur souffrant et vierge, ce cœur malade qu'Henriette n'avait pas su toucher et qui contenait d'infinis trésors de tendresse. En homme qui retrace à l'action pour donner à la chimère, il n'essaya pas de lutter contre l'idée de l'adultère fatal ; il n'aurait pas pu, il céda en fuyant le combat. Cet amour coupable et exquis divinisa toutes les émotions de sa vie. Les yeux clos, il suivit sa destinée, refoulant les reproches de sa conscience d'époux et de père. Il s'échappa quelques jours après la visite de Jeanne, la retrouva à Vihognes et pensa mourir quand elle lui dit qu'elle l'aimait. Il lui baisa la main comme à une madone, avec un détachement absolu de la chair, puis, brusquement, fou, délirant, dans un cri d'adoration passionnée, il la fit sienne, l'âme de son âme, le battement de ses veines, la chair de sa chair. Henriette ne savait rien, ne se doutait de rien. Les absences d'Olivier ne l'inquiétaient pas ; elle lui demandait à peine où il allait ; elle était heureuse de penser qu'il se distrait. Elle travaillait aux affaires de la ferme ; elle y trouvait le repos de l'esprit ; dans la tâche journalière, dans le définitif équilibre de sa vie, elle ne pouvait pas incliner au soupçon. Elle ne cherchait pas à scruter l'âme d'Olivier ; l'esprit raffiné de son mari rebutait ses investigations. Au reste, de quoi se fût-elle défiée ? Olivier était pour elle d'une douceur de femme, si tendre qu'elle n'eût pu ne pas l'aimer. Elle le laissait agir, cherchant à prendre le moins de place possible dans ses fantaisies d'imaginatif.

Pourtant, les amants se revoyaient dans la calme maison de Jeanne à Vihognes, où personne ne les troublait ; la fille de Jeanne étant au pensionnat, Olivier arrivait la nuit, Jeanne lui ouvrait elle-même ; le matin, Olivier s'en allait. Pour que leurs rêves correspondissent malgré la distance, ils prirent l'habitude de s'écrire longuement. Ils s'aimèrent ineffablement, ayant rencontré l'un dans l'autre l'être

qu'ils attendaient et que le mariage ne leur avait pas fait trouver. Quand Olivier eut goûté à la tendresse de Jeanne, et Jeanne aux chimères d'Olivier, ils furent rivés à leur commun amour par une indestructible chaîne. Intimité étroite, qui les entraînait dans le même tourbillon de la faute, et qui, en les unissant dans une étreinte passionnée, les roulerait à travers la vie, enlacés et ravis, n'ayant plus qu'une âme...

Mais le remords les assaillit dès leur premier baiser ; le reproche s'installa à côté d'eux dès leur première étreinte. Et Jeanne n'était pas jalouse d'Henriette, car elle sentait qu'Olivier ne la trahissait pas dans l'imposture de l'affection qu'il témoignait à sa femme. Leurs tendresses en gardaient seulement l'amertume d'une tristesse lourde. Ils parlaient de la femme trompée avec la résignation que l'on a devant l'irréparable, et, sans s'excuser, ils souffraient de la trahison. Tous deux pensèrent, dans leur égoïsme d'amants, qu'une force venue de l'inconnu les avait poussés dans les bras l'un de l'autre, et leur châtement fut le perpétuel mensonge où ils durent se réfugier et qui répugnait à leurs natures droites et belles. Ils ne surent pas puiser des habiletés nouvelles dans l'habitude du danger, dans le perpétuel qui-vive où leur existence s'écoulait. Chose étrange, Olivier sentit que son affection pour Henriette redoublait ; c'était un sentiment complexe et très fort, fait de reconnaissance pour celle qui, en se dévouant à sa place, le déchargeait des soins matériels de la vie, fait aussi de remords pour cette femme qu'il trompait en lui témoignant un semblant d'amour dont son cœur n'était pas complice. Des peurs glaçantes lui venaient de savoir l'adultère découvert, non pas pour lui, dont l'âme passive se serait, en dépit de l'amour qui le vivifiait, résignée dans l'acceptation d'une misère suprême, mais pour sa femme, que la vérité ferait souffrir, elle si bonne et si vaillante.

Et un jour — ce fut bien peu de temps

après la faute — une lettre de Jeanne tomba dans les mains d'Henriette. Ce fut un coup de foudre. Elle ploya. Elle en pensa mourir. Longtemps, elle resta abîmée de douleur, comme morte, les yeux égarés, vaincue pour la première fois, crispant ces pages dans ses mains tordues. Elle ne se fit pas illusion du reste. Elle comprit tout ; elle vit la vérité toute entière, elle mesura des yeux la profondeur de son abandon : Olivier ne l'avait jamais aimée, elle, la robuste et saine fermière ; elle n'avait pas su pénétrer dans son cœur ; c'était cette étrangère qui seule l'avait compris, c'était à elle seule qu'il s'était livré. Ah ! l'abominable femme ! l'abominable femme !

Une haine terrible grondait en elle. Un moment, elle eut la pensée de la tuer. Elle voulut se lever, aller crier sa honte à Olivier ; puis elle se domina par un effort de volonté qui la pâlit toute. Alors, elle pleura, écrasée de mal. Oh ! elle l'aimait, malgré sa trahison, cet homme débile qui la trompait ; elle l'aimait d'un immense amour fait de compassion et de tendresse. Sa large maternité, non contentée par la venue d'un fils, avait fait d'Olivier un second enfant, doux et frêle, faible de corps et de volonté, et qu'elle chérissait tous les jours davantage. Depuis son mariage, elle s'inquiétait de ses malaises, inexplicables pour elle ; sa sollicitude s'alarmait les jours où ses yeux s'étaient meurtris dans les veilles, les jours où, sur son visage, se lisait sa détresse. Elle se disait qu'elle lui était aussi nécessaire que les choses constitutives de la vie ; elle était le souffle de sa poitrine, la rosée dont se fortifiait sa santé chancelante, le bras sûr qui le soutenait. Elle lui portait la vie incessamment dans le creux de sa main, comme on porte de l'eau à une plante qui s'étiolé ; et elle le comprenait : le jour où elle lui refuserait son affection protectrice, il n'aurait plus la force de vivre quelques mois.

Depuis quinze ans, elle était sa mère bien plus que son épouse ; elle veillait

sur lui, fidèle et bonne, avec un air d'ami, le regardant traîner sa vie frêle de convalescent, se réveillant parfois la nuit pour écouter son cœur battre, avec la brusque peur qu'il s'arrêtât. Mais si elle le connaissait faible et dolent, sans énergie et sans volonté, elle lui savait aussi le cœur droit et elle se disait que cet amour coupable portait en lui son châtement. Dans son héroïque charité, elle en venait à croire que ses péchés ne pouvaient pas lui être imputés. Une idée se faisait jour, s'enracinait au milieu du chaos de ses pensées ; elle le tuerait en lui révélant qu'elle savait la faute. Où donc aurait-il pris la force de se redresser d'un pareil coup ? Elle eut la brusque pensée d'Olivier mort, raide et blanc sous un drap, la figure tirée de souffrances... Alors elle rassembla ses forces ; elle s'ancre dans une abnégation formidable et douloureuse, dans la volonté de ne pas trahir le secret surpris. Elle souffrirait sans une plainte, préférant ce martyre de toutes les heures et de tous les instants à l'idée de savoir Olivier tué par elle.

Et cette pensée de ménager les jours de son malade fut si puissante, elle s'imposa tellement, que ce fut seulement plus tard que la considération de l'honneur de son fils lui vint. Cette dernière raison : la dignité de son foyer sauvegardée aux yeux du monde, l'affermi encore dans l'orgueil souffrant de son silence. Elle se leva, transfigurée par cette heure de lutte dont sa tendresse sortait triomphante.

Les liens qui l'attachaient à Olivier avaient reçu de la main frêle de Jeanne une secousse qui les avait fait plier, mais pas assez pour les rompre.

Elle renoncerait à toute espérance, elle étoufferait son cœur dans un silence héroïque, et, de ses propres mains, creuserait la fosse où elle enterrerait son avenir. Grave et calme, elle irait, la bouche fermée, les yeux indifférents à tout ce qui ne serait pas la vie de ses « deux enfants ». Elle pleurerait de la faute comme

si elle en était coupable, et ses lèvres se refuseraient à condamner. Elle se sentait, dans la force de son affection, un trésor que sa charité de tous les instants n'épuiserait pas. Le mensonge de sa miséricorde serait le meilleur de sa conscience. Pendant cinq ans, face à face avec cet homme pâle qu'elle regardait s'étioler et qu'elle redressait encore, elle vécut sans dire son secret, sans un mot amer, sans une plainte, toutes ses joies empoisonnées de la pensée abominable. Le nom de Jeanne Vallier la faisait trembler ; elle craignait alors de se trahir. Un jour viendrait où elle aurait sa revanche et cette revanche

serait terrible, puisqu'elle y mettrait toutes les rancunes lentement amassées de ses années de misère.

Et quand, par cette après-midi ensoleillée de juin, Olivier mourut avec l'illusion qu'il emportait dans la tombe le secret de Jeanne et qu'Henriette se pencha sur son chevet avec la sérénité de son visage de sainte, on n'aurait pu dire lequel avait le plus souffert : de cette femme qui refoulait au fond de son honnêteté laborieuse la révolte de son cœur, ou de cet homme dont la conscience s'épouvantait de l'ineffable faute et qui en était mort.

### III

Le village de Nessonges masse le gros de ses maisons dans la vallée, à droite de l'Alvère, un petit ruisseau qui, trois lieues plus loin, se jette dans le Hoyoux. A deux cents mètres, devant la vieille tour, la ferme de la Pradèle s'élevait, toute blanche et toute chaude à cette heure, éblouissante de la réverbération de l'ardent soleil de cette après-midi estivale. C'était un vaste bâtiment en quadrilatère dont les écuries, les étables, la grange et la porte charretière formaient trois côtés ; la maison d'habitation, habillée de glycines et de chèvrefeuilles grimpants, dépassait les constructions voisines de ses toits d'ardoises d'un bleu humide d'acier poli et fermait le carré. La Pradèle était à front de route, une de ces routes faciles du Condroz, si jolies à l'œil, d'un gris-blanc, avec leur revêtement de cailloux concassés. Pareille à un lacet de soie claire, elle se prolongeait parmi les blés jaunes, les carrés d'avoines, les haies épaisses, et allait se perdre en serpentant entre deux toits de chaume que l'on apercevait sur la dernière colline, tout au bout de l'horizon.

La grand'rue du village de Nessonges est pavée. C'est, des deux côtés, une suite de petites maisons de pierres, gri-

ses et propres, avec des volets fermés d'une barre de bois. Derrière la paix discrète des étroits rideaux de mousseline, on devine des visages affables ; ici, une pendule énorme fait grincer sa mécanique dans la caisse de chêne ; là, des enluminures violentes éclatent sur le mur, au milieu de la débandade des assiettes d'étain, luisantes comme des astres. Tout au bout de la rue, l'église, avec son clocher mi-affaissé dans l'air bleu, ouvre sur le village l'œil rond de son horloge.

C'était huit jours après la mort d'Olivier Charneux. Dans la chaleur lourde de la claire après-midi, le village s'assoupissait. Les hommes étaient aux champs, rentrant les derniers foin, ratissant les prés comme un tapis, sous l'étouffement du ciel. Par petits groupes, dans les prairies où s'arrondissaient les tas d'herbes fanées, des silhouettes maigres de travailleurs s'agitaient avec des mouvements incessants de fourmis vaillantes et se profilaient très précises, découpées sur le pourdroisement diamantin du profond horizon. Déjà, les seigles se doraien, grillés par un soleil de plomb, mûris hâtivement après un mois de pluie.

Dans le village, un coq cria à s'étrangler, le sang à la crête, s'enflant dans une

rauque fanfare qui déchira l'air; puis, il se secoua d'un air digne et s'en fut, drôlement solennel, picorer dans le fumier. Des appels lui répondirent, roulant de basse-cour en basse-cour. Puis, le silence retomba. Les maisons semblèrent abandonnées; le village parut dormir. Et, tout à coup, une machine agricole se mit à gronder près de l'église, emplissant l'air de son bourdon, comme si toute la vie se fût réfugiée là, dans ce cœur qui battait.

Un roulement confus — pareil aux sonorités d'un tambour tourmenté par des baguettes inexpertes — y répondit au loin, grandit, se rapprocha et, bientôt, la voiture du docteur Roland déboucha près de l'église, au trot fatigué d'un cheval bai. Elle traversa le village sans qu'un chien aboyât, cahotante sur les gros pavés; puis, la dernière maison dépassée, elle fila doucement sur la route maintenant plus facile. Arrivé à la Pradèle, le docteur entra dans la cour, attacha son cheval à l'ombre et pénétra dans le corps de logis.

Une porte s'ouvrit et Henriette parut; les traits s'étaient tirés, deux plis amers creusaient les coins de la bouche, mais le visage avait toujours sa sénérité douce et forte sous les bandeaux des cheveux grisonnants. La fermière gardait son embonpoint, plus pâle seulement dans sa robe noire. Pour accueillir le docteur, elle retrouva son bon sourire indulgent et triste. Roland lui prit familièrement la main, et tout de suite il demanda :

— Et Gaston ?

— Il a toujours son air désolé; et puis, ce qui m'inquiète, il ne mange guère, le cher enfant. Il resterait des journées sans parler; je ne l'ai pas vu sourire depuis le malheur.

— Oui, dit Roland, il est très impressionnable; ç'a été pour lui un coup terrible; il faut attendre, laisser couler du temps.

Elle ne répondit pas, ne voulant pas insister sur ces choses douloureuses. Dans

la pièce où tous deux entrèrent, Roland reconnut, assise dans un grand fauteuil devant la fenêtre ouverte, la vieille Mme Germain qui habitait Vihognes. Le docteur qui soignait la famille depuis toujours, connaissait la sœur d'Henriette; affectueusement, il s'informa de sa santé et alla serrer la main de Gaston qui s'était levé. Et il parla de choses banales pour éviter d'en venir à celui dont chacun avait le nom sur les lèvres.

Mais la conversation se traînait épuisée; une amertume leur pesait à tous sur les épaules, les rendait indifférents à ce qui n'était pas le souvenir du mort. La vieille Mme Germain, qui voyait par la fenêtre la voiture du docteur, ayant demandé si le cheval n'avait besoin de rien, Roland, pour dire quelque chose, se lança dans un éloge enthousiaste de sa bête : un cheval étonnant, qui restait des heures à l'attendre sans qu'il prit la peine de l'attacher et qui, à quinze ans, faisait encore ses cinq lieues d'une traite, sans lâcher le trot ! Mais personne ne s'étonna de l'exagération; le docteur en fut pour ses frais; il se tut, contrarié de rester court.

Personne ne bougeait plus; Henriette s'enfonçait dans ses pensées; elle revivait sa vie misérable, la trahison du mort, la faute dont il avait souillé sa vie et qu'elle seule savait; Gaston le pleurait autrement, avec son cœur de fils, aveugle et aimant. Il le revoyait, assis à la fenêtre de sa chambre, doux et las, à l'abri des hommes. Alors, brusquement, la scène de l'agonie lui revenait, le faisait frissonner des pieds à la tête; puis, il restait immobile, sans larmes, les yeux lointains. La vieille Mme Germain remuait doucement sa tristesse sans s'essayer à de banales consolations.

Roland songeait aussi; le silence devint si profond qu'on eût cru que le mort était encore couché là, au milieu de la salle, immobile et raide. Et il semblait que cette détresse ne cesserait pas, qu'elle ne pourrait que s'accroître dans ces cœurs

infiniment tristes, si détachés de la vie. Ils resteraient là, dans leur isolement, avec l'idée toujours reprise de la séparation suprême.

Roland comprit qu'une diversion était nécessaire. Il crut avoir trouvé quelque chose ; mais il pensa que, pour cela, il fallait d'abord persuader Gaston. Pour l'amener à l'écart, il lui proposa d'aller voir au jardin des plants de tabac auxquels il s'était intéressé au printemps. Docile, Gaston le conduisit.

Et quand ils furent devant les plates-bandes, Roland, dans sa préoccupation, oubliant les plants de tabac, sans que Gaston fit mine de le remarquer.

Ils allèrent s'asseoir sur un banc. Le docteur alluma sa pipe.

— Tu ne fumes pas, mon garçon ?

— Merci.

— Un cigare ?

— Merci.

Il regardait devant lui, les yeux vagues. Un silence tomba que Roland, embarrassé des mots qu'il voulait dire, ne se décidait pas à rompre. Dans le geste fatigué de Gaston, il revoyait Olivier. Alors, il prononça tout haut, suivant sa pensée, la voix si grave que Gaston s'étonna :

— Oui, c'est un grand malheur... un grand malheur. Mais, tu es un homme et il faut te roidir... Vois-tu, mon enfant, on a plusieurs fois dans la vie de grandes douleurs comme celle-ci ; on croit que c'est fini et qu'on en va mourir, mais, on n'en meurt pas...

Sa voix persuasive d'homme ému remua Gaston ; il s'attendrit tout de suite, ses larmes coulèrent.

— Non, Gaston, tu n'es pas encore « un homme ». Laisse les larmes aux femmes ; j'ai à te parler de choses sérieuses.

La figure de Gaston se contracta aux derniers mots — et de le voir ainsi sans force, inquiet d'avance des « choses sérieuses » qu'il allait lui dire, le docteur pensa que le fils continuerait le père et qu'il aurait la même horreur de l'action.

Il eut peur que cet esprit de vingt ans, encore indécis à cette heure, ne prît la voie déplorable où Olivier s'était engagé et ne reculât, comme lui, devant la vie.

Il fumait à grosses bouffées, tourmenté de ces choses. Et, brusquement, il lui dit ce qu'il voulait de lui ; sa préoccupation lui fit oublier les précautions qu'il avait pensé prendre.

— Il faut que tu quittes Nessonges, mon garçon ; il y a ici trop de tristes souvenirs et ta désolation ajoute trop aux peines de ta mère.

Mais Gaston, après un moment d'étonnement, se regimba devant cette idée de départ ; ici, à la ferme, chaque objet entretenait sa douleur et il se complaisait dans l'excès de sa tristesse. Quand, aux repas, il s'asseyait avec sa mère devant la table où une place restait vide, un grand frisson le prenait à l'idée du « jamais plus ». Cela nourrissait son esprit ; il ne voulait pas qu'on allégeât sa peine.

Il répondit simplement, comme s'il n'avait pas entendu :

— Est-ce que quelque chose peut me faire plaisir, maintenant... Tenez, *il* était assis à cette place, il y a quinze jours... Je le vois encore ; il disait que les « beurrés » mûriraient bien cette année, et, comme je lui promettais d'en serrer moi-même la provision, il a ouvert la bouche pour me dire que lui ne les goûterait pas, et il s'est tu tout à coup pour ne pas me faire pleurer. Moi, j'avais bien compris...

— Eh bien, voilà : il ne faut plus que tu songes à tout cela. Ce qui est irréparable ne se rachète pas par des larmes ; on change d'air, on se distrait ; ta mère s'inquiète trop de ton abattement. Il faut t'en aller. Et puis, ta santé n'est pas de fer, et si tu tombais malade, ce ne serait, fichtre, pas pain bénit pour M<sup>me</sup> Charneux. Je vais dire à la tante Germain de t'emmener à Vihognes.

Déjà, il se levait, voulant brusquer les choses.

Mais Gaston refusait, faisait « non ».

de la tête. Il voulait rester là, vivre dans cet air que le mort avait respiré ; des distractions prises ailleurs lui semblaient un vol fait à la mémoire de son père. Non, il n'irait pas !

Alors, Roland parla plus haut, lui commanda de partir. D'abord, on ne pouvait pas résister au médecin. Quand il y allait de la santé, il fallait obéir. Puis, il se fit plus amical : il trouva des mots qu'il lui dit d'un ton paternel et qui l'attendrirent ; — enfin, comme suprême argument, il lui jeta une fois encore l'intérêt de sa mère. Et cela l'emporta. Gaston ébranlé, céda, en bon fils, à cette dernière raison.

Ils revinrent dans la grande salle. La vieille M<sup>me</sup> Germain n'avait pas changé d'attitude ; mais Henriette, toujours travailleuse, venait d'entrer dans la pièce voisine et on l'entendait discuter avec un métayer du voisinage, débattre un compte avec le chef de l'équipe engagée pour la moisson. Et, sérieuse, tout d'un coup à son affaire, elle dictait la besogne du lendemain, accomplissait sa tâche de tous les jours avec la belle vaillance qu'elle y mettait depuis vingt et un ans, soucieuse de ne pas faillir au serment qu'Olivier avait fait à l'aïeul, le jour où celui-ci lui avait confié la Pradèle.

Quand ce fut fini, elle revint, reprise par ses pensées. Désormais, sa vie chan-

geait de but, ou plutôt le but de sa vie était simplifié : elle se dévouerait pour Gaston comme elle s'était sacrifiée pour Olivier ; elle reporterait sur son fils la maternelle sollicitude qu'elle avait vouée quand même à son mari, et son cœur se fondait de tendresse à la pensée qu'elle lui était désormais indispensable et qu'elle travaillerait pour lui. Lui, au moins, ne serait pas un ingrat ; il l'aimerait un peu à la voir se dévouer sans cesse. Elle avait besoin de toute l'affection de ce grand enfant docile et doux. Et ce lien la rattachait à l'espérance d'une vie meilleure ; pourtant, elle n'oubliait pas le passé : elle avait aussi le soin de sa vengeance, car une haine immortelle — cette haine que compliquait une rancœur de rivale — l'animait envers Jeanne Vallier. Un jour que M<sup>me</sup> Germain, ignorante de sa plaie, prononça devant elle le nom de Jeanne, elle se sentit un frémissement de tout elle-même qui lui prouva de combien de vigueur elle était capable dans sa rancune. Mais pas un mot amer ne lui venait pour la mémoire de celui qui, pendant cinq ans, lui avait fait souffrir le martyre du secret gardé. Le nom d'Olivier Charneux serait respecté après sa mort comme il l'avait été pendant sa vie, et jamais Gaston ne saurait le drame qui avait empoisonné la vie de sa mère.

#### IV

Gaston avait alors vingt ans. Le sang aristocratique de cette comtesse de Percloz qui coulait dans les veines de son père avait affiné en lui la nature paisible et raisonnable des Charneux, cette lignée d'agriculteurs, autrefois gens de guerre, qui s'étaient assagis par la vie monotone des campagnes. Mince et frêle, avec une grande force nerveuse cachée, il avait des velléités, mais point de volonté ; des colères, mais pas de rancunes ; des gaités en dehors, qui partaient par fusées, mais, au fond, une gravité de caractère qui l'inclina de bonne heure vers le côté sombre des choses. A vingt ans, n'ayant pas aimé encore, il sentait sourdre en lui la crise prochaine et son cœur s'étonnait du malaise moral qu'il éprouvait.

Sa nature trop féminine était d'une émotivité qu'il ne parvenait pas toujours à dominer ; il aimait déjà se complaire dans les souvenirs du court passé qu'il avait derrière lui et, d'un œil inquiet, il regardait vers l'avenir. Avec une précocité de gamin intelligent, il comprit très vite les froissements qui meurtrissaient l'âme de son père. Il l'aimait trop, il avait avec lui trop de ressemblance morale pour ne pas se sentir atteint de la même façon par les nécessités de l'existence pratique, dure aux faibles. La

brutalité des choses le faisait souffrir ; le mal de l'analyse, qui n'avait pas eu prise sur sa mère, le tenait cruellement. Et, à de certains jours, il sentait confusément que son père lui avait légué, avec sa soif de chimères, ce « vague des passions », ce mal dont lui-même devait souffrir.

Ses plus belles années, heureuses sans une ombre, avaient été celles de sa première enfance, quand il promenait par la ferme sa belle insouciance innocente et joyeuse et que, le soir, après la prière balbutiée, il s'endormait aux bras maternels dans la grande chambre familiale.

Alors vint cette triste après-midi d'octobre où, enfant craintif et soumis, il était monté dans la patache qui le menait au collège. Henriette l'avait voulu ainsi, sanglotante à l'idée de se séparer de lui, mais se disant qu'il fallait le soustraire à l'influence d'un père dont la mélancolie résignée l'impressionnait trop fort. Cette scène se grava dans son esprit : la maison bouleversée, les baisers d'adieu, chauds et longs ; les siens se raidissant pour ne pas pleurer ; la patache arrêtée au passage et chargée de ses coffres de collégien où, entre deux piles de mouchoirs pleins de la pénétrante odeur du pré des Triès, la mère avait glissé en ca-

chette de bonnes choses sucrées. Puis, quatre grandes heures de cahotement dans la malle-poste ; sa détresse d'enfant que chaque tour de roue emporte plus loin du toit familial ; des champs mornes d'inconnu sous un ciel bas et gris, aperçus à travers les vitres sales et, brusquement, la ville de province froide, maussade, mal accueillante avec la tristesse de ses maisons fermées, la monotonie de ses rues tranquilles.

Alors, ce fut le collège, les salles d'études longues et noires, avec les pupitres tailladés ; les plafonds où des bonshommes dansaient au bout d'un fil, fixés par une boule de papier mâché, la chaire revêche du pion, le dortoir à la double rangée de lits dont les vieux sommiers criaient étrangement dans la nuit ; la grande cour plantée d'arbres malingres où les écoliers s'abattaient à l'heure des récréations, comme une nuée d'oiseaux querelleurs. Et ces vieilles choses lui étaient encore bien venues aujourd'hui ; ce vieux bâtiment où, pendant sept ans, il avait espéré, souffert, travaillé, pleuré, triomphé, vécu, dont les murs étaient couverts d'inscriptions que d'autres générations y avaient gravées et que les nouvelles complétaient, il ne s'en souvenait pas sans plaisir : c'était la saine et rude poésie du travail, la naïve et fervente éclosion de l'adolescence.

Mais ce fut là aussi qu'il perdit ses premières candeurs, la quiétude immaculée de ses années de gamin vagabondant par les prés et les buissons de la terre wallonne, avec le vent dans les cheveux et l'affable bonjour des rustres.

Cette vie nouvelle lui fut très dure d'abord ; pendant les premières insomnies du dortoir, il mordit bien souvent son oreiller pour ne pas pleurer tout haut. Il revoyait les midis de la ferme, l'ensoleillement des légumes, le calme limpide et doux du ciel ; il entendait le petit murmure de l'Alvère qui se glisse sous la haie feuillue du pachis. Il était hanté de

ces soirs d'automne où, entre les aubépines du sentier, les belles vaches rousses et blanches revenaient, chassées par la petite Marjosèphe qui tapait à coups de bâton leurs croupes terreuses. Et d'autres souvenirs plus familiers l'obsédaient : les belles tablées du soir dans la cuisine bruyante, les niches que l'on faisait au porcher, la figure rouge du bouvier s'étranglant à dévorer les platées fumantes.

Un jour qu'il s'oubliait à sangloter, le surveillant fit un « chut ! » énergique en même temps qu'un rhétoricien grognait en se retournant dans son lit : « Ces sacrés gosses de septième ! » Il eut une honte, se domina, ne voulut plus se souvenir et, dès lors, ce fut une habitude : sitôt le coucher, le sommeil l'immobilisait entre ses draps. Avec une nostalgie qu'il soulageait par le travail, il attendait les vacances, faisant des projets fous, s'imaginant la campagne cent fois plus belle, la voyant sous un aspect trompeur que l'éloignement lui rendait vraisemblable. Alors, il écrivait lettres sur lettres à son père, malade d'impatience à attendre des réponses à des questions d'une puérité qui faisait sourire. Sa mère venait le voir souvent et c'étaient des bonheurs sans limites, des moments où il lui semblait qu'il vivait plus vite.

Il resta jusqu'à dix-huit ans dans le « trou », au milieu de la corruption où beaucoup roulaient tête baissée, et dont sa fierté le sauva. Intelligent et soigneux, il emportait les prix sans trop de travail. Son goût de l'étude s'égayait d'imagination très personnelles ; il se tenait à l'écart des autres : on l'appela le « grand-duc ». Il reçut le nom sans se fâcher et s'isola davantage, n'aimant pas les railleurs. Il disait avec des fiertés tremblantes « qu'il était de Nessonges » ; c'était un mot unique qui faisait vibrer en lui des fibres très cachées ; et il avait des ingénuités de néophyte : il calligraphiait ce nom au bas de tous ses cahiers ; il taillada sur les bancs de toutes les classes

où il passa : *Gaston Charneux de Nessonges*, prétendant que rien n'était plus doux que le nom de son village, que rien n'était plus beau que son village lui-même.

De nature, il n'était pas égoïste ; les cours de « compositions », il passait ses trouillons à tous, ce qui révolutionna les habitudes des premiers avec lesquels il lutta pour la bonne place ; il se laissa punir une fois pour ne pas dénoncer un camarade ; puis, la retenue faite, traita le coupable de « grand lâche » et l'empoigna si rudement qu'on dut s'interposer.

A cette époque, il eut une grande joie : il connut un rêveur comme lui à qui il se confia. Ils composaient des vers pendant les études, lisaient Musset et Piron, récitaient les iambes de Barbier avec de grands gestes fous ; ils firent ensemble la tragédie de rigueur.

Un jour, Albert — c'était le nom de son ami — revint de vacances avec une noire mélancolie ; il se confessa à Gaston, lui parla d'une fillette qu'il disait aimer à en mourir et dont Gaston ne put jamais rien savoir, sinon qu'elle avait des yeux bleus qui devenaient noirs quand elle se fâchait. Dès lors, ce fut un ravissement ; ils firent d'intelligence, d'enfantins projets, exerçant leurs imaginations ardentes.

Ils gardèrent « leur » secret avec de jalouses et profondes ferveurs ; tous deux rimaient pour les yeux bleus ou noirs de la fillette, cette fillette que Gaston n'avait jamais vue et qui, pour lui, signifiait l'Amour. Il était alors en « poésie » et ce fut sa meilleure année de pension.

Les vacances arrivèrent ; on se sépara. Albert habitait le Hainaut industriel, où son père dirigeait un établissement métallurgique ; Gaston revint à Nessonges ; ils s'écrivirent de longues lettres ; Albert le pressa de venir passer quelques jours

chez lui ; les parents s'en mêlèrent : ce fut bientôt chose décidée. Gaston s'appretait à partir quand arriva une nouvelle terrible : Albert avait été pris dans un engrenage à l'usine, broyé par la mécanique, affreusement mis en pièces.

Des années après, Gaston se rappelait encore l'horreur dont cette nouvelle le secoua.

Son caractère garda, à la suite de cette aventure, un côté tragique. Bien des fois pendant les nuits, l'image de cette scène qu'il n'avait pas vue lui passa devant les yeux ; et chaque fois il se la représentait autrement, mais toujours avec la même épouvante.

Ainsi, son adolescence, tourmentée dans l'épanouissement de sa joie par l'éloignement de ses camarades de collège, par le milieu même où il dut grandir, par la mort tragique du seul être qu'il eût aimé en dehors des siens, par le spectacle de son père souffrant d'un mal mi-deviné, le rendit défiant de la vie, lui donna l'inquiétude de l'avenir.

Il se sentait attiré par le rêve, vers le monde facile où le cerveau seul crée les choses et les façonne à sa fantaisie. Il prévoyait confusément les dangers et les déconvenues d'une telle vie, dédaigneuse de l'action, toute occupée par la chimère ; il comprenait que la contemplation où l'esprit se complait pendant des journées entières est une des formes aimables de la paresse ; l'exemple de son père, dont il avait soupçonné la névrose, le faisait réfléchir ; il sentait qu'il était temps de se tracer une ligne de conduite, d'élever son esprit jusqu'à la vaillance robuste de sa mère — et la confiance en ses forces lui manquait déjà. Une foule de sentiments contraires, de vellétés nouvelles et diverses, diamétralement opposées, s'écroutaient, se combinaient, s'entrecroisaient, se pétrissaient dans sa cervelle, à cet âge critique où l'esprit se forme pour la vie. C'était peut-être la naissance laborieuse et difficile de l'homme définitif qui peu

à peu se formait au fond de lui. Tantôt, il rêvait d'une existence fiévreuse d'artiste, d'une exaspération entretenue de ses forces mentales, d'un surmenage de toutes ses facultés ; tantôt il imaginait une retraite tranquille où il vivrait seul avec lui-même, exilé du monde. Est-ce qu'un avenir se préparait ? Et qu'allait-il sortir de cette crise ? Une vocation ? Une indication sur la route à suivre ? Il s'interrogeait, se scrutait.

Une année entière après sa sortie de rhétorique, il resta à Nessonnes, promenant par la ferme ses idées grises, lisant beaucoup, cherchant à voir en lui avec les yeux de l'intelligence. Sa mère s'effrayait de cette oisiveté où s'endormaient ses vingt ans ; elle craignit qu'il ne devînt, lui aussi, un imaginaire, timide et tendre, que l'action épouvanterait, inutile aux autres et incapable de se suffire à soi-même. Quelquefois, elle lui disait, mi-souriante, mi-grondeuse :

— Prends garde aux rêves, Gaston, prends garde aux rêves !

Elle le pressa d'entreprendre des études scientifiques. Il fut décidé qu'il serait médecin ; dès octobre, il suivrait les cours de l'Université. Henriette crut ce jour-là

qu'elle avait la victoire, et Gaston aussi se dit qu'il se surmonterait, qu'il serait « un homme ». Mais, toujours, la vie lui apparaissait traîtresse ; il voyait dans l'avenir la fadeur d'un éternel recommencement ; sa mère disait « qu'il avait peur d'entrer dans l'eau ».

L'absence d'une conviction intime et personnelle le désolait ; le scepticisme avait détruit sa religion d'enfance ; il se rappelait avec des regrets, le temps où il avait la foi catholique, vibrante et fervente. Deux choses existaient chez lui, profondément enracinées et le soutenaient : le sentiment de la famille, qu'il possédait au plus haut degré, et l'attachement à la terre natale, qu'il tenait de son père, car Olivier lui avait fait partager ses enthousiasmes de clocher, l'amour de son accorte et paisible patrie.

L'été s'écoula ; son père mourut. La crainte d'inquiéter sa mère par son abattement le décida plus que tout le reste à partir pour Vihognes ; la vieille Mme Germain applaudit à l'idée du docteur. Henriette approuva, et le dimanche matin la voiture de la ferme les emmenait, sa tante et lui, au trot décidé d'un vigoureux ardennais.

La voiture n'était plus guère qu'à deux lieues de Vihognes, lorsque la tante cria tout d'un coup :

— Ah ! mon Dieu ! moi qui n'y pensais pas ! C'est aujourd'hui la *fête* !

— Où, la *fête* !

— A Vihognes ! le troisième dimanche après la Saint-Henri...

Mme Germain était consternée; dans la tristesse où elle vivait depuis huit jours, cela lui était sorti de la tête.

Gaston, furieux, pensa retourner à Nessonges. Il la connaissait, la *fête* de Vihognes, avec son bal public sur la place, en face de la maison de sa tante ! Vrai ! il ne manquait que cela ! Sa tante pouvait se vanter de lui avoir joué un mauvais tour !

M<sup>me</sup> Germain, toute triste, accepta cette explosion sans un mot. Fallait-il qu'elle eût été étourdie !

Devant la confusion de la vieille dame, Gaston sentit tomber son dépit; il lui prit les mains, lui demanda pardon de s'être emporté. C'était un petit malheur, après tout. On irait dormir plus tard, voilà.

Ce fut fini, on n'en parla plus. Mais ils restèrent contrainsts, vexés tous deux de cette ducasse qui tombait dans leur tristesse noire.

Vers midi, la voiture traversa Vihognes

et s'arrêta sur la place devant la maison de M<sup>me</sup> Germain. L'ardennais n'avait pas une goutte de sueur; le cocher s'extasiait, essayait d'intéresser Gaston, qui disait oui par condescendance.

Zélie, la vieille servante, accourut, battant les portes, s'exclamant sur la mauvaise mine de « Monsieur de Nessonges », larmoyant au nom du mort.

— Un grand malheur, allez, monsieur Gaston; j'ai été malade d'apprendre la nouvelle; mais, bien sûr, on peut être tranquille, le cher monsieur est en paradis, avec tous les saints !

Et, active, sans interrompre ses doléances, elle déménageait les malles avec le cocher, faisait dételer et mettre le cheval à l'écurie. Puis, on la vit revenir en coup de vent, dresser la table dans la salle à manger, s'empressant, se multipliant autour des arrivants, avec un grand flux de paroles, criant la voix tout à coup réjouie, que c'était la *fête*, qu'elle avait fait de la *dorée*, et qu'on allait la goûter.

M<sup>me</sup> Germain souriait, heureuse de retrouver le bon ordre dans la maison qu'elle avait quittée de huit jours, et elle se laissait recevoir comme une étrangère.

Depuis qu'elle avait perdu Marie, sa

petite fille, la compagne d'Adrienne Valier à l'école des bonnes Sœurs de Vihognes, elle se désintéressait du ménage, en laissait tout le soin à Zélie. Elle passait ses journées dans un grand fauteuil qu'on roulait près du poêle en hiver, en face de la fenêtre en été, et s'occupait à d'interminables tricots; elle faisait des bas, des chaussettes, des gilets de laine, pour tout le monde; la famille d'abord en était pourvue; le reste allait aux bonnes Sœurs qui le donnaient aux enfants pauvres.

Elle était casanière, n'invitait personne, mais recevait tout le monde avec un air si affable qu'on revenait charmé. sans qu'elle engageât à de nouvelles visites.

Très pieuse, elle se confessait sans cesse, communiait, allait à la messe tous les matins, avait à l'église une chaise d'acajou recouverte d'une broderie qu'elle avait faite. Depuis trente ans qu'elle habitait Vihognes, où son mari avait été juge de paix, on l'appelait : la vieille Madame Germain. Elle gardait toujours son même visage fané, bienveillant, avec ses bandeaux d'argent étalés sur ses tempes, invariable dans son éternelle robe noire.

La maison non plus ne changeait pas; c'était une solide habitation de pierres, à deux étages, ce qui était unique à Vihognes. Toutes les pièces avaient une propriété hollandaise. Dans les chambres du haut, on trouvait partout de solides armoires de chêne, vastes à y loger le trousseau d'une princesse, de vieux meubles patinés qui étaient dans la famille Germain depuis deux siècles. Et chaque chose, comme une antiquité de musée, avait sa place. Le mobilier faisait corps avec le mur; il y avait une intention dans ce portrait de famille fixé à ce clou, une raison cherchée dans cette image pieuse accrochée à telle encoignure. Il semblait que la maison eût une âme et que cette âme était caressante, d'une bonté de

vieillard, pareille à celle de M<sup>me</sup> Germain. Pour Henriette, c'était la bonne maison, le refuge calme et doux de la famille; et, chaque fois qu'elle y pensait elle revoyait du coup l'autre demeure, la mauvaise, — celle de Jeanne — dressée à l'autre bout du village, comme une menace.

M<sup>me</sup> Germain s'était habituée à vivre dans cette vieille habitation; il lui semblait qu'en la quittant elle y laissait toujours quelque chose d'elle-même, attaché aux parois par d'invisibles fils.

La Meuse, large et claire, pailletée de soleil, charriait lentement ses eaux derrière la maison. Sur les deux bords, Condroz et Hesbaye s'étalaient, le Condroz pierreux et pourtant fertile, avec ses routes blanches et poudreuses, ses maisons en blocs de pierre bleue et ses toits d'ardoises, la Hesbaye limoneuse et féconde, avec ses grosses fermes enfouies sous l'épaisseur des noyers, ses horizons plats et lointains.

Cependant, Zélie avait dressé la table et il fallut goûter la *dorée*, une tarte épaisse à ne pouvoir y mordre, faite pour de rudes appétits de paysans. Zélie avait cuit des douzaines de *dorées* la veille, suivant l'usage du pays, et on en distribuait de gros quartiers dans la cuisine à tous les voisins et fournisseurs, clignant de l'œil, raides dans leurs sarraus des dimanches.

Trois baraques s'étaient installées devant la porte de l'église, débitant des pains d'épices et de la quincaillerie; une, surtout, ameutait les groupes et l'on entendait le grincement incessant du jeu de tournevis. Les volets repeints, les façades lavées, quelques-unes même parées de feuillages, le village avait un air de fête. Après la grand'messe, les cabarets commencèrent à s'emplier; vers trois heures, on entendit chanter, et dès lors, la rumeur du village enfla, monta, se grossit dans l'épanouissement d'une joie populaire. C'était le prélude des fortes

bamboches du soir. Une estrade avait été élevée sur des tonneaux contre le mur de la maison Germain; dès que le jour tomba, les musiciens s'y installèrent : deux pistons, un bombardon, une clarinette et un tambour. De quatre fils de fer, on relia les façades et l'on fit au carrefour des routes un encadrement multicolore de lanternes vénitiennes, que le vent du soir se mit à bercer, dans le tremblement léger des bougies.

Les torches furent enfin allumées, et il y eut dans le peuple qui s'amassait un « ah ! » de satisfaction, ce « ah ! » chantant que poussent les foules pour se faire rire.

Des appels patoisés se croisaient avec des rires gouailleurs qui trillaient; une gaieté allumait tout le monde.

Dès que la première mesure éclata, on se bouscula dans un pêle-mêle de sauteries joyeuses. Des clameurs montaient, des filles criaient, les gros souliers tapaient sur les pavés ; des rondes pesantes se nouaient. Les pistons soufflaient rageusement, sonores et canailles ; le bombardon mugissait des accords de basse discutables et la clarinette dominait aigrement le tout, fausse, perçante, pareille à un filet de vinaigre. A l'écart, s'essayaient gauchement des matrones, avec des rires timides, évitant la lueur crue des torches, faisant sauter leurs petits-fils accrochés de leurs bras grêles à la rondeur de leur taille épaisse. Mais, là-bas, la cohue se condensait, enfermée dans une haie de badauds égayés et bouchait maintenant les quatre chemins.

Chez M<sup>me</sup> Germain, les volets avaient été poussés; Gaston s'était réfugié au premier étage, poursuivi par la clameur faite de ces mille bruits et qui montait comme une houle. Les torches jetaient des clartés d'incendie dans la chambre, et toute la sonorité de la fête y entraît, malgré les fenêtres closes. Dans un coin, M<sup>me</sup> Germain tricotait sans un mot, agacée du tapage. Ce déchaînement de grosse gaieté

qui, tous les ans, à pareille époque, l'amusait comme une révolution pour rire dans la monotonie de sa vie à mi-voix, l'exaspérait à présent, lui cassait la tête. Jolie idée qu'elle avait eue là d'offrir à Gaston cette sérénade !

Brusquement, les musiciens s'arrêtèrent, la danse cessa et, dans un grand brouhaha, les cabarets s'emplirent.

M<sup>me</sup> Germain trouva qu'il faisait trop chaud; elle demanda qu'on ouvrit la fenêtre. Gaston, profitant du répit, s'empressa et, la curiosité le prenant, il s'accouda, intéressé tout à coup à cette kermesse. Des verres entrechoqués sonnaient dans les cabarets; par les croisées ouvertes, on passait des pintes que les derniers venus vidaient au milieu du chemin; toute la jeunesse de Vihognes et des villages voisins était sur la place.

Ce monde reflua comme une vague quand huit mesures préludèrent au quadrille. Des dos s'arrondirent sous les sarraus; les musiciens mugirent plus fort. Des couples s'abordaient, s'enlaçaient, tournaient comme des toupies. Au début, d'aucuns avaient pris une figure grave, l'air guindé, la mine contenue, s'enquérant des qu'en dira-t-on. Mais, maintenant, tous se déhanchaient à corps perdu, vautrés dans la cohue. La ronde se formait, immense, tournant à la sauvagerie; les yeux s'allumaient dans les faces congestionnées. Et des chignons dénoués, de toute cette chair forte et saine qui palpitait d'aise, de ces bouches haletantes, du battement pressé des poitrines, montait une odeur âcre, évoquant l'ammoniacale et chaude senteur des écuries.

Brusquement, il y eut comme une tempête. Des cris de colère s'élevèrent, dominant les roulements enragés du tambour. M<sup>me</sup> Germain elle-même accourut à la fenêtre, inquiète de cette clameur de rixe. Et elle vit alors une chose qui la stupéfia: au milieu de la foule, une voiture fermée, à quatre roues, était arrêtée; le cocher tapait comme un sourd sur sa bête pour

passer malgré tout. Des hommes s'étaient jetés à la tête du cheval qui, cinglé de coups de fouet, maintenu au naseau par une poigne solide, aveuglé par les torches, effaré par la musique, soufflait violemment, tremblant de tout le corps, les yeux injectés et hagards. On injuriait le cocher; des poings se tendaient; lui, sans un mot, les dents serrées, enveloppait toujours le cheval de coups de fouet, voulant passer quand même. C'était insensé. Mais sans doute, il était ivre : il s'entêtait dans son idée fixe d'avancer. Les musiciens soufflaient, regardant cette débâcle. Comme quelqu'un essayait de lui prendre son fouet, le cocher le cingla d'un coup magistral et, dès lors, ce fut une mêlée. Rendu furieux par la résistance, il tapait plus fort, s'acharnait, criant le même juron obstiné; le fouet fut cassé dans ses mains; il continua à frapper avec un bout de manche. Gaston, hors de lui, regardait cette scène. Tout à coup, on entendit les glaces de la voiture voler en éclats; M<sup>me</sup> Germain leva les bras au ciel; elle venait de reconnaître sa voisine Jeanne Vallier. Alors elle n'hésita pas, bravement elle descendit sur la place, nu-tête, apitoyée et frémissante, avec son éternelle robe noire et ses bandeaux d'argent étalés sur ses tempes. Gaston la suivit, décidé à arriver jusqu'à ces femmes qu'il avait aperçues à l'intérieur du coupé.

Quand ils eurent ouvert la porte de la rue, les musiciens s'étaient tus enfin; la voiture disparaissait sous une grappe de sarraus qui étranglaient le cocher sur la plate-forme. C'était une rage, un massacre. Toute la boisson bue fermentait; les cris, la résistance et les coups de fouet avaient exaspéré les colères. Les torches jetaient sur cette mêlée des teintes infernales.

Décidée pourtant, la vieille M<sup>me</sup> Germain s'avancait... Quand elle fut au plus épais du cercle qui vociférait autour de la voiture, Gaston se jeta devant elle, lui ouvrant un passage à coups de poings, sa

force nerveuse soudain décuplée à l'idée qu'on massacrait deux femmes dans ce coupé aux vitres brisées. Devant cette intervention courageuse du « jeune Monsieur de Nessonges », des hommes s'écartèrent, d'autres aidèrent, se disant que cette tuerie avait assez duré.

A force de crier et de se pousser entre les assaillants, dépensant une énergie dont il ne semblait pas capable, Gaston arriva enfin à la voiture, protégeant M<sup>me</sup> Germain. Il s'arc-bouta devant le marchepied, fit le vide autour de lui d'un coup de reins et parvint à ouvrir la portière. Jeanne Vallier et Adrienne, plus mortes que vives, sautèrent l'une après l'autre à terre, tandis que la cohue, un instant repoussée, se reformait. Vivement, M<sup>me</sup> Germain prit le bras de Jeanne, Adrienne se plaça entre elles et Gaston, abandonnant le cocher que nulle puissance humaine n'eût à cette heure tiré des mains des furieux, joua des coudes, renversa les plus proches, tapant comme un sourd, les dents serrées, blême de colère. Quand on atteignit enfin le trottoir, après des peines infinies, on s'aperçut que M<sup>me</sup> Vallier s'était perdue. Gaston rentra dans cette masse, l'y retrouva et parvint enfin à sortir de la bagarre.

La porte de la maison n'avait pas même été tirée; on la poussa et tous entrèrent, frémissant encore. A peine l'eût-on fermée, qu'un grand cri monta; les gendarmes arrivaient; ils mirent plus d'un quart d'heure à délivrer le cocher; en fin de compte, l'un d'eux entraîna le cheval, l'enleva d'un coup de fouet, et la voiture délivrée fila à travers la foule, avec le cocher affalé contre le tablier, le front ouvert d'une plaie par où le sang coulait.

Dès qu'elle fut entrée dans la pièce du rez-de-chaussée, Jeanne Vallier, brisée par ces émotions, s'affaissa. Adrienne, au spectacle de sa mère évanouie, sentit toute sa force nerveuse, un instant défaillante, lui revenir.

Sans un cri, active et décidée, elle

s'agenouilla près d'elle et la délaça, pendant que Zélie emplissait la maison de lamentations navrées et que M<sup>me</sup> Germain, oppressée, se laissait tomber dans son grand fauteuil. Mais Gaston ne perdait pas la tête non plus. Il aidait Adrienne, portait Jeanne sur le canapé, découvrait la bouteille de vinaigre, fouillait la maison pour trouver de l'eau de Cologne. Jeanne ouvrit enfin les yeux. Déjà, les joues se rosissaient, elle reprenait ses sens. Mais elle resta sans force, balbutiant à mi-voix des remerciements. Et ce fut au tour d'Adrienne de fondre en larmes, pleurant « à ne pas s'en ravoïr », disait Zélie.

Alors seulement, Gaston la regarda. Elle avait toute l'élégance de race de sa mère. Grande et svelte comme elle, elle était enveloppée d'un châle de laine blanche qui laissait deviner la ligne harmonieuse de son corps. Ses cheveux bruns dénoués lui descendaient jusqu'aux reins, et dans leur chaude couleur la lumière semblait dormir; des reflets moirés couraient dans l'échevèlement des boucles. Telle qu'elle lui apparut alors, debout, pleurant des larmes qui ajoutaient le charme de la féminité souffrante à sa gracile beauté de vierge, avec son profil perdu dans l'entrecroisement des mains, elle fit sur Gaston une impression profonde. Il remarquait surtout ses mains, de longues et étroites mains, d'une chair adorablement pâle, où le bleu des veines transparaisait sous le derme diaphane.

Maintenant elle se forçait à sourire, honteuse de se laisser aller ainsi. En relevant les yeux, elle vit d'abord les regards de Gaston qui cherchaient les siens, et elle les détourna, confuse.

Jeanne Vallier, mieux remise à présent, se penchait sur le fauteuil de la vieille M<sup>me</sup> Germain et la remerciait de tout son cœur quand, se retournant, elle dévisagea enfin Gaston que la lampe éclairait en plein. Elle tressaillit au plus

profond d'elle-même : ces yeux clairs, cette bouche un peu ironique, cette coupe allongée de la figure, c'était Olivier mort loin d'elle, qu'elle pleurait comme une épouse et comme une amante ! Du premier coup, elle devina que l'adolescent qui les avait tirées, elle et sa fille, de ce massacre, c'était ce Gaston, ce fils inconnu pour elle, dont Olivier lui avait parlé avec tant de tendresse dans ses lettres et dans leurs heures d'amour. Par un effort de volonté plus grand que l'émotion qui lui poignait le cœur, elle resta debout, impassible en apparence, mais plus blanche qu'elle ne l'était tout à l'heure, quand la fatigue l'avait fait défaillir.

M<sup>me</sup> Germain, alarmée de la voir ainsi, la pressa de loger chez elle et Jeanne faillit trahir ses pensées dans le refus brusque, presque terrifié, par lequel elle accueillit son offre.

Alors, pendant que Zélie faisait atteler la voiture qui avait amené Gaston, Adrienne raconta les choses. Sa mère et elle revenaient du baptême d'un cousin de Burdinne. Leur cocher avait bu plus que de raison et elles s'en étaient aperçues bientôt. Déjà, en chemin, il avait failli les verser deux fois. Quand on arriva en vue de la cohue, M<sup>me</sup> Vallier voulut sagement qu'il attendît la fin de la danse et qu'il prît son cheval par la bride. Mais lui s'était mis à jurer, disant qu'il passerait sur le ventre à tous ces paysans s'ils ne se rangeaient pas; et, avant que les deux femmes pussent descendre, il s'était précipité comme un furieux, poussant sa bête à coups de fouet. D'une voix que la peur faisait trembler encore, ce fut Adrienne qui remercia M<sup>me</sup> Germain et Gaston, et celui-ci se crut trop payé quand elle leva sur lui la caressante et chaude lueur de ses yeux. Il restait gauche, sans un mot, pris soudain du besoin de se dévouer pour cette jeune fille qui pleurait encore, l'aimant ainsi, frissonnante dans l'ampleur de son châle blanc, délicieusement souffrante sous le désor-

dre de sa toilette, — et il était intimement heureux de cette scène où son cœur romantique battait plus vite.

Sur la place, on avait voulu reprendre le bal après le départ des gendarmes, et quelques couples tournèrent encore; mais les gens paisibles, qui formaient la grosse majorité, s'en étaient allés, honteux de cette équipée qui, pour la première fois de mémoire d'homme, terminait la fête de Vihognes par un massacre. On n'avait même pas dansé les « crâmignons », ces fameux « crâmignons » qui étaient le clou

de la fête et qui faisaient accourir de trois lieues à la ronde.

Maintenant, il y avait sur la place un calme tel que l'on eût cru le village mort. Zélie vint dire que le cheval, attelé, attendait. Jeanne Vallier et Adrienne partirent. Gaston les mit en voiture et toutes les deux lui serrèrent la main. Alors, quand tout eut disparu dans l'ombre, il lui sembla qu'Adrienne emportait quelque chose de lui-même dans les plis de son grand châle blanc.

## VI

Gaston ne dormit guère, surexcité par cette journée si pleine d'émotions. Il tâchait de voir clair en lui-même et il constatait qu'il ne pouvait se retrouver dans la complexité des sentiments qui l'agitaient. Il se leva de grand matin; M<sup>me</sup> Germain, dont l'aventure de la veille avait dérangé les habitudes, garda le lit toute la journée. Gaston, pour lui tenir compagnie, s'installa dans sa chambre.

— Ah! mon pauvre garçon, dit la vieille dame, il ne te manquait que ça; te voilà garde-malade!

Mais Gaston protesta, plaisanta un peu et, tout de suite, il amena la conversation sur les dames Vallier.

— Voilà dix ans qu'elles habitent au bord de la Meuse l'ancienne maison de péage, tout au bout de Vihognes, et mon tricot m'absorbe tellement que c'est à peine si j'ai eu avec elles des relations de voisinage.

Du reste, ces dames aussi vivaient très retirées; à certains jours, on les voyait passer dans leur calèche, allant à Liège, que le frère de Jeanne habitait, — et c'étaient presque leurs seules sorties.

Quant à Adrienne, la tante savait qu'elle avait été jusqu'à dix ans à l'école des bonnes Sœurs et que son éducation

s'était terminée à Liège. Depuis six mois, elle était installée auprès de sa mère définitivement, et M<sup>me</sup> Germain ajouta d'un air sentencieux qui laissa à Gaston un indéfinissable malaise, qu'elle passait pour la plus jolie fille du pays.

Depuis la veille, Gaston s'était senti un vague désir de la revoir; ces simples mots de la tante rendirent ce désir si violent qu'il songea moins, ce jour-là, aux souvenirs de son père qu'à l'espérance prochaine de se retrouver devant Adrienne.

Quand il s'en aperçut, il s'étonna naïvement; toute la vénération qu'il gardait pour le mort protesta. Il s'indigna violemment, de tout son cœur pieux, se reprochant comme un mensonge fait à la sincérité de son deuil les moments qu'il donnait à Adrienne.

Il se défendit envers lui-même d'attendre la visite que ces dames ne manqueraient pas de rendre à M<sup>me</sup> Germain et, malgré lui, il mesurait le temps. D'abord, il se dit qu'elles ne viendraient pas ce jour-là, n'étant sans doute pas remises de leur secousse de la veille. Et, en effet, le lundi se passa sans qu'il les vît venir. Alors, il pensa que ce serait pour le mardi. Il se trompait encore.

A mesure que le temps s'écoulait, l'im-

patience le travaillait davantage. Cette visite le préoccupait tellement qu'il se surprit à faire le guet sur la terrasse du jardin, le visage tourné vers la route par laquelle elles devaient venir. Pourtant, de la terrasse, il ne pouvait apercevoir la maison de Jeanne, isolée du gros du village, à un bon quart d'heure de marche, sur la limite de Vihognes. Le mercredi matin, il se décida, suivit la Meuse et reconnut sans peine la maison qu'il avait déjà remarquée lors des précédentes vacances passées chez sa tante. Et il ne se défendit plus de la regarder, d'en fixer les détails en son esprit. Il revint, les nerfs un peu apaisés par cette promenade.

Vers midi enfin, une servante apporta une lettre de Jeanne; elle s'excusait de n'être pas venue encore faire sa visite à M<sup>me</sup> Germain, disant que seule la fatigue l'avait empêchée de remplir ce qu'elle regardait comme un devoir; elle tenait le lit; le médecin lui défendait de sortir de toute la semaine; mais, dès qu'elle le pourrait, elle irait remercier M<sup>me</sup> Germain et M. Charneux; la lettre se terminait par quelques phrases venues du cœur, où perçait toute sa reconnaissance.

Pendant que la tante lisait cette lettre tout haut, en ânonnant un peu, la servante qui l'avait apportée s'exclamait avec Zélie dans la cuisine. Gaston crut comprendre qu'Adrienne avait parlé de son intervention dans la bagarre, et, d'entendre cette conversation entre les deux braves femmes, le cœur lui battit.

Le lendemain, il reçut une lettre de sa mère. Henriette s'informait de sa santé et le pressait de revenir à Nessonges. En effet, le bruit de la bagarre courait le pays et était parvenu à la Pradèle, accru par les imaginations des campagnes. *Le Hoyoux*, journal politique de Huy, avait raconté la chose en exagérant les faits, déclamant contre la « sauvagerie des populations rurales gorgées d'alcool, égérées par des prêtres fanatiques », parlant

« du courage que M. G. C... avait déployé en ces tristes circonstances ».

Ce fut un coup pour Henriette quand elle apprit que la voiture attaquée était celle de Jeanne Vallier. Ainsi, cette femme — la seule qu'elle eût jamais haïe, mais d'une haine immortelle — c'était, par une étrange ironie du sort, Gaston qui l'avait tirée des mains d'une foule furieuse !

Les levains de colère qui dormaient dans son cœur maternel se gonflèrent; elle se rendit responsable de cette coïncidence. Elle se prit à regretter que sa rivale n'eût pas été mise en pièces; elle aurait vu, dans une pareille fin, une manifestation d'en haut, l'intervention d'une justice supérieure.

Elle eut ensuite l'appréhension que Gaston ne fût blessé, et c'est alors qu'elle lui avait écrit, l'engageant à rentrer à la Pradèle. Un moment, elle pensa aller le chercher à Vihognes, mais on était aux gros travaux, sa présence était trop nécessaire à la ferme, à cette heure où vingt-deux « bonnets » et quatorze « chapeaux » y peinaient sans relâche. Elle demeura, alarmée.

Gaston lut à travers les lignes une inquiétude mal dissimulée, et son premier mouvement fut d'obéir. Il monta à sa chambre, prêt à boucler sa malle, quand il comprit soudain, à la pensée de se retrouver seul à Nessonges, que le désir de revoir Adrienne lui tenait au cœur irrémédiablement. En un instant, sa résolution première croula : il attendrait la visite des dames Vallier pour quitter Vihognes. Sa volonté de timide céda à la violence de son désir; il écrivit à sa mère qu'il resterait quelques jours encore auprès de sa tante indisposée.

Cette lettre surprit Henriette; cette inhabituelle résistance de Gaston, qui toujours s'ingéniait à prévenir ses désirs, l'inquiéta sans l'irriter : elle le crut malade, persuadée maintenant qu'il avait été maltraité dans la bagarre.

La semaine se passa pour Gaston dans une attente qui, de jour en jour, devint plus fiévreuse. Il poussa deux fois encore jusqu'en vue de la maison de Jeanne; mais il ne vit personne, pas même l'ombre d'Adrienne derrière les fenêtres closes.

La vieille M<sup>me</sup> Germain, rendue au calme de sa vie végétative, avait repris sa place au fond de son fauteuil et tricotait, sans regarder ses doigts agiles qui allaient d'un mouvement régulier, avec une précision mécanique. Elle ne s'inquiétait guère de Gaston, bienveillante et affable quand il lui adressait la parole, retombant dans son indifférence heureuse dès qu'il s'était éloigné. Un moment, poussé par ce besoin de parler qui ouvre les cœurs les moins expansifs une fois que le malaise de l'amour y est entré, il pensa lui confier son secret désir; puis il songea qu'elle ferait sur cet aveu des plaisanteries de vieille femme malicieuse, et il se tut.

Mais le sentiment qui couvait en lui s'en exaspéra d'autant. Et, brusquement, sans avoir revu Adrienne, il fut convaincu qu'il en était épris et que l'impatience, à force de souffler sur son cœur, ferait un brasier de la petite flamme que les beaux yeux de la jeune fille y avaient allumée.

Ce premier éveil de son cœur, cette flambée de son sang jusque-là vierge de passion, ce printemps de l'âme qui faisait

s'éveiller en lui une ferveur jusqu'alors secrète, cette vague religion de l'amour dont son cœur disait les premiers balbutiements, l'étonnaient encore, faisaient de lui un homme nouveau, comme si sa virilité eût triomphé enfin de sa longue enfance.

Il découvrait soudain en lui une source exquise de sensations nouvelles, de jouissances insoupçonnées et troublantes. Et, à cause même de son tempérament, avec le besoin de mensonges qui accompagne les premières floraisons du cœur, il s'imagina être très malheureux; il se persuada qu'il aimait sans espoir et se complut dans cette idée. Il s'interrogeait et restait surpris : il ne désirait pas la réalisation prochaine de son rêve. Il semblait qu'il voulût s'y préparer. Le jour où l'on s'aimerait à pleine âme, il lui était délicieusement doux de l'attendre. Il aurait défailli de joie à entendre Adrienne lui dire des mots d'amour, et si cette heure qui, du reste, lui paraissait ne devoir jamais venir, eût sonné, il aurait crié qu'on l'éloignât encore, tant la peur qu'il en avait était glaçante et exquise.

Et Gaston s'aperçut alors que le souvenir de son père avait sombré dans la mer de ses pensées nouvelles. Il ne sut même plus s'indigner; il accepta ces choses comme fatales.

Ce fut dans cet état d'esprit qu'il attendit la venue d'Adrienne.

## VII

Le dimanche, comme M<sup>me</sup> Germain et Gaston finissaient de déjeuner, Jeanne Vallier traversa la place avec sa fille et s'arrêta devant le seuil. M<sup>me</sup> Germain s'empressa, ouvrit elle-même et les embrasa toutes les deux. Gaston, trop agité, resta dans la salle à manger, attendant l'entrée d'Adrienne. Et quand elle lui apparut, svelte, délicate, à peine femme, ce seul moment le récompensa des anxiétés de sa longue attente.

Avec la spontanéité reconnaissante d'une effusion inhabituelle, Adrienne s'avança droit vers lui, la main tendue. Il prit cette main pâle, ses yeux fixés sur les yeux clairs et chauds qu'elle levait sur lui et où se lisait l'émotion sincère de son cœur. Et la main d'Adrienne, en cette étreinte qui excluait tout autre sentiment que celui de sa gratitude, ne trembla pas entre les siennes. Il n'osa pourtant l'y garder, malgré la joie d'en avoir la chaleur moite dans sa paume.

Quant à Jeanne, le saisissement qui, lors de son tête à tête inattendu avec Gaston, l'avait immobilisée dans l'afflux de ses souvenirs, elle le surmontait, à présent qu'elle s'était raisonnée. Elle se sentait attirée par un étrange sentiment d'affection vers le fils de l'homme qui lui avait été si cher : ils se ressemblaient,

le père et le fils, fins de reins et de poignets, le visage de la même distinction, pâle et fier.

Jeanne remerciait encore la tante et le neveu, et Gaston regardait Adrienne souriante, plus timide maintenant, après cet élan d'effusion. Elle se faisait câline et enjouée auprès de M<sup>me</sup> Germain, et la vieille dame ne se cachait pas d'être heureuse à cause de cette gaieté qui remplissait la maison.

Elle fut si contente qu'elle dit à Jeanne :

— Vous nous devez quelque chose, à ce que vous prétendez, madame Vallier ; eh bien ! je vais savoir si vous payez vos dettes. Si je réclamaï de vous quelque chose qu'il vous serait facile de m'accorder, serait-ce chose dite ?

Elle épiait la réponse de Jeanne avec ses petits yeux plissés où se lisait une malice de vieille personne simplette.

— En doutez-vous, madame Germain ?

La vieille dame battit des mains.

— Là, vous avez promis, vous êtes engagée ? C'est tout ce que je voulais : Eh bien ! tenez, vous nous restez à dîner, et demain vous reviendrez, Mlle Adrienne et vous, passer la journée avec nous.

Jeanne, ainsi prise, ne put refuser. Gaston eût volontiers sauté au cou de sa

tante. Et, comme il s'éloignait, M<sup>me</sup> Germain ajouta à l'oreille de Jeanne :

— Il lui faut des distractions, voyez-vous, à cette jeunesse. Cela traîne son chagrin toute la journée, ça vous est triste à pleurer; vous savez, — n'est-ce pas? — ajouta-t-elle plus bas encore, son père est mort, il y a quinze jours.

Jeanne, calme en apparence, fit signe qu'elle savait. M<sup>me</sup> Germain poussa un gros soupir, se renversa dans son fauteuil, et, toutes les deux, un moment, restèrent silencieuses.

Après un temps convenable, M<sup>me</sup> Germain reprit son éternel tricot en s'excusant de ne pouvoir rester inoccupée.

Jeanne eut le courage d'être aimable et de paraître attentive; pendant deux heures, elle fit la conversation; la vieille dame était charmée.

Sans autre façon, elle avait envoyé Gaston et Adrienne au jardin où Zélie coupait des pois sur une grêle mûre d'épines mortes.

Et, dans l'abandon de sa conversation à bâtons rompus :

— Deux beaux enfants! dit-elle à Jeanne, quand, bien sages, ils s'en furent allés par les sentiers du jardin, vers la Meuse. Je les envoie là-bas, mais Zélie y est, soyez tranquille. Moi, je traite toujours Gaston comme quand il cachait dans mes jupes sa frimousse toute barbouillée de confitures. Je n'ai jamais connu de bébé plus drôle que lui, à cinq ans. Mais le gaillard a grandi — le temps passe, allez! — le voilà maintenant un homme, et votre Adrienne a l'âge qu'aurait ma petite Marie; c'est une femme à peu près; et, voyez-vous.....

Elle se mit à rire de son petit rire discret et cassé.

Et, s'égayant, elle compléta l'idée qu'elle ne disait pas.

— Du reste, Zélie est un gendarme.

Jeanne fut si frappée de ces mots qu'elle ne put répondre. Elle ne voulut

pas même raisonner, soulevée de révolte à la pensée que Gaston pût un jour répéter à sa fille les mots qu'Olivier lui avait dits.

Pendant ce temps, Gaston promenait Adrienne par le jardin. Elle gardait tout son enjouement qui partait en frais éclats de rire. Gaston n'eût pas, pour un monde, osé lui faire soupçonner qu'il pouvait bien l'aimer. Des timidités le paralysaient, il balbutiait des choses banales, se trouvait niais, s'encolérait de sa gaucherie. Ils allèrent s'accroupir devant les groseilliers, riant, faisant la cueillette; elle lui racontait que chez sa mère, c'était elle qui faisait les confitures.

— Il faudrait que vous assistiez à cela. Maman s'amuse ce jour-là, elle qui ne rit pas souvent, parce que j'ai du jus rouge jusque dans les cheveux... C'est très fatigant d'écraser des groseilles... C'est plus gai de les cueillir, savez-vous bien? Vous devriez venir nous aider, vous qui êtes un homme!

Gaston interdit, décontenancé par cette enfant rieuse, ne trouvait pas un mot, souriait pour cacher sa gêne, au fond très grave. Tous les petits riens qu'elle débitait et qu'il aurait déclarés insupportables s'ils étaient tombés d'une autre bouche, le charmaient comme une musique très douce. Il écoutait, avec une joie sans fin, son babil d'oiseau; il aurait voulu l'entendre ainsi toujours, la voir marcher, rire, s'agiter, bavarder.

Elle était restée à genoux devant les groseilliers, faisant la cueillette sous les basses branches, et, quand elle écartait les feuilles, le soleil la frappait au visage, la faisait plus blanche encore et plus rose.

Quand elle eut des grappes plein ses deux mains, elle avisa le banc de la terrasse et alla s'y asseoir, offrant à Gaston de partager. Ils firent la dinette et c'était toujours elle qui menait la conversation, avec une adorable vivacité, comme si, mettant sur le compte du deuil récent la

gêne visible de Gaston, elle eût voulu éviter de la remarquer. Autour d'eux, l'or du soleil pleuvait dans le jardin tranquille, et la Meuse à leurs pieds roulait des saphirs et des diamants dans ses petites vagues pressées, bleues de tout le ciel qu'elles reflétaient.

C'était une heure comme celle-là que Gaston avait rêvée pour déclarer son amour, en face de la nature sereine, et le cœur lui manquait à présent. Comment dire ces choses à cette enfant tranquille dont les yeux clairs avaient toute l'innocence du ciel, toute la fraîcheur des liserons qui fleurissent dans les haies folles, et qui parlait des choses coutumières avec l'insouciance enjouée d'un enfant qui s'amuse ? Visiblement, elle continuait à s'ingénier à le distraire, le traitant en malade, avec toutes les ressources d'une discrète tendresse de femme. Il se trouvait lourd, ayant trop de bonheur en lui ; il se demandait s'il avait cru qu'il serait jamais plus comblé que lorsque s'arrêteraient sur lui ces yeux limpides de jeune fille. Avec sa gaieté vibrante, si personnelle, elle ne pouvait pas savoir, elle ne savait pas ce qu'il avait rêvé. Elle le conquerrait davantage, sans en avoir conscience, lui, le pauvre, qui avait pensé être l'initiateur. Et de la voir ainsi frêle et joyeuse, mutine et buvant la vie comme une enfant sans trouble, il eût voulu que ce fût elle qui le protégeât de sa douceur chaude de femme caressante.

Tout à coup, ils entendirent la voix de Zélie crier à quelqu'un qu'ils ne voyaient pas :

— Ah ! ah ! je vous tiens, c' coup-ci, valet, voleur de poires !

Ils la virent, un instant après, apparaître dans le sentier en contrebas, tenant par les oreilles un gamin déguenillé qui ne disait mot. L'enfant se laissait conduire, docile, ayant seulement replié son bras devant sa joue, pour parer les calottes qu'il attendait.

C'était un petit « misérable », le fils

aux Fléron, un mauvais ménage de journaliers ; le père se saoulait, la femme et les enfants vendaient de la craie quelque fois et mendiaient souvent. Ils habitaient sur la route de Vihognes, à Bièves, une chaumine dont les murs de terre s'effritaient de vieillesse. Le soleil et la pluie entraient en été par les trous du chaume qu'on ne raccommodait plus, et, du ciel blême, la neige y descendait en hiver. Là-dedans, de la paille hachée où les petits couchaient en tas et une paillasse où Jean Fléron, le père, tombait les soirs d'ivresse quand il était trop saoul pour rosser sa femme. Du reste, la mère ne valait pas mieux : c'étaient des batteries furieuses qui duraient des journées, dans une volée de reproches aigres et d'injures ; alors, les enfants se sauvaient, de crainte d'attraper quelque taloche égarée.

Depuis longtemps, le plus jeune, qui passait à Vihognes pour un malin, avait remarqué le beau jardin de M<sup>me</sup> Germain, ce jardin bien ratissé où les fruits mûrissaient sans qu'on les cueillît ; il avait fait un trou dans la haie du côté du chemin de halage, et il attendait patiemment que personne ne se montrât sur la route pour s'y faufiler. C'était ainsi qu'il était entré ce jour-là. Zélie venait de le retenir par ses grègues au moment où il repassait le trou. Et, triomphante, avec des allures de croquemitaine, elle l'emmena vers Gaston, disant à l'enfant que le monsieur allait le tuer avec un grand couteau qu'il avait. Lui, avec sa précoce compréhension de gamin grandi sur les chemins, n'avait guère peur de cela ; il craignait seulement les calottes.

— C'est le petit aux Fléron, dit Adrienne qui le connaissait de le voir venir mendier chez elle, un malin ! Regardez, monsieur Charneux, quelle figure de brigand !

L'enfant jouait la confusion, feignant de baisser ses yeux qui luisaient de ruse, et les relevant quand même pour dévisager Adrienne. Il était si drôlement pleurard, avec sa mine hypocrite et ses yeux

sournois qu'il protégeait toujours d'un bras habitué à parer les claques, que Gaston et Adrienne se mirent à rire.

Zélie continuait à gronder ; mais, les poings sur les hanches, la voix colère, elle leur fit un clin d'œil pour leur dire qu'on ne pouvait pas en vouloir à ce farceur-là. Le gamin vit le clin d'œil et se mit à rire en dessous, avec eux.

— Faut-il lui faire peur, mademoiselle Adrienne? dit tout bas Gaston qui pensa, cette fois, secouer sa gaucherie.

— Vous ne réussiriez pas ; il sait bien que vous ne ferez que le gronder, laissez-le : il va nous réciter un « *spot* » et vous lui direz que les gendarmes l'emmenent s'il revient encore dans le jardin.

Le gamin les entendait, tout à fait rassuré à présent.

Il s'efforça de trouver des larmes, disant qu'il ne le ferait plus, jura que c'était la première fois qu'il allait « à maraude » et demanda qu'on le laissât partir. Adrienne, qui tenait à son idée, insista pour qu'il leur dît un « *spot* » ; le gamin ne se fit pas prier ; il fixa les yeux au sol et bégaya dans son menton, rapidement, une de ces drôleries de terroir qui courent par la vallée et qui sont comme l'esprit intime de la Wallonie, frondeuse et superficielle. Tout en grattant derrière l'oreille sa tignasse emmêlée, il récita son « *spot* » d'une haleine, à la façon d'un écolier qui avale les mots de sa leçon :

« Bon cô, disti Ripet, qu'avû hapé on curé avou del verdjal è qui l'avû mettoû d'vin in' botteie ; i f' zév comme in araidji, i chantév' comme in assotti, i moussa el boteie, él sipia, et l' curé coris-t-évoie.. »

Une gaité soudaine faisait sourire presque malgré eux les jeunes gens, les mettait en belle humeur. D'où venait cette simple dierie ? Dans quel cerveau de paysan avait germé l'histoire de Ripet ? Ce n'était certes pas le gamin qui l'aurait pu dire ; il connaissait ce récit depuis qu'il mendiait ; il le disait comme

les aveugles, accroupis à l'entrée des ponts de la Meuse, récitent leurs *pater*, comme d'autres encore chantent leurs complaintes sur les grand'routes des villages ardennais. Pour Gaston et Adrienne, les syllabes sonores de cet intraduisible « *spot* » évoquaient toute la jovialité de la Wallonie. La musique sautillante des mots avait la drôlerie malicieuse du gamin qui vagabonde par les chemins, nargue en camarade les passants rencontrés, rit, raille, chante et cabriole d'aise. Alors voyant le plaisir qu'on prenait à l'écouter, le gamin leur débita sur un ton traînant de mélodie, la chanson fameuse au pays de Liège :

On dimègn' qui j'copév des fleurs divin noss pré,  
Ji vèia-n' bell' jôn' feie adlez-mi s'arrester.  
Ha ! ha ! ha ! dihez-m', l'avez-v' vèiou passer ?

Ji vèia-n' bell' jôn' feie adlez-mi s'arrester.  
— « Ji m'a pierdou, dist-elle, aidiz-me à m'ritrover. »  
Ha ! ha ! ha ! dihez-m', l'avez-v' vèiou passer ?

— « Ji m'a pierdou, dist-elle, aidiz-me à m'ritrover. »  
— « Jusqu'a pu lon, li dis-j', tot dreut ji v' va miner. »  
Ha ! ha ! ha ! dihez-m', l'avez-v' vèiou passer ?

— « Jusqu'a pu lon, li dis-j', tot dreut ji v' va miner. »  
Jè l' louka tot à mi àh', tot rotant so' s costé.  
Ha ! ha ! ha ! dihez-m', l'avez-v' vèiou passer ?

Je l' louka tot à mi àh', tot rotant so' s costé.  
Elle aveut l'pai pus blank' qui l'margaritt' des prés,  
Ha ! ha ! ha ! dihez-m', l'avez-v' vèiou passer ?

Elle aveut l'pai pus blank' qui l'margaritt' des prés,  
Ses oufes estit pus bleus qui l'cir d'on joû d'esté.  
Ha ! ha ! ha ! dihez-m', l'avez-v' vèiou passer ?

Ses oufes estit pus bleus qui l'cir d'on joû d'esté,  
Elle aveut comm' les ang' les ch'vets d'un blond doré.  
Ha ! ha ! ha ! dihez-m', l'avez-v' vèiou passer ?

Elle aveut comm' les ang' les ch'vets d'un blond doré,  
Elle areut d'in pâquett' châssi les p'tits solés.  
Ha ! ha ! ha ! dihez-m', l'avez-v' vèiou passer ?

Elle areut d'in pâquett' châssi les p'tits solés,  
Noll hièb' n'esteut coukeie wiss qu'elle aveut roté,  
Ha ! ha ! ha ! dihez-m', l'avez-v' vèiou passer ?

Noll hièb' n'esteut coukeie wiss qu'elle aveut roté,  
Ji li d'na tot' mes fleurs, nos m'k'mincit à d'viser.  
Ha ! ha ! ha ! dihez-m', l'avez-v' vèiou passer ?

Ji li d'na tot' mes fleurs, nos m'k'mincit à d'viser  
Si voix m'ahève à cœur, j'aveu bon dè l'houter.  
Ha ! ha ! ha ! dihez-m', l'avez-v' vèiou passer ?

Si voix m'allève à cœur, j'aveu bon dè l'houter  
Et ji rottév todi, sin songi à l'qwitter.  
Ha! ha! ha! dihez-m', l'avez-v' vèiou passer ?

Et ji rottév todi, sin songi à l'qwitter,  
A l'intrêie dè grand bois ji l'vèia s'arrester.  
Ha! ha! ha! dihez-m', l'avez-v' vèiou passer ?

A l'intrêie dè grand bois jè l'vèia s'arrester.  
— « Ji v' rimercih', dist'elle, vos estez lon assez. »  
Ha! ha! ha! dihez-m', l'avez-v' vèiou passer ?

— « Ji v' rimercih', dist'elle, vos estez lon assez. »  
— « Ni poreus-j'nin, li dis-je, ine aut' feie vis r'jâser ? »  
Ha! ha! ha! dihez-m', l'avez-v' vèiou passer ?

— « Ni poreus-j'nin, li dis-je, ine aut' feie vis r'jâser ? »  
— « Si vos y t'nez baicôp, loukéz di m'ritrover. »  
Ha! ha! ha! dihez-m', l'avez-v' vèiou passer ?

— « Si vos y t'nez baicôp, loukéz di m'ritrover. »  
Mi, sogn, di li displair', ji d'va l'lèyi' nn'aller,  
Ha! ha! ha! dihez-m', l'avez-v' vèiou passer ?

Mi sogn' di li displair', ji d'va l'lèyi' nn'aller,  
Sin qui j' savah' si nom, ni wiss' qu'elle pou d'morer,  
Ha! ha! ha! dihez-m', l'avez-v' vèiou passer ?

Sin qui j' savah' si nom, ni wiss' qu'elle pou d'morer,  
A tournant dè pazai sor mi elle s'a r'tourné.  
Ha! ha! ha! dihez-m', l'avez-v' vèiou passer ?

A tournant dè pazai sor mi elle s'a r'tourné,  
Et di s' douc' voix dihâ: « Nos veurons s'vo m'qwirrez ! »  
Ha! ha! ha! dihez-m', l'avez-v' vèiou passer ?

Et di s' douc' voix dihâ: « Nos veurons s'vo m'qwirrez ! »  
Qwant les âb' m'el cachit, ji m' sinta tot d'seulé.  
Ha! ha! ha! dihez-m', l'avez-v' vèiou passer ?

Qwant les âb' m'el cachit, ji m' sinta tot d'seulé,  
C'est dispôie ci jou là, qui j'sé çou qu'c'est d'aimer.  
Ha! ha! ha! dihez-m', l'avez-v' vèiou passer ?

C'est dispôie ci jou là, qui j'sé çou qu'c'est d'aimer.  
On dimègn' qui j' copèv des fleurs divin noss' pré.  
Ha! ha! ha! dihez-m', l'avez-v' vèiou passer ?

Quand le gamin tut son chant mélancolique et doux, une émotion, tendre à en pleurer, avait pris Gaston aux entrailles. Dans le lyrisme discret de cette chanson d'amour, il découvrait la grâce naïve et robuste des doux poètes primitifs. Oh ! les sincères et simples cœurs, comme il les aurait aimés, s'il les avait connus ! Comme il se trouvait fier de deviner en eux des frères en sentiment ! Le vieil orgueil, puénil et touchant, qui lui faisait proclamer, lors de ses années de pension, comme un titre de gloire, qu'il était « de

Nessonges », le reprenait, plus intense. Et son émotion élargissant le cercle de sa pensée, il se dit que tout ce qu'il avait connu de meilleur et de plus honnête lui venait de sa race. Il regarda Adrienne et, de la voir troublée, les yeux humides du même attendrissement secret, il comprit que le cœur de la jeune fille, nourri comme le sien des bons effluves du sol wallon, vibrerait, lui aussi, de l'ardent amour de la terre natale.

La joie de cette révélation se doublait de son caractère hermétique, de la conscience qu'ils avaient de n'être que deux à la savourer. Ces campagnes, ces rochers, ce fleuve, ces nuages même, c'étaient leurs campagnes, leurs rochers, leur fleuve, leurs nuages. Il semblait que leur âme, tout à coup débordante, s'épanouissait sur la nature entière et que ses parfums et ses harmonies faisaient partie d'eux-mêmes, dans leur immense désir de se mêler intimement au paysage, de s'identifier avec la terre maternelle.

Un charme intraduisible, d'un particularisme raffiné — fait d'impressions éparses, de nuances exceptionnelles, parfumé d'un arôme que l'intelligence percevait, mais trop immatériel pour ne pas échapper aux sens — ravissait leur imagination frénétique et subtile. Vainement Gaston cherchait des mots pour analyser son émotion, des mots affolés de tendresse, quintessenciant les choses insaisissables. Une adoration fanatique le transportait ; le culte attendrissant et solennel de la patrie l'enivrait d'un magnétique prestige ; car il l'adorait ridiculement, cette patrie, dont les échos répétaient le dialecte pittoresque et imagé, jalousement conservé à travers les temps par quelques milliers d'hommes. Quand le gamin fut parti, il dit ces choses à Adrienne ; il lui fit part de ses rêves, de ses tendresses de fils pieux pour la Wallonie, et Adrienne, soudain sérieuse, le comprit, s'exalta bientôt avec lui, heureuse de ce grand amour qu'ils avaient

en commun pour la patrie, vénérable, réconfortante et bonne à ses enfants comme une aïeule.

Il l'aimait dans la riante perspective de ses campagnes, dans son fleuve qui charriait la vie aux cultures et s'étalait dans la vallée, majestueux et calme comme un Dieu ; dans le dernier de ses ruisseaux qui roulait des écumes sur les cailloux clairs de soleil : dans la triomphale éclosion des sèves au printemps ; dans les chaumes dorés que septembre hérissait sur les terres hesbignottes ; dans les couchants roses où passait l'âme ardente du soleil ; dans ses rocs impassibles qui semblaient veiller sur elle ; dans les cantiques que disaient les mille voix des choses.

Il l'aimait encore dans l'énorme silence du soir, où dormaient les champs prosternés et les villages silencieux ; dans les aubes douces qui ramenaient la vie avec la lumière ; il l'aimait pour les songes qu'elle éveillait en lui, pour ses bruyères que le vent courbait, pour ses fagnes qu'il imaginait là-bas, dans les Ardennes sauvages, et brûlées par la fournaise du ciel d'été. Et, encore, pour ses vieux châteaux, perchés sur les granits, pour les souvenirs héroïques et lointains qui chantaient à travers son histoire, comme un clairon de guerre. Il l'aimait enfin pour cette jeune fille qui s'enthousiasmait à ses côtés et qui lui semblait la personnification de la Wallonie, frêle et douce, avec son cœur aimant et le charme infini de sa jeunesse joyeuse.

Il eut l'irrésistible tentation de lui montrer soudain tout son amour, de rapprocher leurs lèvres dans une étreinte, au milieu de la maturité de la campagne où blondissaient les blés. Et s'il ne dit rien, si la timidité le paralysa, Adrienne dut néanmoins le deviner et le comprendre, car elle ne retrouva plus sa gaieté ; elle devint grave, et quand elle se surprit à l'appeler « Monsieur Gaston », elle eut une légère rougeur qui trahissait l'émotion dont son cœur battait.

A son tour, elle considérait Gaston : Oui, il était d'âme assez forte, de cœur assez pur ; elle se serait abritée avec une infinie confiance dans ses généreux enthousiasmes. Elle se réfugierait en lui... et c'était meilleur que tout ce qu'elle avait connu jusqu'alors, cette sympathie étroite qui naissait de leur entente soudaine et réciproque.

Gaston, de son côté, songeait qu'elle serait bien la compagne parfaite, ayant les bontés intelligentes de la sœur et les grâces toujours nouvelles de l'épouse. C'était son avenir qu'il lisait dans les yeux d'Adrienne, ces yeux d'un bleu si clair, ces yeux aimants, joyeux tout à l'heure, maintenant profonds et concentrant sa rêverie. Il imaginait l'intime bonheur de l'existence commune où peines et joies se partageraient, la tendre et reposante adoration de l'idole, la paix de la vie se prolongeant dans le recommencement perpétuel des jours et des mois.

Ce rêve, qu'ils faisaient en commun sans que Gaston s'en doutât, les tint immobiles, les yeux fixés sur le bleu de l'horizon, tellement absorbés qu'ils n'entendirent pas venir M<sup>me</sup> Germain et Jeanne. Le regard de contrariété qu'ils échangèrent malgré eux, quand Jeanne appela Adrienne, fut leur première confiance.

Ces dames vinrent prendre place à leurs côtés. Gaston fit des cigarettes ; par plaisanterie, il en offrit une à Adrienne. Elle l'accepta, la mit entre ses lèvres minces, soufflant la fumée avec une gaminerie charmante, tandis que sa mère, très surprise, un peu contrariée, lui demandait où elle avait appris ces manières de collégien. Mon Dieu ! c'était à Burdinne, le dimanche auparavant ; son oncle lui avait fait fumer une cigarette au jardin, en cachette. M<sup>me</sup> Germain s'amusait beaucoup, disant que ces « jeunesse » se rendraient malades plutôt que de renoncer à un caprice ; elle fut si bonne que Jeanne se montra indulgente :

Adrienne finit sa cigarette, et elle souriait à Gaston, d'un air d'intelligence.

Lui était retombé dans son mutisme parce que, des phrases qui lui affluaient aux lèvres, il ne pouvait en formuler aucune devant sa tante et devant Jeanne. Rien ne lui venait que des banalités balbutiées, tant son esprit était sous le charme.

Le reste de la journée, Gaston trouva

qu'il s'était écoulé comme dans un rêve : le dîner lui parut avoir duré cinq minutes. Quand huit heures sonnèrent, ces dames prirent congé ; elles devaient revenir le lendemain, suivant la promesse faite à leur arrivée.

Maintenant, Gaston entrevoyait la possibilité d'un amour partagé, il osa se dire, avec des battements de cœur, qu'il avait touché Adrienne...

## VIII

Si Gaston avait pu lire dans l'âme d'Adrienne, il se serait convaincu que cette journée avait décidé de leur amour ; ils s'aimèrent, sans se l'être dit, avec toute la vigueur de leurs cœurs vierges et forts. Adrienne laissa sa pensée s'abandonner à ce rêve d'idylle avec une confiance souriante. C'était la pleine expansion de l'amour, toute la candeur des désirs adolescents éveillés pour la première fois, dans un détachement absolu de la chair. Ils y mettaient ingénûment leur âme, n'ayant pas encore appris le scepticisme que l'on affecte plus tard quand la vie a vaincu « le poète mort jeune ». Ils entraient, éblouis, dans ce pays de tendresses inconnues, comme dans la terre promise. Leur cœur, pareil à un jardin merveilleux, était plein de chants et de soleil. Leur baiser, s'ils eussent songé à s'étreindre, eût été chaste comme un baiser d'enfant et leurs yeux restaient purs comme l'eau d'une source. Des émotions, douces à en vouloir mourir pour les éterniser, les serraient tendrement à la gorge, quand leurs mains s'étaient frôlées. Ils imaginaient qu'ils vivraient ainsi, dans l'unique bonheur de se voir et de s'entendre. Et ce serait la fête sans fin de leurs âmes, inaccessibles aux peines quotidiennes qui usent lentement la vie.

Gaston se disait ces choses, la nuit qui suivit cette inoubliable journée, devant sa fenêtre ouverte sur l'infini silence de la nature. Une transparence blonde, d'une douceur ineffable, si merveilleuse qu'elle semblait une aurore du pays des rêves, faisait, dans le fond du ciel pâle, une atmosphère d'apparition, où la lune d'or jaune montait. Quelque chose d'auguste planait sur la paix des campagnes ; toute la solennité de la nuit entraît par la fenêtre, douait les choses d'une vie propre, étrangement passionnelle. C'était une sérénité immense, une douceur pénétrante qui mettaient des larmes dans les yeux de Gaston et devant lesquelles il se faisait humble, le cœur tellement dilaté qu'il lui semblait que toute sa vie s'y était réfugiée et que la maison entière devait en entendre les battements.

Comme ce ciel d'été, son imagination se pavaisait d'étoiles ; son amour, pareil à la lune souveraine, le baignait intérieurement d'une lumière bienfaisante ; et il pensait aussi que ses songes capricieux s'en allaient vers Adrienne, là-bas, par dessus les toits et les vergers, semblables aux légères nuées blanches, éparses dans le vaste azur. De toute l'incertitude de son enfance, de toute l'amertume qui avait pesé sur lui depuis la mort de son

père, se dégageait, lumineuse comme la baie scintillante du ciel nocturne, l'inattendue caresse, la triomphante initiation de l'amour.

O cette nuit divine, comme il s'en souviendrait ! De quelle lumière surnaturelle ne marquerait-elle pas dans sa mémoire ! Il avait souffert de l'imagination et de la vie ; il avait marché, indécis, prenant toutes les routes et n'en suivant aucune. Et voilà qu'à cette heure, du ciel et de la terre sortaient des voix qui disaient l'unique salut, le bon refuge des cœurs meurtris.

Adrienne était bien la femme qu'il avait pieusement rêvée dans ses imaginations de collégien, là-bas, avec son ami mort. Cette fraternelle communion de leurs âmes, brusque comme une révélation, prouvait que leurs sentiments étaient dans la nature des choses, dans l'harmonie de leurs êtres : un jour viendrait où ils seraient l'un à l'autre.

Ce fut dans cette situation d'esprit qu'il revit Adrienne le lendemain. Ils ne se firent point d'aveux, ne prononcèrent pas le mot d'amour, timides et graves. En était-il besoin, du reste ? Ne lisaient-ils pas, dans la tendresse pensive de leurs yeux, la certitude que leurs bouches n'exprimaient pas ? Les regards de Gaston cherchaient ceux d'Adrienne, et ils goûtaient la volupté de se voir jusqu'au fond, dans la candeur fière de leurs adolescences.

Alors tous deux, obéissant à cette rencontre de leurs volontés, si vive que des pensées communes leur en venaient à l'esprit, se décidèrent à confier le secret qu'ils avaient trop de peine à garder, tant il leur dilatait le cœur, et tous deux aussi, dans la sincérité de leur jeunesse encore mêlée d'enfance, pensèrent à leur mère. Gaston, quand cette idée lui fut venue, s'y ancrant tellement, qu'il aurait écrit aussitôt à Henriette s'il n'avait craint de perdre un de ces trop courts instants qu'il partageait avec Adrienne. Il se pro-

mit de se mettre, dès qu'elle l'aurait quittée, à la lettre passionnée dont les phrases étaient déjà toutes formulées dans son esprit.

Vers la fin de l'après-midi, Adrienne et lui, assis sur le canapé du salon, regardaient les photographies de famille dans « l'album » de M<sup>me</sup> Germain, tandis que Zélie, dans la salle à manger qui s'ouvrait sur le salon, dressait le couvert pour le dîner. Jeanne entra brusquement, mal à l'aise de les trouver dans cette intimité, le doigt de Gaston arrêté sur un feuillet de l'album sans que l'idée lui vint de tourner la page. Elle s'assit auprès d'eux, tressaillant tout à coup quand ses yeux, tombant sur les photographies, y rencontrèrent le portrait d'Olivier. Gaston avait dit : « C'est mon père... » Et tous deux songeaient. Alors, ce fut Jeanne qui tourna la page, affreusement tourmentée de voir sa fille contempler les traits de l'homme qui avait été son amant.

La voix de M<sup>me</sup> Germain, qui était restée au jardin, appela Gaston à travers la croisée. Quand il fut parti, Jeanne chuchota à Adrienne : ce n'était pas convenable, ces familiarités qu'elle prenait dans une maison étrangère ; elle parla de la réserve qu'était tenue de garder une jeune fille ; certes, elle avait contracté envers Gaston un devoir de reconnaissance, mais ces allures de camaraderie (elle prononça ce mot en hésitant) devaient prendre fin : elle le lui ordonnait.

Alors, décidée tout d'une fois, étourdie par ces reproches dont sa mère était si avare, Adrienne se jeta à son cou, pleurante, et, cachant sa tête sur son épaule, elle lui dit, d'une voix basse comme un souffle :

— Ecoute, maman, je l'aime !

Jeanne ne put étouffer un cri ; de ses mains tremblantes, elle repoussa Adrienne, immobilisée de stupeur. Est-ce qu'elle rêvait ? Qu'avait-elle entendu ? Ce qu'elle avait redouté — follement, avait-elle cru — se réalisait donc ? Mon Dieu ! était ce

de sa fille que lui viendrait, par une tardive justice, le châtement de sa faute impunie ? Eperdue, elle n'entendit pas le bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant le seuil ; elle n'entendit pas davantage le double cri de surprise qui partit du jardin. Elle restait anéantie sous le coup qui la frappait. Combien de temps dura cette prostration ? Elle ne put jamais le dire ;

elle reprit seulement ses esprits quand elle vit la porte du salon s'ouvrir ; elle se redressa avec le pressentiment d'un malheur nouveau, trouvant une force, qu'elle ne se croyait plus, dans l'excès de son infortune. Ses yeux se dilatèrent comme des yeux de visionnaire dans son visage soudain livide : c'était Henriette qui entrait.

C'était Henriette qui arrivait de Nesonges, inquiète de son fils ; c'était Henriette à qui Gaston venait de dire son amour pour Adrienne, et qui, terrible de haine, ayant peur que sa colère ne la conduisit à la démence, se trouvait maintenant face à face avec Jeanne. Elle avait arrêté l'aveu de Gaston avec un geste fou, comme pour lui faire rentrer dans la gorge les paroles qu'il avait à peine dites, et Gaston, épouvanté de cette violence, était resté étourdi, gardant dans les yeux la vision du visage contracté de sa mère.

Quand elle fut entrée dans le salon, elle prit Adrienne par le poignet, balbutiant d'une voix qui s'étranglait :

— Laissez-nous ! J'ai à causer avec votre mère.

Et, refermant la porte, elle resta seule avec Jeanne.

Dans le vestibule, Adrienne retrouva Gaston et tous deux se regardèrent sans un mot. Cette porte fermée les atterrait. Pendant quelques instants, ils eurent une légère hésitation, un balbutiement silencieux d'angoisse. C'était leur rêve qui s'effondrait, un espoir si ingénûment conçu que, la minute d'avant, ils le croyaient encore une certitude. Alors, dans cette débâcle, leur passion d'enfants

sincères creva avec leurs larmes. Gaston s'approcha d'Adrienne, lui prit les deux mains et, plongeant son regard au fond de ses yeux, il lui dit :

— Je t'aime !

Et ce premier aveu, qu'il avait rêvé doux à en défaillir, fut dit d'une voix vibrante, jeté au sort comme une bravade de sa tendresse forcenée. Elle lui répondit par un baiser fou, chaud comme un baiser d'amour, amer comme une étreinte d'adieu. Ils restèrent ainsi quelque temps enlacés éperdûment dans cet embrassement volé à leur destinée. Puis, brusquement, ils s'en furent par le jardin, chacun de son côté, avec un grand froid au cœur.

Cependant Jeanne, en face d'Henriette s'affolait ; son dernier espoir tenait à un fil ; mais ce fil se rompit brusquement. Henriette devait savoir le secret de la faute, puisqu'elle s'en venait ainsi avec son masque de haine. Et, de seconde en seconde, cette certitude se précisait davantage dans l'esprit de Jeanne, accablante d'évidence. Un moment encore, elle chercha une politesse banale pour essayer de détourner l'explication qu'elle présentait inévitable et en fausser la portée. Mais, si elle s'en trouva le courage, elle ne s'y décida que trop tard ;

Henriette ne lui en laissa pas le temps. Elle commença, acceptant du coup la situation, dans une ironie atroce.

— Je suis heureuse de vous voir ; il y a longtemps que je tenais à vous dire que vous êtes une misérable, vous que j'ai reçue chez moi et qui m'avez tué mon mari, vous qui, depuis quinze jours qu'il est mort, pensez déjà...

Elle haletait ; la voix lui manqua tout à coup ; elle ne trouvait pas les mots qu'il fallait pour annoncer à Jeanne que Gaston venait de lui avouer qu'il aimait Adrienne. Elle aurait voulu lui lancer cette chose à la figure avec des crachats.

Jeanne, debout près de la cheminée, toute droite dans sa robe noire, ne répondit pas ; elle devint plus pâle seulement sous l'outrage. D'abord, elle essaya de sauver sa position dans l'affectation de l'impassibilité. Mais ses mains tremblèrent, quand elle eut compris que Gaston, comme Adrienne, avait parlé. Son malheur était plus grand encore qu'elle ne l'avait cru. Les apparences l'accusaient si clairement que, dans la stupeur où sa pensée sombrait, elle trouvait à peine la force de protester. Dans l'extrême désordre d'idées où elle était, un désespoir immense battait son crâne : bien souvent, elle s'était dit que cette heure du face à face sonnerait ; elle n'y avait jamais songé sans peur et, aujourd'hui que la réalité se dressait devant elle, elle restait passive et sans force.

Elle comprenait pourtant qu'il fallait répondre et que Henriette attendait qu'elle lui expliquât sa présence. Mais elle voulut d'abord se justifier de *l'autre* soupçon et la voix s'affermissant à mesure qu'elle parlait :

— Je pourrais ne pas répondre à vos insultes, madame Charneux ; mais je sais ce que vous voulez dire... Pourtant, si j'ai eu autrefois des torts envers vous, vous saurez — cela, je le veux — que je suis innocente des choses d'aujourd'hui... Je suis plus effrayée que vous à la pen-

sée que *cela* peut être vrai. Il ne faut pas, voyez-vous, que vous croyiez que j'en suis la cause. Tenez, écoutez-moi, voici comment ces choses sont venues...

Et elle commença le récit des événements de ces huit derniers jours, sincèrement, s'efforçant de prouver qu'ils s'étaient produits par une fatalité dont elle-même était la plus déplorable victime.

Henriette ne l'écoutait pas, absorbée, se recueillant, cherchant à reprendre son sang-froid, essayant de garder la vue nette des choses. Mais l'odeur de foin coupé, cette odeur dont Jeanne était comme imprégnée, la voix même de la rivale, sa figure restée belle, sa taille élancée, la grâce et l'élégance de ce corps souple, l'idée qu'avec sa robe noire elle portait, elle aussi, le deuil d'Olivier, tout cela la grisait, l'exaspérait encore. Elle dit enfin, arrêtant brutalement, au milieu d'une phrase, Jeanne interdite :

— Taisez-vous, je ne vous crois pas !

Jeanne la regarda en face, pour la première fois.

— Je vous le jure, dit-elle fermement.

— Que m'importe ? Pourquoi voulez-vous que je vous croie ?

Jeanne laissa dire ; elle se tut, comprenant que, dans la sincérité de son honnêteté emportée et frémissante, Henriette ferait fi de ses protestations.

Il y eut un silence. Henriette reprenait ses idées ; elle alla à la fenêtre restée ouverte, la ferma et, bien seule maintenant avec Jeanne, elle revint s'asseoir sur le canapé, évitant de la regarder, craignant de s'exaspérer brusquement en jetant les yeux sur elle. Et elle semblait maintenant une justicière devant Jeanne, qui, les yeux cachés dans ses deux mains tremblantes, avait l'air d'accepter son rôle de coupable.

Ce fut Henriette qui parla la première :

— Je vous l'ai dit en entrant et écoutez bien ceci : je savais tout ; depuis cinq ans je traîne votre faute avec moi ; je

n'ai rien dit parce qu'il en serait mort. Je suis vieille à quarante ans ; c'est vous qui m'avez fait tout ce mal...

C'était vrai, la pensée de leurs baisers lui avait coûté dix ans de vie ; en ces cinq années de misère, il ne s'était pas écoulé une heure où cette torture l'eût lâchée.

Elle répéta sourdement :

— Je n'ai rien dit parce qu'il en serait mort. Mais pendant ces cinq ans, j'ai appris à haïr et je vous hais... je vous hais. Maintenant, il est mort... ; je vous tiens... Vous ne savez pas ce que je vais vous faire ?

Elle gardait un calme terrible. Bien des fois, elle avait songé que, mise en présence de sa rivale, la pensée de la tuer lui viendrait. Et si Jeanne avait menti, si elle s'était réfugiée dans un parti pris de dénégations, elle se serait jetée sur elle, dans son impuissance à l'accabler sous des mots. Mais Jeanne ne disait rien, immobile, les yeux perdus, courbée devant une idée de justice supérieure. Elle pensait qu'Henriette avait souffert véritablement un abominable martyre. Cette vie après de l'homme qui n'aimait pas, avec le perpétuel mensonge, avec la sublime hypocrisie du silence gardé, cette douleur de tous les instants qui avait grandi la rivale, rendaient Jeanne frémissante. Son vieux respect, son estime compatissante de favorite, les remords vagues qui avaient pris place dans son cœur en même temps que l'amour adultère lui revenaient tout d'une fois, décuplés, lui mettaient aux lèvres des mots confus de commisération attendrie pour Henriette et de soudains reproches pour elle-même. La tête dans les mains, écrasée de la supériorité d'Henriette, ayant l'idée d'un cataclysme où tout sombrerait, elle se demandait ce que l'autre allait faire ; elle attendait le coup.

Mais Henriette, à la voir ainsi pleurante, s'abandonnant, eut un geste de dédain, dans sa vigueur de femme vaillante. Ah ! oui ! Olivier et elle avaient dû

se comprendre ! Ils se valaient ; ils avaient la même lâcheté !

Elle se leva, son exaltation de tout à l'heure subitement tombée ; la haine seule lui restait, sans emportement.

— Allez-vous-en... je vous retrouverai... un jour viendra où vous souffrirez peut-être tout le mal que vous m'avez fait ; je ne suis pas préparée à ce que je dois faire ; je vous hais trop ; je vous hais parce que c'est vous qui m'avez tué mon mari, parce que, aujourd'hui...

Brusquement, l'aveu de Gaston lui revint en mémoire ; cette dernière infamie qu'elle venait de rencontrer en arrivant réveilla sa fureur. Fouettée de nouveau, elle perdit son sang-froid. Tremblante, terrible, elle avait pris Jeanne par le bras, elle la secouait.

— Je vous retrouverai, entendez-vous, misérable femme, parce que vous avez voulu faire continuer par votre fille votre infâme manège. Est-ce croyable, cela ?... est-ce que cela peut s'imaginer ?... est-ce que vous n'avez que des larmes pour répondre à cela ?... Mais dites : est-ce que ce que vous avez fait ne vous semblait pas encore suffisant ?...

D'une secousse, elle jeta sur le canapé Jeanne qui alla s'affaisser avec une plainte sourde. Jeanne ne bougea pas, lâche devant cette femme à qui ses malheurs donnaient le droit d'être injuste et qui lui imputait des choses odieuses qu'elle n'avait pas commises ; elle semblait accepter ce second crime ; plus rien ne protestait en elle.

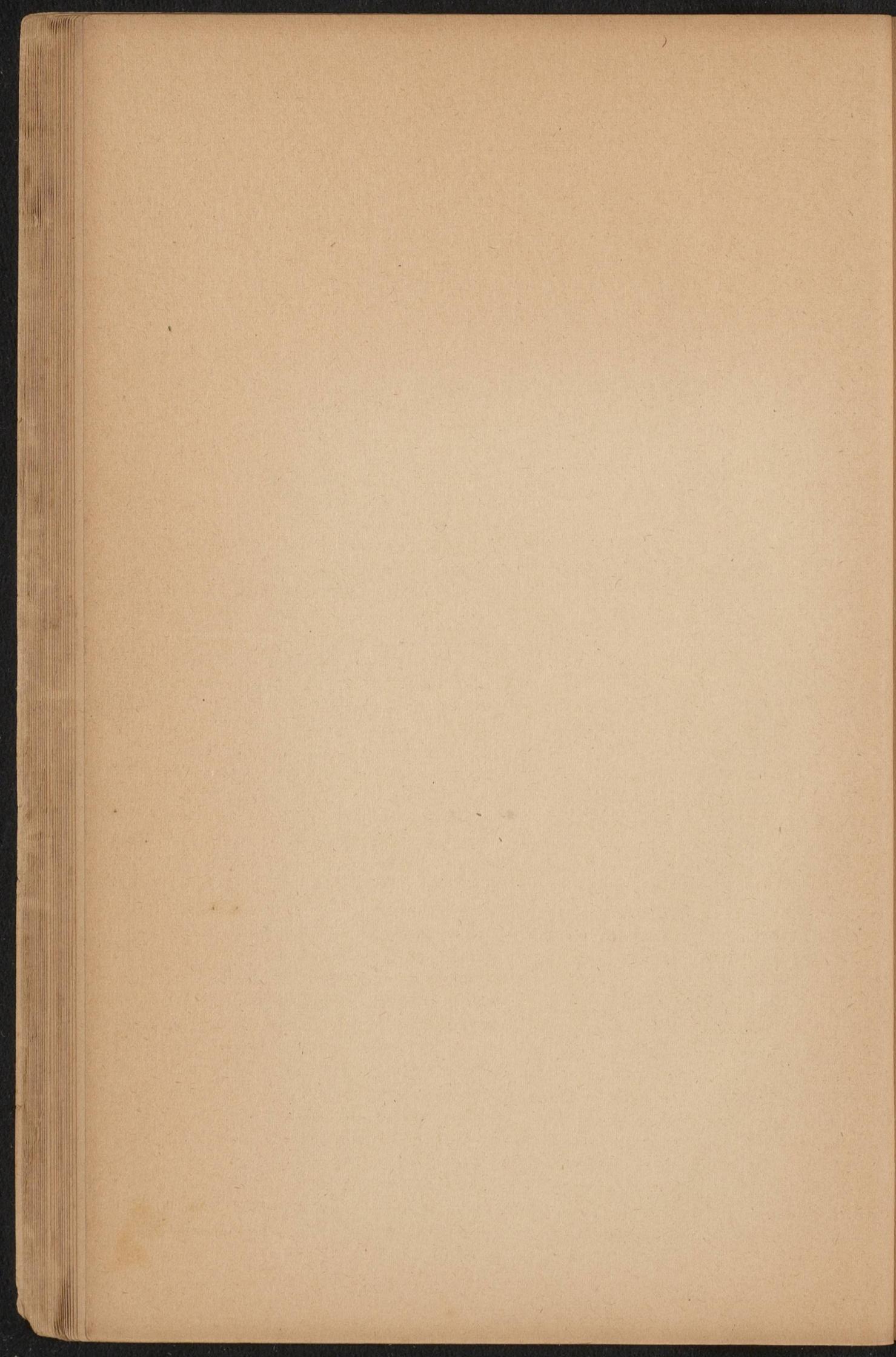
Et ce fut cela qui redoubla les dernières rages d'Henriette, plus indignée par cette faiblesse que par une révolte. Elle n'éprouva nulle pitié ; la haine la brûlait comme un souffle embrasé. Les lèvres retroussées par un dédain féroce, elle regardait toujours Jeanne, attirante, plus belle peut-être et plus touchante dans ses larmes et sa faiblesse. Tout le fiel de sa vie de femme malmenée par l'amour lui crevait sur le cœur. Ses on-

gles s'enfoncèrent dans le bois de la table parce que la tentation lui venait de les planter dans le beau visage de Jeanne et de la défigurer pour toujours. Brusquement, rênant une fois de plus son cœur déchaîné, elle ouvrit la porte, monta l'escalier d'un seul élan et tomba sur un lit dans la première chambre qui s'offrit, secouée d'une crise nerveuse, enfonçant

sa tête dans les oreillers pour étouffer les cris de sa chair.

En bas, derrière la porte de la chambre où Jeanne se ressaisissait, la vieille M<sup>me</sup> Germain, effarée, pleurait à petit bruit, ne comprenant rien si ce n'est qu'il y avait un malheur dans sa maison, si paisible depuis vingt ans.

---



## DEUXIEME PARTIE

### I

Une pluie de novembre, glaciale, menue, entêtée, tombant avec de lentes traînées, noyait la campagne éclairée d'un jour de cave. Dans la cour de la Pradèle, elle s'égouttait le long des murs, détrempeait les arbres mi-défeuillés. Par ce morne après-midi, Gaston descendit les degrés de la maison d'habitation et traversa la cour, le collet de sa veste relevé. Il avait grandi depuis ces trois mois ; la ressemblance physique avec le père s'accusait davantage. Il eut un léger frisson, malgré son veston boutonné, sous cette petite pluie froide qui transperçait tout. La démarche traînante, il pénétra dans l'écurie, promenant par la ferme la perpétuelle pensée de son chagrin. Les croupes luisantes des chevaux, soignés comme les espaliers du jardin — car l'écurie de la Pradèle avait une réputation qui allait jusqu'en Hesbaye — s'arrondissaient sur une seule ligne, éclairées du côté de la lucarne, noyées d'ombre dans les coins reculés. Pendant cette heure de la sieste, la plupart des chevaux paressaient là, broyant leur avoine au fond des auges. Mais Gaston ne les vit même pas, il entra dans un box séparé, enfonça jusqu'aux genoux dans la litière fraîche et caressa la tête d'un cheval brun qui vint lui frotter ses naseaux

sur les joues. C'était une bête d'assez forte encolure que Gaston montait tous les jours et qu'il nommait Bruno. Il resta à cette place, heureux de se serrer contre lui, un bras passé autour du garrot.

Revenu à Nessonges, le lendemain de cette rencontre de sa mère et de M<sup>me</sup> Vallier qui avait fait crouler son roman d'amour, il était si las et si seul — n'ayant pas un ami dans ce coin perdu du Condroz et, du reste, n'en désirant point avoir — que son seul plaisir était de s'en aller avec Bruno et de chevaucher sans cesse autour de la Pradèle, au hasard des routes.

Puéril comme tous les esprits dont le fond est fait de tristesse, Gaston avait l'envie de lui dire sa peine, à ce brave cheval qui ne songeait pas, lui, bien sûr, à contrarier sa vie, à l'empêcher d'être heureux d'un bonheur facile et prochain. Il aimait que Bruno, hennissant doucement, frottât contre son épaule sa grosse tête pesante, le regardât avec son œil grave où il y avait une chaude fidélité. Il était vaguement consolé par cette tendresse muette dont son délassement s'attendrissait.

Et, comme Olivier, il s'accoutumait ainsi, doux et las, à l'abri des hommes.

Ce jour-là, il sella lui-même Bruno,

l'amena dans la cour et partit au pas, sous la pluie froide. Henriette le regardait s'éloigner, inquiète de ce vilain temps, où, comme elle disait, il y avait des bronchites embusquées au coin des routes, mais ne trouvant pas le courage de prendre à son fils ce plaisir de courir par la solitude des campagnes. Quand il eut disparu, elle fit sa visite habituelle à la ferme, regardant partout avec l'œil du maître. Et, de voir ses vaches, de saines et vigoureuses laitières, ses chevaux à l'encolure puissante, ses granges pleines, sa ferme bien bâtie, un orgueil lui vint ; elle fut soudain réconfortée par les résultats tangibles de son labeur récompensé.

Elle se rappela le lendemain de son mariage avec Olivier, la ferme négligée, les affaires à l'aventure, l'entreprise croulante par l'inexpérience de son mari. Le souvenir des efforts dépensés pour redresser la Pradèle la grandissait. L'exploitation était florissante à présent, debout au milieu de la grande débâcle, si forte que la crise qui emportait l'agriculture ne la secouait même pas. Cela, c'était son œuvre ; des fiertés lui venaient, à elle qui n'avait jamais failli au milieu des faiblesses et des lâchetés qui l'entouraient.

Et, aussitôt, le passé, le souvenir de sa vie conjugale gâchée, de ses joies manquées d'épouse rabattit sa joie, lui serra le cœur. Elle avait enduré son lot de misères et pourtant elle n'était pas encore au bout des épreuves ! Un moment, elle avait espéré qu'en emmenant Gaston de Vihognes elle lui ferait oublier Adrienne ; dès le lendemain, elle comprit qu'il n'en serait rien. Il ne céderait qu'à la révélation de la vérité — et cette vérité, pouvait-elle la dire ? Pouvait-elle dévoiler à son fils le méprisable crime, accabler sous ses yeux le souvenir vénéré du père, salir son image et la lui montrer dans la faute ? Il ne la croirait pas, du reste, et elle se perdrait davantage ; ou bien elle lui porterait avec la certitude un coup si

mortel qu'il ne s'en relèverait pas, dans l'adoration forcenée qu'il gardait pour le mort. Ses bonnes heures étaient celles où, au milieu des figures familières et placides, bercée du va-et-vient de la vie coutumière, elle parvenait à oublier, l'esprit engourdi. Elle s'alarmait de la mélancolie résignée de Gaston. Son obduration dans l'attente, sa confiance « quand même » dans l'avenir lui faisaient peur. Où cela finirait-il, si Gaston ne cérait pas ?... Mais non, Gaston reculerait devant l'impossible, il se laisserait. Cela devait être... c'était une question de temps.

Sa haine contre Jeanne s'exaspérait de jour en jour. Elle était encore sous le coup de sa rencontre imprévue à Vihognes avec sa rivale. Elle en était arrivée à ce degré d'exaltation farouche, de passion féroce et froide qui tue tout autre sentiment et qui fait suivre, à travers tout, la route tracée. Ces cinq années de misère la rendaient mauvaise. Le désir la prenait de venger méchamment, n'importe par quelles armes, sa longue rancune. Elle voulait s'endurcir, n'être plus accessible à la pitié. Tant pis si Gaston devait en souffrir ; elle voulait enfin sa vengeance — avec le dédain des malheurs qu'elle entraînerait.

Elle se planta devant la porte charretière, regardant avec des yeux durs la route pluvieuse par laquelle Gaston avait disparu. Et elle pensa que ses idées obstinées s'en iraient, qu'il n'y a rien d'éternel, rien que la haine...

Cependant Gaston, tournant le dos au village, partit sans but par la route monotone dont la pluie délayait le calcaire en un fin mortier blanchâtre. L'horizon était proche sous ce ciel bas, pareil à une grise calotte de plomb. Des feuilles rouillées tombaient des arbres d'accotement, dans la plainte du vent d'Ouest. La campagne nue attendait les gelées d'hiver, déchirée par les charrues, les labourés éventrés. Bien loin derrière, la cloche de Nessonges se mit à sonner à petits coups

argentins, dilués dans l'humidité de l'air. Quand il eut gravi la montée de Magnée, il se retourna en selle, vit le gros du village frileusement blotti autour de l'église; puis, plus proche, la ferme de la Pradèle et la tour dont l'eau pénétrait et rongerait les vieilles pierres. L'arbre qui avait poussé au sommet laissait aller ses feuilles dans la plaine et se profilait sur l'horizon avec un air pauvre et seul; les coups de vent décharnaient la texture grêle de son branchage. Dans cette nature passive, le pas du cheval n'éveillait pas un écho; rien que le bruissement du vent, rien que le clapotement doux de la pluie.

Il se remit droit en selle; sa main flatta d'un geste machinal le cou de Bruno qui prit soudain l'amble. Le cahotement de l'allure secoua son esprit, lui fit reprendre la chaîne de ses souvenirs.

Il revit le retour de Vihognes d'où sa mère l'avait emmené le soir même, au galop du cheval, comme si elle eût craint que Jeanne vint le lui reprendre. Emporté par ce vent de déroute, il s'était entêté d'abord dans l'impossible espoir d'un mauvais rêve. Et depuis, errant par la ferme, il s'interrogeait, se scrutait, travaillé de l'idée que cet obstacle qui le séparait d'Adrienne il ne le connaîtrait jamais; il tremblait du reste de l'apprendre un jour, se disant qu'il valait mieux qu'il ne le sût pas, puisque sa mère, si raisonnable, s'obstinait à le lui cacher. Peut-être perçut-il d'où venait l'impossibilité, peut-être entrevit-il confusément la vérité; mais était-ce vraisemblable et la réalité n'était-elle pas la dernière supposition qu'il pût faire? Du reste, il gardait trop la vénération de son père pour oser approfondir le vague et cruel soupçon qui le surprenait parfois. Son cœur criait alors « non » à son imagination.

Lâchant les rênes et saisissant la crinière à pleins poings, il lança son cheval au galop. Une volée croassante de corbeaux passa, agitant des ailes lourdes,

traversa la route et alla s'abattre dans des labourés. Il s'intéressa à les regarder se poser comme des points noirs sur la grande plaine grise: il tira sur les rênes et Bruno reprit son pas tranquille.

Il revoyait maintenant le jardin de la vieille M<sup>me</sup> Germain, le soleil, les verdures, les petits chemins sablés, la haie vive derrière laquelle la Meuse coulait. Pourtant, chose étrange, alors que sa mémoire gardait avec la fidélité d'un portrait dessiné avec amour, à petites touches, les traits de son père, il ne pouvait se rappeler d'une façon claire, quelque effort qu'il fit, le visage d'Adrienne. La nuance précise de ses yeux lui échappait, son profil se fondait dans un brouillard, se vaporisait dans le vague de la distance. Elle était à présent baignée dans le crépuscule du rêve; elle prenait une énigmatique figure, cachée derrière des voiles que son regard ne perçait plus. L'héroïsme de son amour, le côté romantique de sa passion s'exaspéraient de l'imprécision de son souvenir. Quelques inflexions de sa voix chaude et pleine de caresses lui restaient cependant, et il les entendait chanter à certains moments dans sa mémoire comme un mélodieux écho des choses passées, venu à travers les temps.

Mais les bonnes, les rares heures d'amour, comme il s'en souvenait! Comme elles avaient marqué dans sa vie! Il se rappelait ses rêves de paix, ses songes éblouis en face de la nuit solennelle. Aucun doute ne le poignait aujourd'hui: il était sûr qu'Adrienne l'aimait, malgré les distances et les destinées; il n'y aurait plus eu sur terre qu'une seule chose possible, que c'eût été leur indéfectible amour.

Sans doute, les yeux d'Adrienne, ces yeux aimants et joyeux, se fanaient dans l'attente, s'usaient à chercher un espoir au fond de l'avenir fermé; mais, comme lui, elle devait se dire qu'il fallait croire encore, qu'il était défendu de désespérer...

Tout son rêve, c'était l'intime bonheur du foyer, les calmes joies de la vie commune, où les jours couleraient limpides et clairs, comme coulaient, au pré des Triès, entre leurs rives plus larges, sous les palmes rafraîchissantes des saulaies, les eaux de cristal de l'Alvère. Que pouvaient, contre ce rêve d'avenir, les acharnements du sort ?

Pourtant, il eut une angoisse à penser que lui-même avait soufflé dans l'âme d'Adrienne cet amour dont peut-être le lendemain de joie ne viendrait pas. Persévérer dans une voie sans issue en y traînant avec lui Adrienne, n'était-ce pas coupable ? Et, d'autre part, s'il écoutait sa mère, s'il se résignait à accepter le renoncement douloureux auquel peut-être Adrienne consentirait, n'était-ce pas lâcheté ?

Pris entre sa conscience d'amant et son devoir de fils, il se désespérait de ne pouvoir concilier l'un et l'autre. Son cerveau d'imaginatif doublait la portée des choses, grandissait les événements. Il pensait que c'était un bien rude apprentissage de la vie qu'il faisait là brusquement. Ne se trouvait-il pas maître de deux destinées ? Quelle responsabilité devant lui-même que d'être placé entre la crainte de choisir mal, la tentation de se prononcer d'un coup et l'immobilité lâche de l'attente !

Il arrêta machinalement Bruno, concentrant ses pensées, puis, tout haut :

— Ah ! nous sommes bien malheureux !

Il resta surpris du son de sa voix impuissante dans la campagne déserte.

Alors il lâcha les rênes, poussa le cheval qui reprit son trot cadencé. A Dieu vat ! Il fallait espérer, vouloir, se montrer fort et résister aux orages. Les jouissances des communes rêveries, les mains allanguies frôlant les cheveux, les bonnes mélancolies d'amour, le charme caressant des mots vagues et doux, les ivresses de mai et les espoirs pleins de soleil, les balbutiements de deux cœurs

pleins de tendresse, la communion des âmes baignées d'aurore, tous deux les sauraient encore ; et la réalité serait même plus belle que leurs rêves, puisqu'ils auraient traversé plus d'épreuves avant de voir ces rêves exaucés !

Maintenant le jour tombait ; de grandes ombres montaient de la plaine ; un nuage noir, aux bords déchiquetés, passa avec une hâte furibonde ; la brume pénétrante s'était résolue en une pluie froide qui lui fouettait les mains et le visage, noyait la campagne, devenait de plus en plus drue à mesure que la nuit se faisait. Il arrêta son cheval de nouveau, d'une main brusque, qui le tint tremblant, les jambes encore écartées. Une implacable volonté de s'entêter dans l'impossible — puisque l'espérance du salut ne venait de nulle part — lui emplissait le cœur d'une maladive obstination. Il avait un orgueil à penser que son amour était assez fort pour grandir encore là où l'amour d'un autre homme se serait rebuté devant les obstacles. Le romanesque que le père avait mis dans le sang du fils s'exaltait à l'idée d'une passion surhumaine qui criait « quand même » à la raison.

Il ne tenterait pas de fléchir sa mère ; il savait que ce serait inutile : il se heurterait à un cœur qui ne s'ouvrirait pas à la pitié. La patience et la fermeté deviendraient sa vertu. Il s'absorberait dans l'impossible attente du jour libérateur, dans la chimérique espérance de la venue d'il ne savait quel Dieu qui, d'un seul grand geste, ferait taire les colères maternelles et effacerait ces choses inconnues qui se dressaient entre Adrienne et lui !

Il reprit le galop, se hâtant de rentrer, grelottant sous le ciel livide. Il courait vers la ferme, laissant derrière lui les champs dépassés se souder les uns aux autres. Les arbres de la route, chargés de pluie, glissaient des deux côtés de son cheval, tristement inclinés sous le vent d'Ouest.

Jeanne, à cette heure, revivait par l'esprit, l'amour auquel Olivier l'avait initiée, ces soirs paisibles et doux où ils restaient seuls sur la terrasse, au pied de laquelle la Meuse coulait. Pendant cinq ans, cette passion sans limites avait occupé et rempli sa vie, et aujourd'hui, dans le saisissement de se trouver seule, voyant des menaces surgir tout autour d'elle, il lui paraissait que son existence n'avait plus de but et qu'elle se survivait.

Le paysage s'identifiait avec les souvenirs qu'elle gardait de ces heures passées. Elle revoyait tel lever de soleil qu'elle avait regardé avec Olivier de la fenêtre ouverte sur l'Orient : un ciel bordé d'un rose adorablement pâle, avec des dégradations insaisissables de nuances et devant lequel ils s'étaient oubliés, si isolés dans leur fraternelle extase, qu'ils en perdaient la conscience de l'heure.

Pendant tout le temps de leur amour, ç'avait été, à chaque visite d'Olivier, les mêmes ravissements attendris ; ç'avait été, aux rares moments où ils s'appartenaient, un adorable oubli de tout ce qui était autre que leur passion, un perpétuel soleil que l'hiver de la nature ne pâlisait pas, mais qui, à chaque printemps, semblait rayonner davantage

dans la montée des sèves. Et toujours, il leur paraissait que la possession devait avoir une plénitude inconnue qu'ils n'avaient pas atteinte encore.

Souvent, Olivier venait de nuit à Vihognes, sans prévenir Jeanne, courant sur les routes blanches de lune. Il arrivait plus faible et plus las que jamais et c'étaient des heures de féminine sensibilité où tous les deux se ravissaient. Il posait sa tête sur la poitrine de Jeanne, se blottissait dans ses bras, se cachait en elle, s'y réfugiait comme un enfant sans courage. Et, oubliant l'adultère, il avait alors le souvenir des jours lointains où il enfouissait ainsi son front dans les genoux de sa mère, cette haute et droite comtesse de Percloz qui traversait la ferme avec la même suprême élégance que Jeanne et dont les robes exhalaient le même pénétrant parfum de verveine.

Mais tous ces souvenirs étaient loin, à présent. La vie de Jeanne était autre depuis sa rencontre avec Henriette. Les paroles qui avaient été dites alors lui avaient brusquement changé la vision des choses ; elle s'était mise à les considérer sous un angle nouveau ; elle était descendue au fond de sa faute et, en songeant au martyr de sa rivale, elle s'était jugée avec plus de justice et de sévérité.

Ce soir-là, seule dans sa chambre où la fièvre la tenait éveillée, elle réfléchissait douloureusement, écoutant le vent d'automne siffler dans les arbres qui frissonnaient. Elle restait stupéfiée encore de ce second malheur qui, aujourd'hui, poussait sur la même route de l'impossible sa fille et le fils de son amant. Depuis qu'Adrienne lui avait fait l'aveu de son amour pour Gaston, plus un mot n'en avait été dit ; toutes deux détournaient leurs regards quand elles lisaient dans leurs yeux leur pensée commune. Adrienne, stoïque et muette, ne comprenait pas pourquoi des obstacles se dressaient devant elle ; vainement elle interrogeait le passé avec ses yeux d'innocente.

Pour Jeanne, la pensée claire depuis la rencontre chez M<sup>me</sup> Germain, elle s'émerveillait malgré tout de la grandeur d'âme d'Henriette. Juste, elle se disait qu'Henriette, ayant beaucoup souffert, pouvait maintenant se venger et que le châtement serait pour elle le tragique accomplissement d'un devoir. Et elle craignait seulement une chose : c'est qu'Henriette, par quelque machination insoupçonnée, ne lui fit souffrir dans sa fille ce qu'elle-même lui avait fait souffrir dans son mari.

Toute la nuit, elle remua ces idées ; elle ne s'endormit que quand la fatigue eut enfin raison d'elle.

Elle se réveilla une heure après, tout en larmes, trempée de sueur, encore sous l'oppression d'un rêve qu'elle venait d'avoir. Elle fut si effrayée qu'elle fit de la clarté et attendit, assise dans son lit, grelottante. Le jour vint enfin ; une lumière pâle, d'une mélancolie affreuse, filtrait

sous le store. Alors, elle descendit de son lit, releva les rideaux, et le jour blême entra dans sa chambre.

Elle s'accouda au châssis et regarda à travers la fenêtre close la campagne que novembre dépouillait. Dans l'aube glacée, la Meuse coulait, grossie par les pluies ; les champs s'étalaient, bordés de haies qui frissonnaient au vent du Nord. C'était avec la nature qu'elle avait aimé ; c'était encore avec elle qu'elle souffrait aujourd'hui. La nature se faisait la compagne de ses larmes, l'amie fidèle qui comprenait ses souffrances et la plaignait par une mystérieuse correspondance. Mais Jeanne pensait aussi que la terre se réveillerait dans quelques mois, quand le soleil de mai réchaufferait les glèbes ; que la floraison vigoureuse renaîtrait, après l'hiver, de l'éternelle jeunesse et que ce serait encore une fois, pour la campagne, la maturité robuste, l'épanouissement de la sève, la résurrection des verdure, l'œuvre de vie accomplie à nouveau. Elle, pourtant, n'espérerait plus rien, lassée de tout, le cœur bien mort. Tout le jour, elle songerait à la faute ineffaçable. La nuit, de brusques peurs la dresseraient, comme aujourd'hui, effarée, sur son lit. Quand elle s'endormirait, de mauvais rêves peuplèrent son sommeil. Elle craindrait toujours Henriette grandie et terrible dans sa colère de femme trahie, la poursuivant de l'arme sûre de sa rancune et la frappant enfin au cœur, comme une justicière qui a trop longtemps attendu.

Et pendant qu'elle souffrirait ainsi, le soleil ironique vivifierait les jeunes pousses et sourirait à la campagne joyeuse...

Ce jour-là, pendant l'absence de Gaston, le docteur Roland vient à la Pradèle. Il arrivait grondeur, bougonnant d'avance, en homme qui sait que, devant toutes ses paroles, des objections vont se lever et que son prêche sera perdu. Il fut désappointé quand Henriette lui dit que Gaston n'était pas là.

— Il n'est pas sorti à cheval par ce temps-là, peut-être ?

— Je n'ai pas pu l'empêcher; il n'y a que cela qui le distrait.

— C'est très bien. Résultat : fluxion de poitrine.

Henriette ne répondit pas; à quoi bon excuser sa faiblesse ?

Un silence tomba, qui les gênait l'un et l'autre en se prolongeant. Par ce temps de pluie, on battait le blé dans la grange et le bruit cadencé des fléaux emplissait la grande pièce où Henriette et Roland se tenaient.

Le docteur continuait à croire que l'apathie de Gaston venait du chagrin perpétué par la mort d'Olivier et il disait maintenant à Henriette son impuissance; à cette nature si impressionnable, il aurait fallu un médecin d'âme et lui ne soignait que le corps. Henriette n'avait garde de le détromper, mais elle s'alarmait quand il lui disait sans ménagement

que les forces nerveuses épuisées céderaient à leur tour sous le malaise moral. Est-ce qu'on sait jamais ce qui peut arriver à ces imaginatifs ?

— Vous devriez l'envoyer quelque part où il se distrairait. Faites-lui passer un mois en Italie, il reviendra peut-être guéri : ça s'est vu ! Ou bien, forcez-le à travailler, envoyez-le à l'Université. Mais, pour Dieu, qu'il fasse quelque chose ! C'est ridicule, à la fin, ce grand garçon qui ne sait où donner de ses bras et qui rumine à vingt ans des idées de malheur !

Ah oui ! c'était ridicule ! et Henriette le sentait bien : elle avait honte de la faiblesse de caractère de Gaston, et elle eût voulu la cacher comme une infirmité.

Mais elle avait appris avec Olivier combien il faut ménager ces natures malades, et le courage d'ordonner lui manquait. Quant à un voyage à l'étranger, outre que Gaston s'y serait refusé, Henriette, aveuglée par sa jalousie de mère, s'alarmait à l'idée de ne plus avoir son fils auprès d'elle. Elle se disait avec effroi que si Gaston la quittait, il s'en retournerait à Vihognes, emporté par ce même vent de désir qui y avait poussé le père. Il en reviendrait ruiné de corps et d'âme, empoisonné lui aussi par la

maison maudite. Non, Gaston ne partirait pas; elle ne le voulait pas; elle avait trop peur.

Le docteur se fâcha tellement que des vérités cruelles lui échappèrent :

— Tant pis si je vais vous dire des choses dures; c'est votre aveuglement qui m'y oblige. Gaston deviendra ce qu'a été son père; un inutile aux autres et à lui-même. Hein ? qu'était-il son père ? Un cœur d'or et un cerveau d'artiste, mais, au fond, un visionnaire, un inutile.

Et, méchamment, il répéta pour enfoncer le mot :

— Un inutile, un inutile !

Elle n'approuva pas, bien que son cœur lui soufflât furieusement un mot plus dur qui eût bien effrayé le docteur. Elle se contenta de hocher la tête, comme si elle voulait protester malgré tout.

— Prenez-y garde ! Gaston, lui aussi, sera un déclassé ! Mais sacrebleu ! dites-lui donc une bonne fois qu'il surmonte ses imaginations, qu'il se secoue et qu'il pousse la tête hors du nuage ! La vie n'est pas déjà si drôle, et se mettre en route sans de bonnes jambes, c'est être certain de tomber perclus au premier caillou.

Roland marchait à grands pas devant Henriette, étonnée de son agitation et se disant bien que c'était seulement à sa sincère amitié qu'il fallait attribuer ces paroles brutales.

Il haussait les épaules, levant ses grands bras d'un geste de pitié.

— Non, voyez-vous, ce n'est pas à l'âge de ce gamin-là qu'on se confit dans d'éternelles jérémiades ! Et ce qui est grave, c'est que vous-même l'encouragez par votre indulgence... Ce sera joli, quand vous l'aurez laissé, sans expérience et sans force, à la tête d'une ferme dont il amènera la culbute en deux ans !

Henriette ne répondait pas, sentant bien qu'il avait raison, mais pensant à part elle que la peine de Gaston avait de trop profondes racines dans un cœur trop

faible pour qu'elle osât de sitôt les arracher d'un coup !

— Nous verrons, nous verrons, il faut attendre encore...

Le docteur sortit brusquement, le cha peau de travers, lâchant à peine un « au revoir ». Il sauta dans son cabriolet, fouettant son cheval pour passer sa colère. Cinq cents mètres plus loin, il rencontra Gaston qui revenait ; il arrêta presque sa voiture, saisi de la soudaine envie de le morigéner une fois de plus ; mais il se découragea devant l'air résigné de Gaston qui attendait le prêche avec une soumission douce. Il lui cria simplement :

— Ta mère a pour toi des faiblesses qui te coûteront cher !

Et il allongea un grand coup de fouet à sa bête, bougonnant et sacrant.

Cependant, Henriette, restée seule, songeait devant la fenêtre close, les yeux perdus sur la campagne pluvieuse. Est-ce qu'elle ne connaîtrait jamais de la vie que l'adversité ? Est-ce qu'en naissant, elle avait ameuté derrière elle toutes les colères de la destinée ? Elle se disait qu'elle avait façonné, réchauffé, animé d'elle pendant vingt ans le cœur de son fils, et qu'elle y voyait aujourd'hui grandir et s'exaspérer un autre amour qu'elle jugeait sacrilège. Voilà que ce cœur, comme autrefois celui d'Olivier, lui échappait par une monstrueuse fatalité, par la force inconcevable des hasards. Il se faisait étranger en attendant qu'il se fit hostile ; il avait des coins cachés où elle n'entrait plus, des places sombres où elle ne pouvait plus voir.

Gaston rentra, piteux, grelottant sous ses habits transpercés. Il la baisa sur le front pour l'empêcher de le gronder. Elle le fit changer de vêtements avec les mêmes soins tendres qu'elle lui prodiguait quand il était enfant. Et, le voyant si morne, elle s'efforça d'être gaie, elle plaisanta pour la première fois depuis bien longtemps. Lui n'écoutait pas, souriait

par condescendance, juste ce qu'il fallait. Et tout à coup, il la regarda avec une telle expression de prière qu'elle craignit de l'entendre parler des choses qu'il ne disait jamais. Mais il ne prononça pas un mot, ses yeux parlaient assez pour lui. Elle comprit, ferma les yeux pour mieux rentrer en soi-même. Jamais, jamais ! c'était impossible ! Son obstination lui resterait toujours ainsi, en travers du cœur. Elle le baisa comme un malade dont on fait taire les plaintes sous une caresse, et s'en alla dans la pièce voisine, grandie dans sa robe de deuil. Et Gaston, à la voir s'éloigner ainsi, décidée et forte, malgré le tremblement de ses mains déjà séniles, comprit que jamais il ne la vaincrait, qu'il se briserait à l'obduration de son cœur.

Le souper attendait. Elle l'appela.

— Viens.

— Pourquoi faire ? Je n'ai pas faim.

— Sois raisonnable, viens !

Ces choses tristes se renouvelaient tous les jours. Une gêne descendait entre la mère et le fils, comme une barrière qui, grandissant tous les jours, les isolerait de plus en plus.

Tous deux se meurtrissaient dans ces luttes muettes ; ils accroissaient leurs peines en les enfermant ainsi en eux-mêmes ; ils en sortaient plus décidés d'esprit, mais plus lassés de corps — et l'antagonisme de leurs âmes ne finirait que quand leurs forces épuisées ne pourraient plus soutenir leurs volontés contraires. Peut-être Henriette, si elle n'eût trouvé devant elle qu'Adrienne, serait devenue lâche, affaissée dans la mi-inconscience d'une indulgence qui eût amené l'oubli ; mais il suffisait de la pensée de Jeanne pour étouffer ses attendrissements d'un instant. La haine folle battait alors ses tempes, comme une fièvre.

#### IV

Novembre se passa ; les dernières feuilles s'en étaient allées et, tous les matins, en s'éveillant, Gaston voyait les toits de la Pradèle couverts de givre. Dès les premiers jours de décembre, la neige tomba très abondante, ensevelissant les campagnes, bloquant le village. La terre dormit son long sommeil bienfaisant, attendant le jeune soleil du printemps qui réchaufferait ses membres engourdis. Elle s'assoupit dans la paix de l'hiver, sous le grand ciel clair de gelée.

Mais les cœurs d'Henriette et de Gaston ne connurent pas ce calme où se reposait la nature. Le ressentiment continua à endurcir l'un ; l'attente d'un impossible moyen de salut subsista dans l'autre. Par un consentement tacite, Gaston et sa mère ne parlaient plus des choses qui ne cessaient de les hanter tous les deux ; Gaston s'enfermait dans un silence résigné ; Henriette enfonçait sa décision farouche dans son esprit, toujours plus solidement. Et ils lisaient assez dans leurs regards ce que leurs bouches ne disaient pas. Combien de nuits passèrent-ils ainsi, les yeux ouverts dans les ténèbres, comptant ensemble les sonneries de la pendule, retournant sans se le dire la même immuable pensée ? Leurs chambres étant voisines, ils s'écoutaient,

à travers la muraille, remuer doucement dans leurs lits — et chacun d'eux savait pourquoi l'autre ne dormait pas.

A cette époque, la vieille M<sup>me</sup> Germain tomba malade. Le docteur Roland partit pour Vihognes et il alla, du même coup, voir Jeanne Vallier. Il fut saisi de la trouver, ainsi qu'Adrienne, pâle et affaissée, rongée d'une tristesse noire sans cause connue. En rencontrant à Vihognes le même malaise moral qu'il avait constaté à Nessonges, il fit un rapprochement, frappé de la coïncidence, toute sa perspicacité de médecin mise en éveil. Mais quand il chercha à raisonner, il fut arrêté tout de suite par son ignorance des faits. Il comprit seulement qu'il y avait à Vihognes aussi de secrets chagrins et il se promit d'être attentif, n'osant pas insister. Il ordonna à Adrienne un régime fortifiant et ne cacha pas à Jeanne qu'il craignait une crise dangereuse.

Il ne s'inquiétait pas sans raison. Adrienne se raidissait pour ne pas alarmer sa mère, mais l'anémie ravageait son délicat visage de brune. Dès qu'elle avait souri de son sourire contraint, ses lèvres détendaient leur arc qui se relâchait dans une expression retombante et fatiguée ; son beau visage énigmatique se fermait soudain sur la tristesse grave de ses pen-

sées intimes. Ses longs cils, plus noirs sur la blancheur des joues anémiées, voilaient la secrète douleur de ses yeux, ces yeux d'enfant autrefois si clairs et si joyeux. Elle devenait d'une nervosité qui déséquilibrait sa belle nature ; un soir qu'elle jouait au piano une romance sans paroles, elle se mit à pleurer très doucement ; elle s'étonna ; c'était la centième fois qu'elle repassait ce morceau, avec l'obstination d'une élève appliquée et sans y rencontrer autre chose que les difficultés du mécanisme. Elle resta toute confuse de cette crise, qui déroutait ses idées simples de jeune fille.

A tout instant, son esprit lui ramenait le cher souvenir de l'ami en allé. La réalité brutale qui avait jeté de la boue sur la candeur de son premier amour la faisait désespérer de tout, lui donnait la triste certitude de son impuissance. Sans se lasser pourtant, elle revivait son rêve de paix, ce tête à tête perpétuel où l'on se serait aimé à pleine âme, où l'on aurait connu le bonheur intime, toujours recommencé et toujours nouveau. Elle s'abîmait dans ses réflexions, la tête entre les doigts, le long desquels, parfois, des larmes glissaient.

Mais Jeanne souffrait plus qu'elle, d'une autre douleur à laquelle des remords s'ajoutaient. Ses cheveux, jusque là d'une si belle couleur chaude, blanchissaient sur les tempes. Sa mâchoire se dessinait dans l'affaissement de la face. Elle se laissait vivre, ayant peur du lendemain, ne sortant pas de Vihognes, perdant sa coquetterie. Elle se sentait si seule et si lasse ! Que lui faisaient à présent les heures qui passaient ?

— Je suis comme ça... Je vis ainsi... Qui s'en inquiétera ?

Elle acceptait son lot avec la docilité de la misère. Mais ce qui l'effrayait, c'était de voir sa fille dépérir sous le perpétuel sourire qu'elle gardait pour ne pas l'inquiéter.

Etait-ce là le châtement dont l'avait

menacée Henriette ? Serait-ce dans sa fille et par le fils de son amant que lui viendrait la peine ? Déjà les baisers de l'adultère étaient chèrement payés et la maison entière, autrefois témoin de la faute, l'était aujourd'hui de l'expiation. La petite terrasse où elle avait si souvent plié dans les bras d'Olivier, dormait sous la neige et l'hiver faisait frissonner les arbres autrefois complices. Et toujours pourtant, Jeanne se souvenait du passé. Elle se rappelait surtout leur dernière étreinte, alors qu'Olivier, débilité par la maladie et sentant que les forces lui manqueraient désormais pour revenir à Vihognes, la serrait sur sa poitrine pour y faire entrer un peu de sa vie à elle. Le soir tombait ; un brouillard d'argent marquait dans la vallée le cours de la Meuse et le bruit lointain de la cloche de Vihognes leur arrivait dans le soir rose, comme une plainte d'adieux, comme la tristesse de leurs cœurs éparse dans l'air sonore. L'odeur du printemps les grisait et Olivier, le sang aux joues, respirait si longuement cette jeune nature qu'il semblait y puiser une vie nouvelle, une force qui revivifierait sa poitrine épuisée...

C'étaient ces heures de bonheur amer, plus profondément passionnelles parce que leurs cœurs s'y navraient d'uneangoisse partagée, c'étaient ces heures d'amour volées à la femme légitime qu'elle expiait aujourd'hui !

Pourtant, quand sa peine était trop lourde, elle avait des vellités de révolte : quelle était en somme sa faute, où donc était son crime ? Dès que ses yeux avaient rencontré ceux d'Olivier dans la solennité apaisée du couchant, dans ce merveilleux décor de la tour de la Pradèle, toute rouge du sang du soleil, ils avaient eu la certitude d'un inévitable amour et la chaîne s'était rivée d'elle-même, malgré eux. Pourquoi donc cette main inconnue qui les avait unis, qui avait joint leurs lèvres, qui les avait jetés dans les bras l'un de l'autre, les châtiât-elle ainsi

jusque dans leurs enfants ? Il faudrait bien pourtant que le sort se lassât enfin ! Il avait fait assez de ruines déjà : la vie d'Henriette, la vaillante et simple femme, en avait été brisée, Olivier en était mort, et maintenant, restée seule pour en pleurer, Jeanne voyait à ses côtés sa fille se consumer dans l'impossible désir d'un amour défendu. Quel était donc le dieu terrible, le génie malfaisant, habile aux cruautés raffinées, dont la méchanceté les poussait à la faute pour s'acharner ensuite au châtement ?

N'eût-il pas mieux valu qu'elle eût été tuée par ces rustres qui avaient attaqué sa voiture le jour de la fête de Vihognes ?... Elle disparue, peut-être Adrienne eût épousé Gaston, peut-être Henriette eût été satisfaite, peut-être que l'amour des deux enfants, tout puissant dans sa jeunesse et dans sa pureté, aurait racheté la faute..

Alors ses pensées, lancées sur cette pente, allaient jusqu'au bout. Elle s'absorbait dans cette idée qu'elle seule était l'obstacle. Si elle disparaissait, ce serait pour Adrienne et Gaston la délivrance finale. Son sang laverait le passé, sa mort effacerait le crime, et les deux enfants la pleureraient ensemble sans avoir su sa faute ni le sacrifice par lequel elle l'aurait expiée. Attendre encore, n'était-ce pas s'exposer à voir le secret découvert, tout au moins soupçonné par Adrienne ? Elle mûrissait cette idée, y rêvait des jours entiers, la creusait pendant ses nuits d'insomnie et, peu à peu, une conviction entraît dans son esprit, implacable et logique, se précisait cruellement. Elle s'exalta, se complut dans son projet désespéré : elle surmonta son abattement, redressée à la pensée qu'elle

assurerait le bonheur des autres au prix de sa vie. Henriette n'aurait pas été seule à se dévouer en secret, Jeanne aussi saurait, elle saurait plus qu'elle, l'amère volupté de l'abnégation.

L'avenir sourirait encore aux enfants ; elle échafaudait pour eux des rêves de bonheur ; puis, entraînée par sa pensée, elle arrivait à les partager un instant, s'imaginait en être, se perdait dans la chimère d'en jouir à son tour — et alors, une révolte lui venait du charme de son corps, de sa maturité de femme restée belle, de l'épanouissement de sa chair qui ne voulait pas mourir.

Des lâchetés la surprenaient ; mais elle raisonnait la logique de sa situation, la nécessité de son projet extrême et l'égoïsme cessait de crier en elle. A ce degré d'exaltation, les sacrifices semblent naturels et s'illusionnent ; elle gravissait son calvaire avec la joie âpre du sacrifice. Les choses, d'ailleurs, iraient d'elles-mêmes ; elle les préparerait avec prudence ; son frère resterait pour veiller sur Adrienne, et l'amour des jeunes gens ferait le reste.

Il le fallait... Elle serait assez forte pour mépriser l'instinct animal de vivre..

Longuement, elle rêva à la meilleure manière d'en finir. Un froid lui montait alors à la nuque. Elle évitait de s'attendrir, prise d'une atroce envie de pleurer tout haut, mais craignant les larmes qui lui enlevaient chaque fois un peu de sa force.

Le mois passa ; pas un des désespoirs qu'elle étouffait ne troublait son grave visage. Et, s'endurcissant dans sa volonté réfléchie, elle attendait un événement inconnu et subit qui rendrait la catastrophe nécessaire.

Après le potage, ce mercredi-là, Gaston refusa de manger. Henriette eut beau l'exhorter ; il dit non d'un ton si décidé qu'elle n'insista plus. Il n'osa pas quitter la table, tandis que sa mère achevait de dîner. La gêne qui, de jour en jour, grandissait entre eux leur pesa d'autant plus ce soir-là que Gaston restait mal à l'aise, tourmentant son couvert, en apparence occupé des gravures qui décoraient les murs de la salle à manger. Pour rompre enfin cet intolérable silence, il s'informa des affaires de la ferme, du prix du blé, des charrois des fumiers. Henriette, parlant avec abondance, lui donna des détails, sachant bien qu'au fond il ne s'intéressait pas à ces choses et qu'il s'en informait pour dire quelque chose. L'oppression du silence perpétuel dans lequel ils vivaient, l'idée de la comédie qu'ils jouaient étaient insupportables à leurs natures droites ; et pourtant, ni l'un ni l'autre n'avait encore osé aborder de face le problème qui gâtait leur existence.

Le repas leur parut interminable. Henriette commençait à se demander si, dans l'état d'énervement où il était, Gaston n'allait pas se découvrir brusquement. Sa crainte était toujours qu'il en vînt à une question nette, à un pourquoi qui ne permettrait pas d'éluder la réponse. Et,

sans doute, si Gaston ne l'avait point fait encore, c'est qu'il soupçonnait bien qu'il valait mieux pour lui ne pas savoir le mot suprême de l'énigme. Il en venait à se persuader qu'il y avait au fond des choses quelque secret qu'il se repentirait d'avoir voulu connaître.

Mais jusque quand cette peur de l'inconnu lui ferait-elle différer la question ? Quand son besoin de savoir deviendrait-il plus fort que la crainte de la vérité ? Henriette avait peur en pensant que ce jour-là viendrait. Que lui dirait-elle alors ? Il lui faudrait inventer une histoire de toutes pièces, puisque la vérité était impossible à révéler. Bien qu'elle attendît le coup, elle ne savait encore comment le parer ; dès qu'elle y pensait, elle s'affolait. Les jours s'écoulaient cependant et rapprochaient le moment où l'explication deviendrait inévitable.

Le silence était revenu et, en s'observant à la dérobée, Gaston et Henriette lisaient dans leurs yeux que les mêmes préoccupations travaillaient leur esprit. Au dehors, l'hiver soufflait en tempête. La bourrasque ébranlait les châssis, secouait les vitres fleuries de givre ; la neige était si épaisse sur les chemins qu'on n'entendit pas le docteur Roland déboucher dans la cour. Il tapa des pieds

sur le sol de la cuisine pour en faire tomber la neige et pénétra dans la pièce où Henriette achevait seule le dîner. Quand il vit l'assiette vide de Gaston, il maugréa tout de suite ; Henriette parla aussitôt de mauvaise santé. Mais il haussa les épaules durement ; il déclara qu'il se désintéresserait si Gaston ne se mettait pas à secouer son apathie ; il acheva de s'exaspérer quand il apprit qu'il avait couru, ce jour-là même, les routes gelées, faisant galoper son cheval dans la neige.

— Eh bien, mon garçon, tu l'as trouvé : c'est le moyen de te rétablir. C'est bon. Qu'on me laisse tranquille : puisque tu connaît le remède pour te sauver tout seul, je ne viendrai plus, c'est inutile !

Henriette, éplorée, garda son silence grave. Gaston eut un geste d'ennui, le cœur comblé de tristesse devant la campagne uniformément blanche, mortellement désolée, d'une monotonie sans fin. Il piétinait devant son couvert, l'air perdu, ne sachant que faire de ses membres. Les menaces du docteur l'irritaient à la fin ; des envies lui venaient de s'en aller, d'échapper à ces bourrades dont l'insistance bienveillante ne le touchait plus.

Le docteur, furieux, lâchait des phrases entrecoupées. La tristesse grandit encore autour de cette table vide.

— Je ne sais quel fichu vent de malheur a soufflé tout d'une fois les maladies sur le pays... Je reviens de Vihognes où j'ai trouvé M<sup>me</sup> Germain, votre sœur, très affaiblie d'un rhume mal soigné.

— Ah ! mon Dieu ! dit Henriette déjà inquiète.

— Oh ! ce n'est rien : elle est taillée pour vivre cent ans...

Et, regardant Gaston :

— Mais au moins, — entendez-vous, — elle se soigne ; elle reste chez elle ; elle a le bon sens de prendre les médicaments qu'on lui prescrit ; elle ne galope pas sur les routes en plein hiver...

Brusquement, il éclata :

— Tenez, c'est à le calotter. Est-ce

qu'on s'imagine ce galopin mal solide qui s'obstine dans des bravades bêtes et qui exerce sa rage de jambes en courant après les pneumonies ? Dis, est-ce que tu le crois l'âme chevillée au corps ?... Tu sais comment cela finira, n'est-ce pas ?

Il termina sa pensée d'un geste énergique.

— Et ce sera bien fait, tu l'auras voulu... Je m'en vais ; c'est tout ce que j'avais à dire.

Il se leva, prit son chapeau, boutonna le collet de son gros manteau. Il était déjà sur le seuil lorsque Gaston, jusque-là inattentif, dressa l'oreille, subitement intéressé à ses paroles. Il continuait ses phrases hachées pendant que Henriette le reconduisait.

— Tout le pays y passera... Tenez : ces pauvres dames Vallier !... c'est une pitié : La mère a vieilli de vingt ans et la fille... Ah ! diable...

Gaston, qui écoutait, n'entendit plus rien. Henriette, effrayée, venait de fermer la porte. Il gardait, de ce lambeau de phrase accroché, un éblouissement passager, mais fourmillant de lumière. Il sortit, les mains froides. Et, s'efforçant de garder son calme, il se planta en face du docteur, sans regarder sa mère. Roland, au moment où il arriva, continuait une phrase commencée :

— ... du côté du cœur, parbleu, et à dix-sept ans, l'époque de la croissance, c'est dangereux.

Il haussa les épaules et conclut en secouant la tête :

— Enfin !

Et il s'en alla pour de bon, poussé par Henriette, pendant que Gaston, revenant dans la chambre, tombait sur une chaise, tout bouleversé.

Henriette rentra à son tour. Alors, il ne put se contenir ; il eut une prière désespérée.

— Mère, pourquoi ne veux-tu pas ? Laisse-nous... Ne dit plus non... Si tu

savais combien c'est triste pour moi... comme c'est triste !...

Ce fut comme un cri instinctif de sa souffrance secrète. Mais, après l'élan de cette supplication, il resta gauche. Une pudeur lui défendait insurmontablement de prononcer le nom d'Adrienne, une honte invincible étouffait soudain cette explosion de son cœur si longtemps contenu. Il cherchait des phrases, déconforté de ne pas trouver les mots, reculant devant certaines expressions qui le gênaient étrangement.

Henriette, saisie, ne disait rien, traversée d'un malaise aigu.

Lui, à présent, eût voulu se taire, regrettant déjà d'avoir trop compté sur ses forces.

Rien ne lui venait aux lèvres que de pauvres prières balbutiées.

— Oh ! moi, je veux bien attendre, j'attendrai tant qu'il le faudra... Mais, vois-tu, c'est *elle*, à présent, puisqu'elle est malade... Et qu'est-ce que je puis faire, moi, puisque tu ne veux pas ?

Et comme elle restait muette, le visage dur, il reprit, effrayé de son audace, le cœur serré d'une crainte vague, comme s'il sentait qu'il mettait peut-être le doigt sur la plaie secrète :

— Ecoute, mère, sais-tu ce que j'ai déjà pensé bien souvent ? C'est que si le père était encore là, ce serait lui, lui qui était si bon, qui m'accorderait...

— Que dis-tu, mon enfant ? cria-t-elle. Sais-tu bien ce que tu dis ?

Puis, rentrant dans son silence, dans le silence héroïque de ses peines d'épouse dont le saisissement avait failli la faire sortir, ne voulant pas comprendre la dérision — involontaire sans doute — du nom d'Olivier ainsi évoqué, elle prit la tête de son fils entre ses vieilles mains tremblantes et le baisant au front :

— Ah ! mon Gaston, est-ce que tu ne feras rien pour ta mère ? Est-ce que cela te coûterait trop de sacrifier tes idées — qui sont déraisonnables parce que tu es

jeune — à cette pauvre femme qui irait pieds nus pour que son Gaston soit heureux ? Crois-moi, j'ai une expérience de la vie que tu n'as pas ; c'est pour toi que je veux écarter ce mariage ; il y a tant de jeunes filles, mon Gaston, belles et bonnes, que tu rencontreras plus tard, que tu aimeras et qui t'aimeront ! Ecoute-moi bien, mon enfant, je suis vieille, mes cheveux sont tout gris ; voilà longtemps que je travaille et que je vois toujours le côté le moins joyeux des choses ; va ! je n'ai plus longtemps à vivre ; quand je ne serai plus là, tu feras ce que tu voudras ; mais maintenant du moins, il ne faut pas me contrarier, il ne faut pas que je perde mes paroles à te raisonner... Voistu, Gaston, c'est mal de tracasser les vieilles gens et d'empêcher leurs volontés. Il faut les prendre comme ils sont ; ils ont des idées à eux et ils n'aiment pas à y renoncer. Ils ont arrangé leur vie pour la finir comme ça, et ils la finissent plus vite quand les choses vont autrement.

Les plaintes de Gaston vinrent mourir contre cette douleur maternelle ; il sortit de cet entretien le cœur crevé, étouffant les dernières paroles dans la bouche de sa mère en l'embrassant longuement à travers ses larmes, comme jadis, quand il avait cinq ans.

Elle n'avait pas donné le motif de son obstination ; elle n'avait rien dit, et moins que jamais il oserait insister à présent.

Mais sa décision ne fléchit pas. Ce « jamais plus » qu'elle implorait des yeux, il ne le prononça pas ; contre elle et contre ses prières, il s'enveloppait de son amour.

Ce fut la seule tentative qu'il fit ouvertement pour fléchir sa mère ; c'était trop cruel aussi, cette lutte de leurs deux cœurs à nu. Les mots embarrassés qu'ils venaient d'échanger leur avaient fait trop de mal ; c'était fini, ils ne parleraient plus. Ils se renfermèrent une fois

pour toutes dans leur obstination muette, Henriette endurecissant davantage son cœur enraciné de rancunes, Gaston espérant l'impossible avec la confiance indéfectible de sa jeunesse.

La tête du vacher parut à la porte entrebâillée.

— *Si v' plaît, noss' dame*, c'est le fermier de Jamogne qui est là pour les semences d'Amérique.

Henriette s'en alla, toujours vaillante et travailleuse. Elle rejoignit le fermier et tous les deux, traversant la cour, entrèrent dans la grange ; ils s'arrêtèrent devant une pile de sacs que des planches maintenaient dans un coin.

E! pendant que le fermier, avec sa dé-

fiance de campagnard, enfonçait ses grosses mains au fond des sacs et brassait le blé jaune avant de faire marché, Henriette, sans une parole, grelottante sous le vent d'hiver qui entraît par la petite porte de la grange, regardait les flocons de neige danser sous le ciel de cendre et se poser silencieusement sur les toits de la Pradèle. Les larmes qu'elle retenait devant cet étranger lui retombaient dans le cœur.

Gaston, resté seul, s'oubliait aussi, derrière les fenêtres closes, à regarder scintiller l'immense blancheur de la plaine.

Et tous les deux enviaient à la terre ce bon silence reposant et glacé où l'hiver l'endormait.

VI

« *M<sup>me</sup> Germain morte subitement ce matin, neuf heures. Vous attends. — Zélie.* »

Henriette, pâle de ce nouveau coup, lisait, les yeux agrandis, le télégramme qu'on venait d'apporter.

La mort imprévue de sa sœur aînée, sa sœur unique, lui mettait un grand froid au cœur. Elle se révoltait contre l'acharnement du sort, relisait la dépêche laconique et cruelle. Le docteur Roland s'était montré si peu inquiet, quelques jours auparavant, que rien ne faisait prévoir un prochain dénouement.

Gaston entra, ayant vu de loin passer le porteur de dépêches.

— Qu'est-ce que c'est... un télégramme ?

Sa mère se raffermir pour lui donner courage.

— C'est la tante Germain...

Il devina et, sûr du malheur :

— Ah ! mon Dieu ! elle est morte !

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, fondant en larmes.

Quelques minutes après, ils quittaient la ferme ; tous les deux partaient pour Vihognes ; on avait attelé Bruno pour aller plus vite ; Gaston conduisait, tandis que Henriette, seule à l'intérieur de la

voiture, se plongeait dans sa douleur nouvelle.

C'était fini ; la dépêche ne laissait plus d'espoir ! Elle revoyait la phrase brutale, griffonnée au crayon bleu par une main indifférente : « *M<sup>me</sup> Germain morte subitement ce matin, neuf heures.* »

Eperdue, tout à coup, elle eut conscience d'une fatalité qui la poursuivait, acharnée ; d'une fosse sombre, ouverte sur son chemin et où, peu à peu, le malheur la poussait. Où cela s'arrêterait-il ? Quel deuil aurait-elle à déplorer encore ? Elle n'osait penser à une catastrophe suprême où ses dernières forces sombreraient.

La voiture allait grand train ; en deux heures on serait à Vihognes.

Brusquement, elle pensa aux tentations mauvaises qui allaient assaillir Gaston, quand il se sentirait là-bas si près d'Adrienne. La réponse venait à son interrogation de tout à l'heure. La catastrophe attendue, le coup suprême du sort, ce serait à Vihognes qu'ils se produiraient ; la vision du malheur certain lui crevait tout à coup les yeux. Elle en fut si follement terrifiée, que la brusque idée lui vint de ne pas poursuivre sa route. Mais cet instinct de recul ne résista

pas à la réflexion. A la grâce de Dieu ! Arriverait ce qui devait arriver !

Comme le soir tombait, Vihognes apparut, tassé dans la neige ; ils trouvèrent Zélie, la servante, éplorée, la tête perdue au milieu des voisins qui avaient envahi cette maison où ils n'entraient jamais et qu'ils examinaient avec des figures extasiées de paysans devant les meubles solides et le linge nombreux.

Et Henriette eut enfin des détails ; tout le monde voulait expliquer à la fois : M<sup>me</sup> Germain avait été prise d'un éblouissement en revenant de la messe matinale ; Zélie l'avait couchée sur le lit et ç'avait été fini, elle n'avait plus parlé ; seulement, elle avait pu serrer encore la main de la vieille servante qui sanglotait. Quand le médecin arriva, elle venait de mourir. A cette heure, elle était encore à la même place, les bras abandonnés sur la courtépointe du lit, le visage reposé sous ses bandeaux d'argent, avec son éternelle robe noire que Zélie n'avait pas osé défaire. Et elle gardait encore aux pieds — tant la mort avait été soudaine — les souliers crottés de boue qu'elle avait mis le matin pour aller à la messe.

Les voisins se poussaient, curieux d'émotions, voulant voir. Zélie, qui sanglotait tout haut, cria plus fort et se pâma. Cela durait depuis le matin, au milieu du désordre.

Mais Henriette gardait sa tête ; dès qu'elle fut là, les choses changèrent ; les larmes ne ressusciteraient pas la morte ; il fallait agir et aviser au plus pressé. Elle congédia les voisins, ensevelit sa sœur, fit venir le curé, régla les funérailles ; puis, vaincue par la douleur, elle s'agenouilla au pied du lit ; de grosses larmes silencieuses lui coulaient sur les joues. Elle avait dépensé toute son énergie dans le premier effort ; sa douleur s'abandonna davantage quand tout fut fait.

La tête dans les mains, Henriette songeait. Les souvenirs de ses détresses d'é-

pouse et de mère défilèrent devant elle. Mon Dieu ! est-ce qu'il était possible que la vie fût une pareille souffrance ? Pourquoi les uns étaient-ils heureux et les autres comblés d'infortunes sans avoir rien fait pour mériter leurs deuils ? Pourquoi les peines ne se partageaient-elles pas également entre toutes les familles et que chacune en portât son poids ? Quel misérable lot avait été le sien ! Maintenant qu'elle avait courageusement vécu sa vie, qu'avait-elle obtenu ? Beaucoup de misère pour beaucoup d'honnêteté et beaucoup de labeur !

Une tristesse pesante emplissait tout son cœur. Elle se leva, alla baiser une des frêles mains de cire de la morte et, à l'idée que ces pauvres mains roides n'avaient jamais rien fait de mal, elle se détourna, la poitrine secouée de sanglots.

Plus jamais, plus jamais, ce visage ne lui sourirait.

Elle défailait, sentait sa force lui échapper.

Un trou se creusait ; la Mort grimaçait ; toutes ses vieilles rancunes contre Jeanne — ces rancunes immortelles qu'elle avait associées à toutes les idées de sa vie — tombèrent au néant. Dans cette lâcheté passagère elle eût, si Jeanne se fût présentée soudain, tendu vers elle, sans dégoût, dans un besoin de charité, ses deux bras, du fond de sa misère.

Pourquoi des haines, pourquoi des vengeances ? Est-ce que la vie n'était pas encore assez lourde, pour qu'il fallût que l'on se tourmentât soi-même en se complaisant à se faire souffrir ? Pourquoi résister et se torturer, puisque tout aboutissait là ? Est-ce qu'il ne valait pas mieux s'abandonner aux hasards de l'existence, bonne ou mauvaise ?... Que lui ferait, quand son heure suprême serait venue, que Gaston ait aimé Adrienne ? A quoi lui servirait, dans la mort finale, de s'être opposée à ce que le rêve de son fils devînt réalité ? Jamais elle ne lui confesserait que la mère de celle qu'il aimait

avait empoisonné sa vie. Elle morte, Gaston épouserait Adrienne ! Et dès lors, pourquoi ne pas céder à la poussée des événements, à quoi bon résister davantage ?

Et, triste, mortellement, elle pensa que que d'autres souffraient plus qu'elle de son obstination ; elle jugea son égoïsme monstrueux. Ce qu'il fallait, c'était l'oubli et la pitié pour tous, le pardon chrétien des injures. Sa sœur lui aurait dit cela si son cadavre se fût ranimé.

Oui, ce serait bien. Elle se représenta Adrienne entrée à la ferme de la Pradèle et devenue sa fille. Pourquoi s'acharner encore ? — Pourquoi ? — Parce que derrière Adrienne, Jeanne entrerait, elle aussi, dans la maison honnête et qu'elle l'empoisonnerait de l'odeur du péché ! Non, cela ne serait pas ! Tout son cœur de femme dédaignée, malmenée par l'amour, se leva d'un sursaut. Le flot amer de sa rancune lui remonta à la gorge. Jamais ! Jamais ! Toutes les tortures, elle les accepterait, mais pas celle de voir Jeanne franchir le seuil de la ferme avec les droits légitimes d'une mère. Cette seule idée lui stérilisait le cœur.

Elle re tomba dans son désespoir et si profondément que, pour la première fois depuis longtemps, elle, qui n'était pas pieuse, balbutia une prière ardente, montée à ses lèvres du fond de son âme, pour qu'un rayon d'en haut éclairât la route sombre de sa vie. Cela lui fit du bien ; pendant une heure, elle se reprit à espérer d'une façon irraisonnée et machinale ; puis, sa foi s'éteignit et elle s'affaissa, lamentable. Ses idées tombèrent dans un engourdissement sénile ; elle trouva un repos pesant à ne plus penser ; elle passa les dernières heures de cette veillée au fond d'une hébétude qui la tint les yeux ouverts et fixes, en une prostration sans limites.

Trois jours se passèrent au milieu de cette amertume.

Quand la morte fut couchée dans le petit cimetière de Vihognes, le testament fut ouvert. La fortune de M<sup>me</sup> Germain revenait à Henriette. Deux jours encore, Henriette et son fils restèrent à Vihognes, pour les affaires de la succession et la mise en ordre des papiers de la défunte.

Il fallut alors que Gaston partît à Liège pour terminer les choses. Il y alla seul, avec la voiture que Bruno emporta de son trot rapide. Et, au moment de quitter sa mère, il lut dans ses yeux suppliants une telle prière muette et craintive que, vaincu, il renonça à la joie amère de passer devant la maison d'Adrienne, qui se trouvait sur sa route. Il eut un geste de résignation, fit un détour, rejoignit la Meuse une lieue plus loin, au delà de la maison, puis la côtoya par le chemin de halage jusqu'à Liège.

Mais quelque hâte qu'il mît à expédier ses affaires là-bas, la nuit tombait lorsqu'il reprit le chemin de Vihognes. Cette fois, il n'y tint plus ; il passerait devant la maison, il fallait qu'il la revît ; quel mal ferait-il ? C'était trop de scrupules, après tout : il lui était bien permis de revoir la porte de l'habitation ; il en emporterait le souvenir dans sa solitude de Nessonges. Tant pis ! il irait, très vite, pour ne pas penser à des choses extrêmes. Mais, au fond de lui, il y avait la secrète espérance qu'Adrienne serait peut-être dans la cour, sur la terrasse, à une fenêtre, n'importe où, et qu'il la verrait du fond de sa voiture sans qu'elle l'aperçût. Car il ne se montrerait pas ; cela, non : ce n'était pas possible.

Cependant Bruno emportait la voiture le long du chemin de halage, dans le froid vif qui excitait son alluré. Des villages passèrent ; le soir tombait ; la réverbération de la neige éclairait le pays d'une blancheur laiteuse. De temps en temps, une charrette croisait la voiture et le conducteur lâchait un bonjour familier, sonore dans l'air glacé.

Songeur, Gaston laissait aller le cheval

qui suivait facilement la route, avec son instinct de bonne bête. Bercé sur les coussins de la voiture, Gaston regardait vaguement les oreilles de Bruno, éclairées de derrière par les hautes lanternes, porter sur la neige leurs ombres agrandies.

A mesure qu'il approchait de la maison d'Adrienne, le cœur lui battait plus fort. Une chaleur montait à son visage. Oh ! qu'il bénirait le hasard qui mettrait Adrienne sur le seuil de la porte au court moment où, caché dans la voiture, il passerait au trot de son cheval ! Il s'attendrit, ses yeux s'humectèrent.

— Hardi, Bruno ! hardi !

Le cheval donna un coup de collier et sa croupe s'agita plus fort.

Maintenant, tout au loin, estompée de soir sous le ciel d'hiver, la maison se devinait. La nuit venait, le froid piquait plus fort. La Meuse, bordée par le chemin que suivait la voiture, charriait des glaçons et la lune faisait au milieu de l'eau une grande traînée de clarté d'un jaune verdâtre que le courant ridait de mille plis.

— Hardi, Bruno ! hardi !

Et, tout à coup, il se trouva à cent mètres de la maison, saisi d'être arrivé si vite. Ses idées se pressaient, moutonnantes, sous son crâne. Il le comprenait enfin : il avait eu beau faire un crochet en quittant Vihognes le matin, il s'était vainement promis d'éviter la maison : son cheval devait l'amener là. Il y aurait été à travers tout, malgré les complications et les détours du chemin ! Et machinalement, il tira sur les rênes ; il arrêta la voiture, juste en face d'une fenêtre du premier étage où une raie lumineuse encadrait le store trop étroit. Pris d'une honte, conscient de la faute qu'il faisait, il se renfonça dans la voiture, comme s'il eût craint que le rayon de lampe qui filtrait de l'intérieur le frappât au visage et le fit découvrir. Il en était donc arrivé à ce point de détresse ! L'obduration de sa mère l'avait conduit là ! à se cacher, à

s'embusquer au fond d'une voiture, cloué dans son coin, comme un voleur de nuit !

Alors, sa franchise naturelle se révolta furieusement. Il fut secoué d'un tel désir de violence que l'idée lui vint de crier qu'il était là, de sauter à bas de la voiture, d'enfoncer la porte d'un grand coup de colère, d'arriver d'un bond jusqu'à Adrienne et de pénétrer en maître dans cette chambre de jeune fille où il avait tant de fois rêvé qu'il entrerait comme dans une église, avec des ferveurs craintives de croyant.

Mais ce qu'il vit à travers la fenêtre lumineuse le cloua sur les coussins ; derrière la paix des rideaux, l'ombre d'Adrienne venait de se profiler. Ah bon Dieu ! bon Dieu ! c'était elle ! derrière ce mur, dans le mortel ennui de son attente, dans son morne chagrin de délaissée, dans la misère de son abandon ! Etre si près et ne pas même la voir, ne deviner qu'à peine son ombre, amenée par le hasard sur le rideau, n'apercevoir qu'une silhouette qui allait s'effacer au premier jeu de la lumière !

Ce fut ainsi : l'ombre remua, grandit, disparut dans le plafond. Il voulut crier et il resta les lèvres vibrantes, debout maintenant dans la voiture, les bras tendus.

Elle était là ! Elle était là ! Était-il possible qu'il n'eût pas encore souffert pour acheter le bonheur de l'étreinte ? C'était trop : il ne savait plus, il ne pouvait plus ! Il la voulait, il l'aurait ! Il pétrissait le dossier de son siège, en faisant craquer les jointures. Sa brutalité même lui fit peur, sa violence tomba devant la crainte d'un scandale atroce ; le cœur lui manqua ; il retomba assis sur le siège, le visage dans les mains. Son haleine râlait dans sa gorge ; des larmes tombèrent sur ses genoux. C'était la fin, un étouffement, dans le silence des sanglots comprimés. Il eut un geste de résignation ; lentement il ramassa les rênes. Puis il claqua de la langue et fouetta

Bruno qui fit un saut en avant. Mais l'idée de s'en aller ainsi lui était impossible ; une nouvelle rage le secoua et sa révolte fut la plus forte ; avant que le cheval eût repris un second élan, il l'avait arrêté net, d'une main brusque, tirant si rudement le mors que la voiture recula jusqu'au fossé de la route.

Et il resta là, immobilisé, regardant la fenêtre avec une obstination stupide, si intensément que des disques de clarté dansaient devant ses yeux. Il était bien ; il ne bougerait plus. Quel mal faisait-il ? Il était chez lui, dans sa voiture. Il avait bien le droit de s'arrêter sur le chemin, comme un passant : les routes sont à tout le monde.

Maintenant, des formes vagues passaient sur le store, on s'agitait dans la pièce ; des épaules de femmes, rendues monstrueuses par le jeu des ombres, se dessinèrent, une main ouverte emplît la fenêtre. Cela dura quelque temps : ses idées s'emmêlaient ; il recherchait un vieil air oublié qu'il aurait chantonné pour passer le temps. Il ne le retrouva pas, pensa à autre chose, n'osant point réfléchir, refusant de se juger. Il se créait un amusement d'enfant à se demander pourquoi il était là, dans quelle situation il se trouvait ; et il fermait son esprit à la réponse, songeant ailleurs, après l'interrogation.

Bruno, qui prenait froid dans cette immobilité, tourna la tête, renâcla. Il ne le vit pas, ne l'entendit pas.

A ce jeu, ses idées devinrent confuses ; il finit par se sentir glisser dans l'hébétude heureuse, dans l'inconscience. Il ferma les yeux ; puis, brusquement, il chercha à ressaisir sa pensée comme pour s'assurer qu'elle lui obéirait. — Hein, qu'est-ce qu'il attendait là, dans la neige, sous ce froid ? — Ah ! oui, Adrienne ! il voulait la voir. — C'était impossible, il ne la verrait pas. — Il le savait bien — Ça ne faisait rien, il attendrait tout de même... tant pis !... On s'amuse comme on peut...

Son cerveau s'engourdissait pour de vrai. Plus rien de troublant à cette heure ; plus rien d'amer. Il était heureux là ; cela lui plaisait... Il faisait froid, tout de même. Et il se remit à regarder le store éclairé, comme un enfant qu'un spectacle d'ombres chinoises intéresse. Il ne distingua rien d'abord ; puis une main gigantesque se rapprocha de la lampe ; les ombres se disloquèrent et, tout à coup, la clarté s'effaça, la lumière s'évanouit comme si le vent du Nord, qui se cognait aux châssis avec de grandes plaintes, eût soufflé dessus et l'eût éteinte.

Il resta stupéfait une seconde ; mais il eut un geste d'insouciance ; cela lui était égal à présent, il attendrait tout de même, la lumière reviendrait, la lampe n'était pas morte pour toujours.

Il regarda la maison noire, cherchant la clarté avec des yeux clignotants. La lueur blonde et pâle reparut ; mais ce n'était plus de la même fenêtre qu'elle filtrait ; elle transparaissait au-dessus de la porte qui s'ouvrait sur la route, elle arrivait du vasistas. Dans le silence qui pesait sur les choses, il entendit la délibération inquiète de plusieurs voix. La lumière augmenta d'intensité, la lampe se rapprochait et soudain la serrure grinça ; on allait ouvrir. Alors, en une seconde, il comprit : l'idée brusque de la vérité traversa son indifférence imbécile. La voiture arrêtée en pleine route avait fini par attirer l'attention ; on venait voir ; peut-être croyait-on à un accident. Et Adrienne allait apparaître derrière cette porte têtue ! Il sentit une chaleur lui monter au cerveau à l'idée que cela était possible.

La porte s'entre-bâilla ; une voix d'homme demanda :

— Qui est là ?

Il voulut répondre, il eut l'idée de crier son nom d'une voix joyeuse, comme une ami revenant du bout du monde dans une maison familière. Est-ce que sa mère le saurait jamais ?... Oui, elle le sau-

rait ; en un instant il la vit, misérable et suppliante. Elle criait, elle étendait son pauvre bras de vieille femme tremblante, pour le repousser d'elle ; puis, il la vit morte, blanche et roide, avec la tristesse figée de son sourire encore indulgent, pareille à cet autre cadavre qu'il avait veillé trois jours auparavant.

Au lieu de la réponse qu'on attendait sans doute, un grand cri passa dans l'air, si strident que, derrière la porte, tous frémirent avec l'idée d'un malheur inconnu.

Adrienne seule, défaillante, avait de viné peut-être.

Debout, sans avoir repris les rênes abandonnées, il fouailla son cheval d'un coup de fouet terrible, et, sans appui, dressé sous le ciel d'où la neige recommençait à descendre, au risque de tomber la tête en avant et d'être écrasé sous les sabots emportés de sa bête, il partit comme un insensé, les yeux injectés, la respiration coupée dans la folie de cette galopade éperdue qui passait comme une tempête. Tombé en avant sur le tablier de la voiture, il ramassa les brides, frappant toujours d'un bras de fer, pris de l'idée fixe de rouler dans la Meuse avec son cheval et sa voiture. Il tirait les rênes à droite avec une fureur obstinée ; mais le cheval, affolé par la douleur au point de ne pas sentir le mors, galopait toujours devant lui, la tête à droite, les yeux hagards et fous, le garrot tordu par cette main féroce qui le maintenait. Il filait comme une flèche le long du fleuve, mangeant l'espace, une écume sanglante aux dents, ne jetant plus qu'un hennissement du fond de sa poitrine, le ventre courbé par instants jusque dans la neige, puis

faisant de tels bonds sur ses jarrets tendus à se rompre qu'il ne sentait plus le poids de la voiture.

Gaston, les dents serrées, fermait les yeux, ne sachant plus rien, ayant seulement l'idée fixe qu'en tirant les brides à droite, il irait faire un saut dans la Meuse, s'étonnant de ne pas encore sentir l'eau glacée traverser ses habits. Cette course dura trois minutes, dans une violence de tourbillon. En trois minutes, il fut au cœur de Vihognes. Une femme, au seuil d'un cabaret, poussa un tel cri de frayeur quand cette tempête passa que Gaston, le cerveau traversé par une lueur de raison, rouvrit les yeux et reconnut la place du village.

Alors, quand il fut devant la maison de M<sup>me</sup> Germain, il arrêta net. Le cheval resta cabré, les dents brisées par la rage de la secousse ; il manqua des quatre pieds et lourdement s'abattit dans la neige, tandis que Gaston, subitement dégrisé par cette transition brusque de la vitesse folle à l'immobilité, sautait à terre.

Bruno, son pauvre Bruno, son bon Bruno ! Est-ce qu'il l'avait tué, maintenant !

Il le remit debout avec l'aide de deux voisins, le reconduisit à l'écurie, fourbu, éclopé, le corps zébré de coups de fouet.

Sa mère descendit, éplorée, devinant les choses. Il resta une seconde devant elle, tenté de se jeter dans ses bras, pour s'y réfugier. Et l'idée du mal qu'elle lui avait fait l'arrêta net ; il la baisa au front et, n'y tenant plus, abandonnant tout, il se réfugia dans sa chambre, sanglotant comme un enfant.

Le lendemain, Gaston se sentit plus calme ; ses nerfs s'étaient détendus ; toute son exaspération, lentement amassée, avait crevé dans la crise de la veille. Ce fut Henriette qui partit à Liège pour expédier les dernières affaires.

Le troisième jour, on retourna à la Pradèle. Mais auparavant Gaston, subitement décidé dans le navrement du départ, chargea le « petit aux Fléron » de remettre une lettre à Adrienne, lettre follement passionnée, écrite sans suite, dans un désordre d'idées extrême, où les mots d'amour revenaient à chaque ligne, comme une plainte acharnée de son cœur malade. Avec sa précoce intelligence de rôdeur, le gamin comprit et, très adroitement, il remit à Adrienne cette lettre, qu'elle lut avec des larmes et qui la fortifia dans son attente.

A Nessonges, la vie recommença monotone, lourde d'inaction pour Gaston, douloureuse pour Henriette. Chez elle, cependant, peu à peu la mère se redressait, triomphante de charité, plus forte que l'épouse malmenée par la vie. Fléchissant devant la cruauté du sort, elle avait conscience que les ressorts de sa haine se détendaient dans la torpeur des jours toujours pareils, des semaines toujours recommençantes. Elle s'indignait alors

contre elle-même ; de dernières colères la secouaient. Elle sentait que pour ne pas laisser endormir sa rancune, il était nécessaire d'agir ; mais comment ? par où ? quel moyen de prouver à sa rivale qu'elle était toujours derrière elle, la harcelant ? — Une occasion se présenta ; Henriette la saisit avidement.

Elle apprit que Jeanne voulait acheter une bande de terrain pour s'agrandir du côté de la Meuse. Dès que la vente de la parcelle fut annoncée, tout le monde comprit à Vihognes que M<sup>me</sup> Vallier achèterait, elle seule pouvant tirer profit du lopin. Le jour des enchères arriva. Henriette avait donné ordre à son notaire — malgré les représentations qu'il lui fit — de se rendre acquéreur, quel que fût le chiffre de l'adjudication. Et elle acquit la parcelle à un prix déraisonnable. Jeanne fut étonnée d'abord de l'acharnement que mettait le notaire à hausser : la terre n'avait de valeur que pour elle, trop isolée pour que la culture pût la faire valoir utilement ; mais quand elle sut qu'on achetait pour le compte de M<sup>me</sup> Charneux, elle comprit et ne se plaignit pas, surprise seulement de cette lutte à coups d'épingles.

Henriette, le coup fait, n'eut pas de joie ; elle s'étonna de ce qu'elle avait

voulu, amoindrie de cette facile victoire. Et elle était dépitée aussi, dans sa sagesse de fermière entendue, d'avoir payé si cher un mauvais lopin qui, à la location, ne lui rapporterait pas « le un ». Alors, elle se repentit d'avoir cédé à la poussée sourde d'une envie mauvaise ; elle se sentit une inquiétude confuse. Était-ce là l'assouvissement espéré, implacable et féroce ? Elle s'irritait de penser que sa vengeance s'émiettait ainsi. Est-ce que son cœur malade allait se décomposer dans ces mesquineries finales, user sa haine dans ces banalités niaises ? Désormais ce souvenir lui pesait et, quelque effort qu'elle fit pour ne plus y penser, il resta dans son esprit comme une faute.

Ce qu'elle ne voulait, ce qu'elle ne pouvait pas s'avouer, c'est que peut-être sa haine s'en allait par lambeaux, déchiquetée par la vie. Plus d'une fois, maintenant, elle pensa à la fatalité de la passion qui avait jeté Olivier et Jeanne dans les bras l'un de l'autre. L'humiliation désespérée de la rivale lorsqu'elle s'était trouvée face à face avec elle, étonnait sa réflexion et surprenait soudain sa pitié. Elle avait beau s'en défendre : il y avait alors comme un rayon d'une raison plus haute qui traversait les ténèbres froides de son entêtement farouche. Ce n'était pas possible non plus, cette lutte dont elle souffrait dans son fils comme l'autre dans sa fille. Elle avait fait avec l'existence un marché de dupe ; sa haine peut-être ne survivrait pas à son besoin d'affections familiales, à son rêve d'aïeule tisonnant au coin du feu. Sa rancune se débilitait dans la grande solitude où elle vivait. Ce n'était plus ce franc et fort cœur de femme, puisant sa vaillance en lui seul ; il se dérobaît à présent ; il doutait enfin de lui, après cette bataille qui, depuis la découverte de la faute, n'avait cessé un instant de s'y livrer. Et cela se trahissait dans le déroulement de la vie de tous les jours ; elle apportait bien la

même dépense de forces aux besoins coutumières, mais la volonté se paralysait, la décision lui manquait. Des peurs puériles lui faisaient garder, la nuit, de la lumière et, pendant des heures, elle restait les yeux fixes, tristement pensive.

De ces songeries elle sortait navrée, courbaturée d'esprit, détendue. Peut-être cette justice suprême dont l'idée s'imposait à son cerveau de femme élevée dans le catholicisme, ne voulait-elle pas de la vengeance ; peut-être était-ce à dessein qu'elle faisait de l'arme de la revanche une épée à deux tranchants dont l'un blessait sa rivale, tandis que l'autre entrait dans sa propre chair. Sans doute elle lui déniait le droit de punir, de se faire justice à elle-même. Et, après avoir suivi cette pente jusqu'au bout, elle revenait nécessairement à la vision d'un avenir qui contenterait enfin son cœur, dans cette ferme qu'elle avait redressée et où elle s'éteindrait dans la joie, entourée de l'affection de son fils et de ses petits-enfants.

Un soir qu'elle était seule, plus désolée et plus lasse, elle s'imagina tout d'une fois que le passé n'existait pas, qu'elle avait fait un rêve. Rien d'irréparable ne s'était produit, pas de barrière dans sa vie. Elle ne connaissait pas de femme qui s'appelât Jeanne Vallier ; jamais son mari ne l'avait trompée : il avait vécu en honnête homme, doux et tranquille ; il n'y avait pas de passé, et l'avenir s'offrait plein de promesses ; jamais elle n'avait souffert ; elle s'était imaginé des misères. Rien n'empêchait qu'elle fût heureuse dans l'intimité du cercle de famille élargi par la venue d'Adrienne.

Elle s'abandonna à cette idée, se sourit, battit des mains, s'applaudit. Puis, tout à coup navrée, rappelée à elle par le bruit qu'elle faisait, elle secoua la tête ; elle eut peur de devenir folle. Sa raison fléchissait donc sous la poussée continue du malheur ? Une immense amertume lui noya le cœur. A la pensée qu'elle avait

un instant nié le passé et absous les souvenirs cruels de sa vie conjugale, elle eut une honte, mais plus de révolte.

Elle se raidit, poussa une plainte et, rappelant sa volonté, s'assit devant son pupitre pour clôturer les comptes du mois. Elle ouvrit un grand registre et s'appliqua à travailler. Mais les chiffres dansaient devant ses yeux ; sa pensée était ailleurs, à Vihognes. La plume glissa de ses doigts et elle se prit la tête dans les mains, songeant désespérément. Et tout d'un coup, sa vaillance l'abandonna ; sa vieille volonté de femme stoïque se déroba comme un cheval fourbu qui manque des quatre pieds. Quelque chose se décrochait dans sa poitrine ; c'en était trop ; sa douleur, lentement accrue, crevait dans une soudaine débâcle.

L'acharnement du sort eut raison d'elle pendant une heure. Comme un enfant,

elle se soulageait à sangloter tout haut, et sa plainte montait, se perdant dans le vestibule, éveillant des échos dans toutes les chambres. Il sembla que toute la maison se lamentait avec elle. Ses cris prolongés, nerveux, pareils aux gémissements d'une bête blessée, disaient le désespoir final de sa vie ; c'était, dans le silence glacé de l'hiver, la mélodie poignante de sa longue misère.

Au sortir de cette crise, elle eut la perception que le dénouement était proche ; la situation était trop tendue pour que le moindre heurt ne rompît pas violemment les fils.

Il y aurait bientôt huit mois que cela durait. Avril finissait, maussade, sous un ciel lourd d'où tombaient de soudaines nuées ; le printemps ne se décidait pas ; l'hiver se prolongeait dans la pluie et la boue.

Un matin de juin, Jeanne voyant Adrienne plus soucieuse — la lettre de Gaston avait, en l'encourageant à quelque impossible espoir, ravivé sa peine — s'assit en face d'elle et, brusquement, la regardant au fond des yeux :

— A quoi penses-tu ?

Adrienne se mit à pleurer.

— Tu le sais bien, pourquoi me le demander ?

Jeanne n'insista pas ; elle comprit que les temps étaient venus. Elle baisa sa fille sur le front, tendrement, et s'en alla, montant à pas lents l'escalier de l'étage.

Quelques minutes après, seule dans sa chambre, assise devant un feu ouvert, Jeanne brûle des paquets de lettres. Elle jette dans le foyer des liasses entières que la flamme consume joyeusement. Le vent attire des pages entières dans la cheminée et les renvoie d'un souffle dans le foyer, par fragments noirs, pailletés de braises minuscules. Elle regarde monter les flambées folles ; c'est le meilleur d'elle-même qu'elle détruit. Ces lettres tant de fois relues qu'elle les sait par cœur, ces lettres qui racontent le grand amour de sa vie, la belle effervescence de sa passion, elle les anéantit sans une larme. La flamme ronfle plus joyeusement à chaque paquet nouveau, comme si elle éprouvait un mauvais plaisir de faire des cendres avec ce qui a été de la vie.

Désormais Jeanne n'aura plus même le bonheur lâche de se réfugier dans ces souvenirs qui lui ont gardé d'Olivier quelque chose de matériel. Ce sera fini ; elle songe à ces soldats qui, abordant dans une île ennemie, brûlent les vaisseaux qui les ont transportés pour s'obliger à

vaincre en se coupant la retraite. Elle aussi saura vaincre ; elle aussi livre bataille, et l'ennemi, c'est l'instinct de vivre qui se lamente dans sa poitrine, c'est sa chair révoltée qui ne veut pas mourir encore. Voilà pourquoi elle anéantit ses lettres d'amour ; elle veut se détacher de tout son passé, ne plus rien garder où elle puisse réfugier ses souvenirs.

Sur une bande de papier que la chaleur recroqueville en attendant que la flamme la saisisse, elle relit une phrase d'Olivier : « ... et me voicî plus faible, plus enfant et moins résolu que jamais. »

Oh ! le pauvre, le malade que cet amour trop fort, pareil à une liqueur capiteuse, avait étourdi jusqu'à l'en faire mourir !

Ses yeux tombent sur une lettre qu'elle tient en main et qu'elle va jeter dans la flamme :

« *Ecris-moi, j'ai besoin de savoir que tu es à moi comme je t'appartiens ; j'ai besoin de relire ces trois mots que tu m'as dits hier encore...* »

Elle n'ose baiser le papier jauni de peur de s'affendrir ; sa main le jette au feu sans le froisser, la flamme brille plus fort ; c'est fini ; des cendres !

Une autre : « *Ce matin j'ai appris la nouvelle de ta convalescence. Cela m'a été si droit au cœur que des larmes m'en sont montées aux yeux !* »

Un sanglot la secoue ; ses larmes aussi coulent.

Au feu ! Et c'est fini ; des cendres !

Elle ferme les yeux, jette dans le foyer la dernière lettre...

Et maintenant, affaissée après le sacrifice, très pâle dans sa robe noire, en deuil de tous ses souvenirs, les yeux horriblement agrandis, Jeanne regarde la

flamme joyeuse ; il n'y a plus que des cendres qui voltigent comme un essaim de papillons noirs...

Ah ! Jeanne peut mourir, à présent ! Derrière elle, elle ne laisse rien ; elle a repris à la vie tout ce qui aurait subsisté du passé. Elle met son manteau, traverse le salon sans regarder le portrait d'Adrienne, descend lentement l'escalier. Elle n'a pas une larme ; elle sourit encore à cet amour coupable qui a été le meilleur de sa vie et qui, dans cette crise finale, révolutionne et broie sa destinée.

Adrienne l'arrête sur le seuil, lui demande où elle va :

— Nulle part ; au village... je reviens.

Elle repousse Adrienne qui veut l'accompagner et, pour ne pas alarmer l'enfant, elle se met à rire d'un pauvre rire brisé.

Elle sort, le visage maintenant convulsé, et, avec des gestes de somnambule, condamnée, sans espoir et sans foi, elle s'en va par la route déserte . . . . .

Deux jours après, Henriette se promène dans le verger de la Pradèle, songeuse, le front coupé d'un pli plus dur. Le soleil, tamisé par les feuilles des pommiers, sème de taches rondes et claires le tapis toujours humide du gazon. C'est le commencement de l'après-midi, une heure ardente, où la force exaspérée de la terre gonfle plus généreusement les sèves. La brume légère qui, toute la matinée, a flotté dans le fond de la vallée, s'est dissipée, envolée comme une fumée au vent, et la lumière triomphe sur l'épanouissement des verdure.

Henriette se remémore des journées pareilles, celles qu'Olivier aimait le plus et qu'il passait dans la tour de la Pradèle, lisant, assis sur le seuil de la porte, réfugié à l'ombre des châtaigniers. Elle se dirige vers cet endroit, curieuse de souvenirs plus pénétrants. Et, tout en marchant, elle sent qu'elle a pardonné au mort ou plutôt qu'elle est incapable,

même aujourd'hui, de l'accuser ! Elle le revoit, abandonné comme un enfant, doux et las, à l'abri des hommes, trop faible pour porter sa peine. L'oubli qu'elle donne à sa mémoire lui apparaît injuste pourtant ; d'autant plus injuste que les ressentiments dont lui seul eût dû porter le poids, elle les fait retomber sur d'autres, innocents ceux-ci. Et, son esprit se faisant complice de ses lassitudes pour tromper ses vieilles haines, amères et lourdes, elle se laisse aller sur cette pente, elle oriente son rêve vers des espérances reposantes et nouvelles.

Elle s'est assise à la place qu'Olivier affectionnait, les coudes sur les genoux et le menton dans la main. Alors elle se demande avec un sourire las de quelle essence sont faits ces êtres délicats et aimants, quel empire déconcertant ils prennent donc sur notre cœur pour qu'il nous soit impossible de leur avoir rancune même dans l'accablement des misères dont ils ont été causes. Il y a un an que le cortège des funérailles s'en est allé par la porte charretière, dans la fête de ce même soleil, conduisant Olivier au petit cimetière, là-bas, derrière l'église. Peut-être souffre-t-il maintenant, lui aussi, le mort, de son endurcissement farouche, peut-être lui aussi veut-il qu'elle pardonne. N'aura-t-elle pas descendu les derniers degrés de l'abnégation, et que pourra-t-il encore exiger d'elle, lui qui n'a jamais eu de bonheur que celui qu'elle lui a fait, si par delà le tombeau, elle lui sacrifie ses rancunes ? La terre, qui fut la fidèle confidente d'Olivier vivant, ne lui conseille-t-elle pas ce dernier renoncement, ne le lui crie-t-elle pas par les mille voix des choses ?...

Mais voici que du bout du verger, se dirigeant vers la tour, elle voit arriver, gesticulant, le docteur. Avec sa démarche pressée, il a l'air d'un homme porteur d'une grosse nouvelle, dans ce coin perdu où les nouvelles sont si rares que le

moindre incident devient événement. Et, du plus loin qu'elle peut l'entendre, brutalement, inconscient de l'effet que ses paroles vont produire, il lui crie :

— On vous a dit la chose... Non?... En voilà une affaire qui va faire causer le pays!... Je suis venu expressément... M<sup>me</sup> Vallier, vous savez bien, M<sup>me</sup> Vallier, de Vihognes... elle s'est jetée dans la Meuse... J'arrive de là-bas!

Henriette le regarde avec de grands yeux d'hallucinée, clouée au sol. Elle ne pousse pas de cri, mais un grand froid lui glace la nuque. En un instant, elle voit Jeanne, la face éteinte, sans un mouvement, raide dans ses vêtements qui ruissellent. Et, du fond de son cœur, une interrogation part, dans l'élan d'une charité enfin retrouvée :

— Mon Dieu! elle n'est pas morte, la malheureuse?

Non, Jeanne n'est pas morte. Des gens qui passaient l'ont sauvée, elle se rétablira peut-être.

— Peut-être?

Henriette se la représente encore, la rivale, couchée maintenant dans un lit de malade, à l'ombre des rideaux, la tête toute blanche sur les oreillers blancs, le corps entier secoué d'une toux mauvaise, le front creusé de rides sous les cheveux gris. Alors elle se rappelle le jour où Jeanne lui est apparue triomphante dans le soleil couchant de la Pradèle, avec sa grâce infinie, drapée de sa robe de deuil, dans sa sculpturale sveltesse.

Puis, sortant du monde de pensées où cette soudaine nouvelle la jette, elle s'aperçoit que Roland l'observe et, dans les yeux du docteur, elle lit la marche d'une pensée qui rassemble les faits, les rapproche, les combine, les confronte pour en faire jaillir la lumière.

Doucement, sans s'inquiéter de savoir si cet honnête homme à qui elle eût dit son secret, si de pareils drames du cœur pouvaient se confier, ne le possède pas à cette heure, elle le congédie avec son calme sourire.

Restée seule, elle va se rasseoir sous les châtaigniers. L'horreur du suicide médité la bouleverse et le cœur lui tremble encore. Ah! si Olivier savait!... La pitié la surprend enfin pour cette femme battue de la vie, si misérable et si lasse qu'elle a demandé à la mort la fin de sa misère...

Il fait bon vivre; les aubépines effeuillent dans les haies leurs pétales roses; une bonté géante monte du sol; une joie élargie de force satisfaite émane des taillis, des bois, des vastes champs de blé qui jaunissent déjà. Et le ciel immensément souriant, les légers nuages blancs roulant sur eux-mêmes, se jouant dans l'azur sans fin, le vent frais qui souffle dans les chênes de la route, dans les arbres du verger, disent la joie de l'existence, l'oubli des maux soufferts, le pardon des offenses expiées. . . . .

Longtemps, elle resta immobile. Ses regards plongeaient jusqu'aux dernières reculées de la terre patriale; ils parcouraient la mer des cultures; ils cherchaient au fond de l'horizon les toits d'ardoises de la ferme de Fraizet, où Henriette était née, et se reposaient ensuite sur la Pradèle, qui était son œuvre et où tant de fois elle avait promené ses chagrins d'épouse et de mère.

Tout la poussait à recommencer sa vie, à tenter le sort une fois de plus; tout lui soufflait la promesse d'un avenir meilleur, la certitude du repos enfin rencontré.

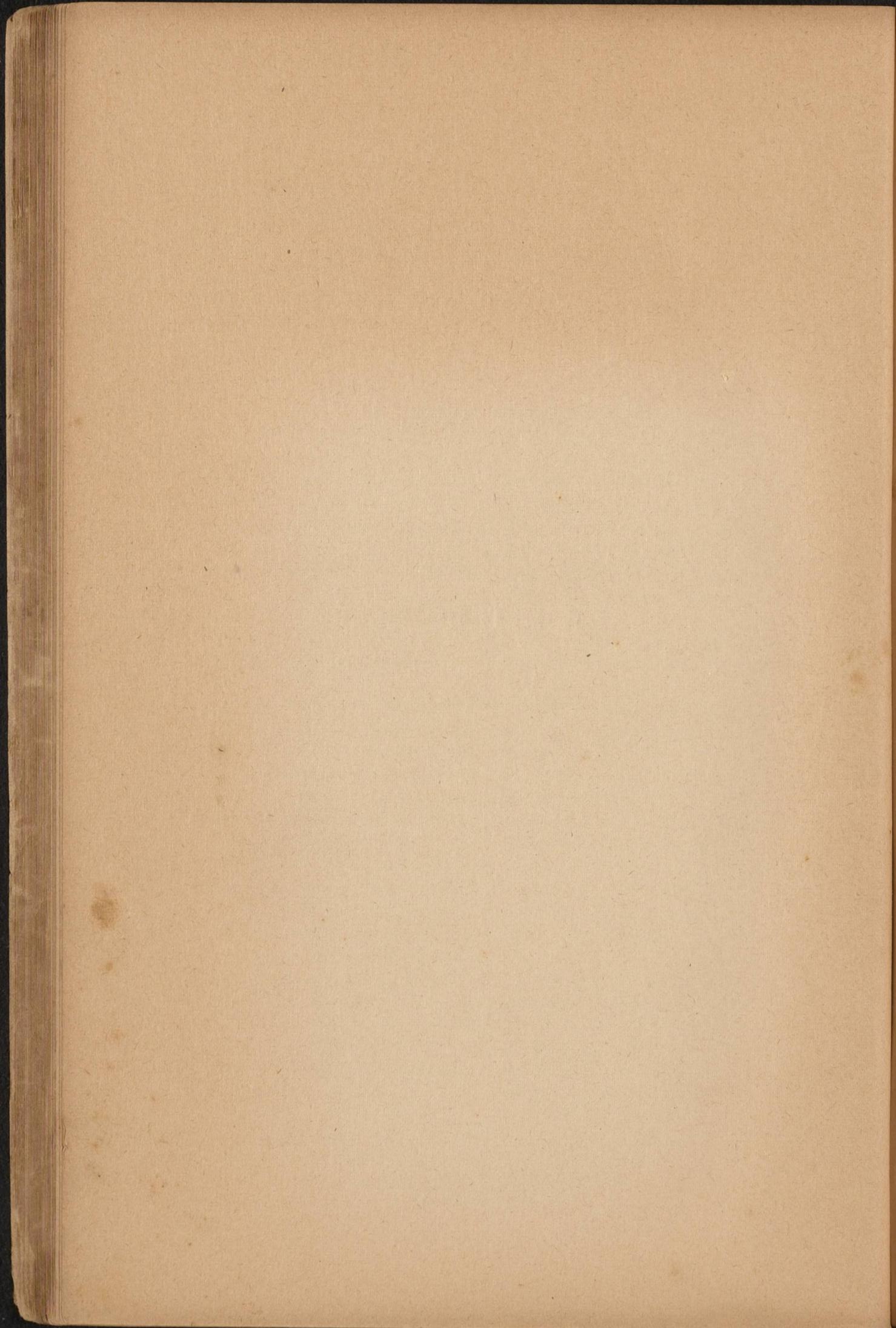
Et, lasse, s'abandonnant peu à peu, elle plia. Lentement, longuement, elle pleura, le cœur vaincu, tendant au lendemain les lambeaux de sa vie pour que le temps en refît un peu de joie. Puis elle se redressa, plus droite et plus forte après cette crise. Sa vieille volonté, sa belle vaillance lui étaient revenues. Debout, avec un sourire résigné qui se faisait accueillant, elle semblait regarder venir vers la Pradèle, du fond de l'horizon, Adrienne menant sa mère par la main.

---

LA LEÇON

*A Philippe Dubois.*

---



## LA LEÇON

---

Par l'après-midi caniculaire où commence cette histoire véridique, le voyageur qui se serait trouvé sur la route de Biesmes à Durbuy — pour parler comme les romanciers d'il y a trente ans — aurait vu venir à lui, dans la fine poussière blanche, une charrette attelée d'un chien, sous la conduite d'un homme que tous les gens du pays lui auraient dit être le boucher Lambert, de Térouanne.

La charrette revient à vide, le boucher ayant vendu, dans les villages de la Famenne, la « demi-bête » qu'il a tuée la veille chez lui. Lambert a cinquante ans au plus ; il est sec comme un sarment, les épaules un peu rondes et voûtées sous le ballonnement du sarrau.

Le métier veut que Lambert soit saoul tous les jeudis. Ce jour-là, étant empli de genièvre et de « saison », quand il quitte Biesmes, il se dégrise entre Biesmes et Durbuy, au grand air du plateau. A Durbuy, il s'arrête encore, mais c'est pour se remettre tout à fait ; il ne boit plus que de l'eau claire — car rentrer chez lui pochard, se montrer à sa femme avec le « jeune homme » professionnel, voilà à quoi Lambert — ah ! fichtre non ! — n'ira pas se risquer !

Il est « soigné » aujourd'hui, Lambert, il est même très « soigné ». Il a posé les

deux mains sur la planche qui, par derrière, ferme la charrette, et, de temps en temps, quand, en titubant, il s'y accroche, le chien s'arrête et retourne la tête ; il ne repart pas avant d'avoir regardé son maître en face d'un air de lui dire : « Sapristi, tu ne peux donc pas marcher à côté de moi, au lieu de m'enrayer là, derrière ! »

C'est un chien <sup>\* \* \*</sup> petit, ardent, maigre et noir : il en faudrait deux comme lui, côte à côte, pour emplir l'intervalle des brancards ; il flotte dans son harnachement de courroies serrées pourtant jusqu'au dernier cran — et quand Lambert fait basculer la charrette en pesant trop fort, la sous-ventrière enlève le chien, qui bat l'air de ses quatre pattes en se faisant lourd pour reprendre le terrain.

L'équipage arrive ainsi à la descente de Durbuy. Si Lambert était moins ivre et si le chien n'était pas ennuyé comme il l'est par Lambert, ils admireraient sans doute tous les deux le paysage soudainement apparu : Durbuy, à cent mètres sous eux, étalant, dans son puisard, ses maisons en pierres grises, si jolies à l'œil, si fines de ton par ce grand soleil, parmi les frondaisons des noyers et des ormes ; un massif château trop riche,

trop neuf, importun, mal « ressemblant » dans cet agreste site : l'Ourthe, claire comme un fer d'épée, courant au milieu des prairies qu'elle fertilise ; le barrage écumant du bief du vieux moulin ; les têtes de roches qui affleurent dans le lit de la rivière avec, autour d'elles, le bouillonnement cristallin des courants éternellement et vainement acharnés à l'assaut. Ce n'est plus le même pays ; là-haut, c'était la fagne aride ; voici, sans transition, le pays de rivière : là-bas, reculés par l'éperon d'une énorme masse rocheuse, dans l'élargissement de la vallée, les blés balancent leurs têtes déjà lourdes ; ce n'est plus à travers les noirs sapins, c'est à travers des boqueteaux de hêtres et des coupes de bouleaux cuirassés d'argent neuf, que la route dégringole, en zigzaguant, du plateau dans la vallée.

Voici Lambert, sa charrette et son chien : la rue du village — pardon de la ville... si un Durbutois m'entendait !... — rit dans la gaie lumière ; les façades de quelques maisons crépies à la chaux apparaissent d'une blancheur éclatante et crue ; les feuilles des pommiers qui débordent les murs des potagers sont comme vernissées sous une poussière impalpable ; le clocher, parmi les lierres en guipure, semble avoir été nettoyé du matin, remis à neuf par un grand coup de plumeau du bon Dieu.

Pas un paysan dans le village, car le temps est à souhait pour la fenaison. Mais, dans les jardins de l'hôtel X..., quantité de citadins en villégiature : les uns sont allongés sur les chaises ; les autres roulés comme des lézards sur un coin de pelouse, assoupis par la grosse chaleur, dans le cercle d'ombre tracé par les acacias et les ormes ; quelques jeunes filles lisent, dans le berceau du fond, d'un air distrait, en sautant des pages.

\* \* \*

Mais Lambert ne s'inquiète guère de cela. Au seuil du cabaret de l'Aigle Blanc, près du pont de pierre, ne voilà-t-il pas

qu'il aperçoit, pour la perdition du pauvre monde, le commis-voyageur de la maison Riguelle frères et sœurs, de Herstal.

« V'là qu'vous passez sans entrer, Lambert ! C'est pas faire honnêteté... »

Lambert connaît l'homme de Riguelle comme s'il l'avait fait : quand on bamboche avec lui, on sait bien quand ça commence...

Pourtant, la salle basse du cabaret de l'Aigle Blanc est invitante : la porte ouverte creuse un trou d'ombre dans la blancheur de la façade surchauffée ; il doit régner là-dedans une fraîcheur délicieuse : les volets clos font au soleil défense d'entrer ; seul un rais de lumière plonge par une coupure en biseau du volet, droit dans la pénombre, raide comme une perche obliquement fichée dans la rivière, et ce rais lumineux est plein de poussières giroyantes, de valse éperdues de vibrions. En titubant un peu, Lambert s'avance vers le seuil du cabaret, de l'air supérieur d'un homme plein de volonté, qui s'arrête quand il veut sur le chemin de la cuite :

« Je ne bois pas, vous savez ; je suis dans les affaires, et quand on est dans les affaires... Faut que je rentre à Térouanne. »

Allons donc ! L'homme de Riguelle le pousse dans le cabaret sans entendre et, à l'aubergiste :

« Deux chopes, s'iv plaît, noss' Dame ! »

Puis, à Lambert :

« J'attends la malle-poste qui va passer dans dix minutes. Il faut bien boire que'qu' chose quand on rencontre des amis.

— Du moment que vous prenez la malle-poste ! »

Pourquoi, pourquoi, « Binâmée » Sainte Vierge, fallait-il justement que le voyageur de Riguelle attendît la malle-poste ?

La porte se referme sur les deux hommes et le chien, resté seul, lamentable

grillade, à la merci du soleil, regarde avec inquiétude et pense : « Ça y est ! Tout à l'heure, « nous » serons vraiment saoul !... »

\* \* \*

Pour sûr qu'il sera saoul, Lambert ! Maintenant il « fera » tous les cabarets de Durbuy ! L'homme de Riguelle embarqué dans la malle-poste, Lambert paye chez Ougardy trois gouttes au cantonnier, puis il traverse avec lui la rue, entre en face, chez Harzée, où le cantonnier l'abandonne après deux nouvelles chopes. Alors, tout seul, zigzaguant, buttant aux marches, s'affalant aux comptoirs, il va boire chez Flagottier, il va boire au café de l'« Amitié » où les deux belles filles du débitant rient de le voir avec un pareil « jeune homme » et lui font des farces ; il entre de même chez Chavanne avec lequel il est brouillé depuis des mois ; des tournées copieuses de « plats-cous » arrosent la réconciliation inattendue et, vers six heures, ils échouent, Chavanne et lui, chez le bourrelier, un qui provient, dit Chavanne, du côté de Grimonster. On boit à la prospérité du commerce du bourrelier — et c'est, cette fois, la saoulerie anarchiste.

Le chien, dont Lambert ne s'inquiète plus, traîne la charrette au seuil des successives chapelles, cherche des coins d'ombre, se couche en rond entre les larges brancards, sommeille, les pattes allongées, surveillant de temps à autre le patron d'un œil philosophique qu'il renferme aussitôt avec résignation. Et il essaie de se remettre à sommeiller et de se donner l'air de ne pas avoir vu, car il commence à rudement être honteux, ce chien, d'être le chien d'un boucher qui donne un pareil scandale !... Et il songe à autre chose aussi : c'est que tout à l'heure, à la sortie de Durbuy, il lui faudra grimper, sans que Lambert lui vienne en aide, le raidillon de Térouanne, une montée de trois kilomètres, dont le milieu est si abrupt que même les che-

vaux de la malle-poste sont régulièrement mis au repos avant de l'attaquer !

Et le chien pense : « Ce n'est pas que ce soit un méchant homme, seulement quand on a le vice qu'il a... ! »

\* \* \*

Elle fut terrible, la montée ! Quand Lambert fut définitivement incapable de se tenir sur ses jambes, le bourrelier et Chavanne le jetèrent dans la charrette — tandis que les femmes l'injuriaient et que des touristes protestaient indignés. Mais Lambert ne pouvait plus répondre. Il essaya à plusieurs reprises de claquer de la langue pour donner au chien le signal de prendre le chemin de Térouanne. Vainement. Le chien finit par partir tout seul, en courant, pressé de soustraire le patron à la compassion, aux lazzi ou à la colère des assistants. Il fila d'un trait, au grand trot, jusqu'au tiers de la pente. Là, déjà, il tirait un pied de langue. Il faisait très chaud encore. Lambert, pesant de tout son poids sur l'avant, lui écrasait les reins. Un calvaire. L'œil injecté, hagard, les pattes grattant, tricotant, raides et obstinées, sur le macadam de la route, le petit chien « s'enrageait », étourdi de l'effort, le gosier en feu — car vous aurez remarqué qu'on avait tout à fait oublié de le faire boire. Par moments, il piétinait sur place, ne démarrait plus qu'en obliquant à droite ou à gauche, puis reprenait le milieu de la route, bandant tous ses muscles dans une tension désespérée.

\* \* \*

Vous croyez peut-être qu'il mourut de fatigue sur le chemin et que Lambert, dégrisé quelques heures après, le trouva, en se réveillant, mort d'épuisement au sommet du raidillon ? Que non pas ! Si cela était arrivé, nous n'eussions pas écrit cette histoire, car, d'abord, elle eût été trop triste et, ensuite, nous eussions eu l'air d'avoir voulu apporter notre contribution à l'œuvre de propagande antialcoolique par le récit et par l'image —

cette œuvre si méritoire qui fait de si inutile besogne. Non, le chien gagna Térouanne sans catastrophe ; il arriva rendu, fourbu, exténué, mais il arriva ! Lambert fut ramassé dans la charrette, ivre-mort, par les mains, plutôt brutales, d'une épouse justement courroucée. On le fourra dans la grange sur de la vieille paille hachée, tandis que le chien s'installa dans sa niche, sur de la paille fraîche.

Lambert s'éveilla le lendemain, à l'aube ; il fut bien des minutes à reconstituer son après-midi de la veille. Quand ce fut fait, et comme il avait l'esprit juste et le sentiment de la gratitude, il s'en fut tout de suite à la niche où le chien, étendu sur le dos, le ventre au soleil, les qua-

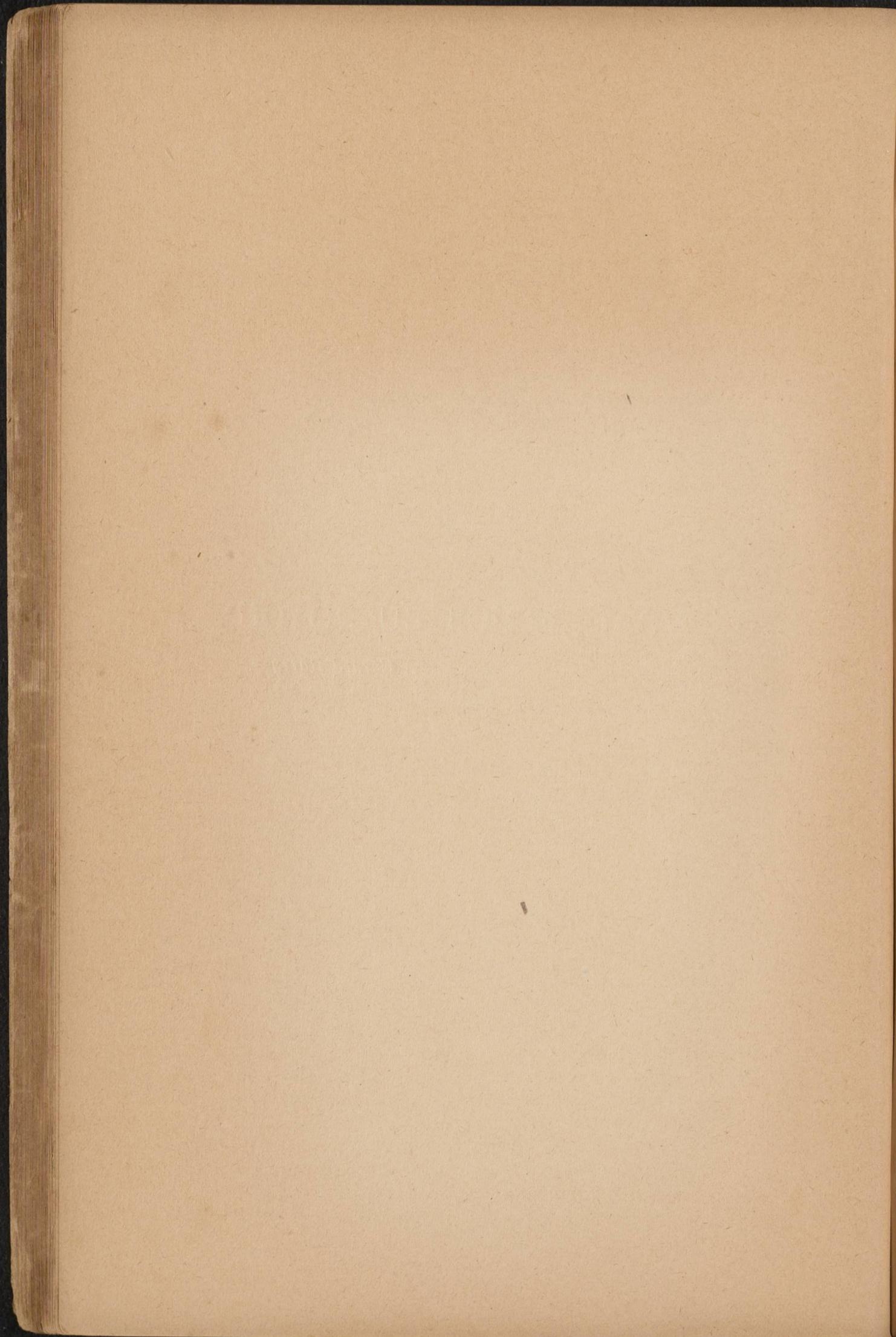
tre pattes en l'air, étirait ses membres, encore endoloris de l'effort. Quand le chien le vit venir, il prit une position plus décente, en chien qui sait se conduire. Et lorsque Lambert, s'approchant avec la mine d'un homme qui va faire des excuses, voulut le caresser, le chien se recula d'un air digne, et — ceci, vous êtes libre de ne pas le croire, mais moi je ne le mets pas en doute, tant fut grande la sincérité avec laquelle Lambert me l'affirma vingt fois depuis — le chien, oui, Monsieur et Madame, le chien prit la parole et dit à Lambert ces mots lapidaires : « Mon vieux, je t'avertis que la première fois que ça t'arrivera encore, je te laisse à Durbuy ! »

---

LES " VRAIS ECHOS DU HOYOUX ,,

*A Gérard Harry.*

---



## Les " Vrais Echos du Hoyoux " 19

---

Vous vous souvenez de ce festival du 17 juillet, de ce concours d'orphéons ? Il promena par nos rues de Bruxelles des théories de campagnards, sérieux et contents au débarqué, car, dans la crainte d'abîmer leurs voix, ils s'interdisaient boire et presque parler, jusqu'à l'heure de l'entrée en lice. Il était venu des chanteurs de partout : de la Campine et des Ardennes, de la Famenne et du pays de Waes, ceux de Wallonie gouailleurs et narquois, d'une gaité malicieuse qui ne s'étonne de rien, ceux de Flandre plus compassés, avarés de paroles, les yeux arrondis devant les maisons à cinq étages.

Mais, rien qu'à la façon dont les portedrapeau faisaient tintinabuler les médailles de leurs bannières de soie et d'or, rien qu'au coup d'œil oblique dont les membres caressaient de temps en temps les insignes fleurissant leurs boutonnières, on devinait que tous se flattaient d'étonner le Bruxellois et de conquérir Bruxelles. Et ils restaient très dignes sous la pluie — une vraie pluie de fêtes nationales — qui noyait leur cortège et les trempait jusqu'aux moelles.

S'ils avaient su combien volontiers nous les blaguons, à la ville, leurs festivals, et de quelle ironie nous font sourire

leurs grands concours, peut-être auraient-ils eu moins de crânerie, peut-être auraient-ils mis moins de carrure confiante dans leur façon de balancer les épaules... (vous le connaissez, n'est-ce pas, ce geste massif et conquérant, particulier aux gens de campagne, ce coup de dos du colporteur qui remonte sa balle, ce redressement étudié du chasseur qui, les mains dans les poches, relève d'une secousse la bandoulière du fusil ?). Mais comment voulez-vous qu'ils se doutent... Et puis, c'est évidemment nous, les sceptiques, qui avons tort !...

\* \* \*

Moi, par exemple, je l'avoue, je ne comprenais pas. Depuis, j'ai changé.. Profitant d'une éclaircie dans cette journée de grandes eaux, je m'étais aventuré au boulevard Anspach, à l'heure où se terminaient les concours, au milieu de la bousculade des sarraux et des redingotes. Tout à coup, un cri partit — non, jaillit — d'un groupe à ma droite, le cri d'un homme qui trouve ce qu'il cherche.

— *Louk !*

L'effet fut instantané : me voilà au milieu d'un cercle hurlant et gesticulant.

— Premier prix d'exécution !

— Deuxième prix de lecture à vue !!

— Deuxième prix international !!!

J'ai reconnu mes autochtones : le colossal Marcel Tihange, porte-drapeau ; le trésorier Grosfils, le directeur Delbroyard, tous jusqu'aux gamins du maître d'école, tous jusqu'au chantre, tous jusqu'aux varlets de la ferme Pirotte, vous savez bien, la ferme Pirotte, au coin de la route, sous des châtaigniers de cent ans ! Ils crient, ils dansent, ils débordent, ils délirent ! Pensez donc ; trois prix alors qu'on n'osait rien espérer ; trois médailles et trois palmes à rapporter là-bas ! Marcel Tihange n'y tient plus ; embarrassé par l'étendard, il le passe un instant — oh ! rien qu'un instant — à son voisin, fait un cumulet sur l'asphalte, agite des bras de géant, la bouche ouverte pour crier victoire jusqu'au ciel, puis reprend la bannière et rentre dans le rang, soulagé.

Quel grandissement pour \*\*\* ! pour \*\*\* qui ne compte que 800 « âmes », alors que Noirfend, qui en a 1450, n'a pas même été classé par le jury ! Une fois encore, le Condroz a vaincu la Hesbaye ! Et allez donc ! Prenez la largeur du pavé ! Et vivent les *Vrais Echos du Hoyoux* !

— Je suis sûr que la « feuille » en parlera, me dit le censier d'Olnyette.

Tout à coup, Grosfils, le trésorier, frappé d'une idée :

— Faut télégraphier au comte !

Ignorant, j'interroge :

— Quel comte ?

— Le comte de Borhom, notre président d'honneur !

— Ah ! oui, oui... c'est juste !

Et nous allons ensemble, Grosfils et moi, au bureau de la Bourse télégraphier la grande nouvelle : *Résultat magnifique, victoire sur toute la ligne. Nous avons le premier prix de..., etc., le jury nous a félicités. Ceux de Noirfend, battus. Avons porté Delbroyard en triomphe !*

— Recopie-le, me dit Grosfils, toi qui as l'habitude. Nous en enverrons un aux

Pirotte, un à Jamioulx, un à mon beau-père, un au bourgmestre.

Pris d'un honnête scrupule, car je sais le père Grosfils assez « regardant » sur ses écus, je conseille d'abréger le télégramme.

— Non, non, faut qu'ils sachent tout !

Et jetant son argent au préposé qui rit en dépit de la morosité administrative :

— C'est trop beau, vois-tu, un succès pareil : aujourd'hui, l'argent, on s'en moque.

Et, même, ce n'est pas « on s'en moque » qu'il a dit...

... Ce qu'ils ont fait à Bruxelles après le concours, mes autochtones, je l'ignore. J'ai eu la lâcheté de les perdre, de les abandonner pour leur réserver la joie de découvrir tout seuls les « cavitjes » du centre, de leur laisser parcourir sans moi le cycle de la ribote, depuis la « pointe » bourgeoise jusqu'à la saoulerie anarchiste. Mais, voilà quinze jours, j'ai appris que se préparait à \*\*\* la grande fête, la réception solennelle et officielle des vainqueurs. J'y suis allé, j'ai vu la cérémonie.

\* \* \*

Figurez-vous le merveilleux cadre de ce village condruzien où n'ont pénétré encore ni la grande industrie, ni l'odieux « vicinal » : le cirque des collines, les unes défrichées, cultivées comme des potagers, les autres plantées de hêtres et de bouleaux dont les troncs, sous les feuilles remuées, ont, par moments, des luisants d'argent neuf. Figurez-vous les métairies cossues et les maisons sans étage, les toits de chaume et les toits d'ardoise, d'une couleur nette et jolie d'aquarelle, la route blanche où viennent s'amorcer les sentiers couverts et qui file entre les vergers et pâchis, escalade la colline puis s'en va, on ne sait où, bien loin à travers les cultures... Sur tout cela, un soleil de fournaise, un bloc d'acier en fusion, emplissant tout le ciel.

Les verdure de l'arc de triomphe, —

oh ! très primitif, l'arc de triomphe, pareil sans doute à ceux que l'on dressait, voilà quelque dix siècles, pour les bandes victorieuses du Prince-Evêque ! — planté la veille à l'entrée du village, tremblotent au vent léger du matin. Trois camions enguirlandés, attelés de chevaux dont les crins sont tressés de paille, s'en sont allés, dès l'aube, à la gare de V\*\*\*, quérir les chanteurs hutois qui — mais ceci est un secret et je ne sais si je puis... — bah ! qui ont renforcé l'orphéon au concours de Bruxelles. De méchantes gens, les busés de Noirefond, bien sûr, insinuent même que le succès des *Vrais Echos du Hoyoux* est dû pour une bonne part à ce renfort extra-réglementaire. Mais cela se dit de l'autre côté de la Meuse, non de ce côté-ci. Puis, quelle créance voulez-vous que le Condroz, qui fait état de ne pas aimer beaucoup les Hesbignons, accorde aux propos de ceux-ci quand, en plus, c'est la jalousie qui les fait parler ?

Cependant, voici débarquer les Hutois ; on prépare dans la salle de l'école un déjeuner substantiel pour lequel des censiers enthousiastes ont envoyé des jambons, le brasseur des tonneaux de « supérieure » à seize francs, et Hamseraux, le rentier, du vin cacheté qui rit dans un rais de soleil près de la fenêtre ouverte.

Et alors, c'est l'arrivée des étrangers, le discours du président, prononcé avec des hésitations, presque balbutié par une voix faite pour haranguer un banquet de cinq cents couverts — l'émotion vous savez, la terrible émotion, si excusable ! — la réponse du directeur des chœurs, ovationné, passé de mains en mains, embrassé par les ténors, étreint par les barytons, enlevé finalement sur les épaules des basses. Et puis, c'est la remise du cadeau... mais ici deux mots sont nécessaires.

Pour choisir l'objet à remettre au directeur des chœurs, en commémoration de l'événement, le comité avait tenu jour-

nellement des séances pendant plus d'une quinzaine. Et ces séances-là furent houleuses, passionnées, terribles. Deux clans se dessinèrent : il y eut trois membres pour le cadeau « distingué », trois autres pour le cadeau « utile ». Les premiers, des jeunes gens, parlaient d'une palme monstre, d'un bronze d'art, d'un bâton directorial en ivoire ; les seconds, soufflés par leurs femmes, conseillaient une armoire à glace, un mobilier de salle à manger, un lavabo, un tapis de salon. Le vieux Dugnelles, dont le neveu est cordonnier, émit même l'idée d'un « bon » pour vingt paires de chaussures, mais du coup, les partisans du cadeau « utile » eux-mêmes se récrièrent : la proposition Dugnelles, abandonnée, ne fut pas seulement mise aux voix. Le président, toujours très écouté, eut enfin une inspiration qui rallia tous les votes : on décida de dépêcher un des membres du comité au jeune fils du directeur pour s'informer officieusement, avec toute la diplomatie requise, des préférences du donataire. Et ce fut le censier d'Olnyette, bien connu pour sa finesse, qui s'en alla trouver le jeune Delbroyard. Tous les habitués des foires vous diront que ce censier-là, né rusé, n'a pas son pareil pour vendre ses bêtes au plus haut. Quand il revint à \*\*\*, il avait la réponse : ce qui ferait plaisir au directeur, c'était une solide table de chêne, avec des sculptures autour et du cuivre dessus. Cela manquait à Delbroyard pour écrire sa musique. Les partisans de l'objet utile triomphaient, mais, comme concession aux fervents de l'objet distingué, on convint de faire mettre une plaque commémorative au milieu de la table.

Revenons à la cérémonie : après que le cadeau fut remis au directeur, quelques convaincus voulurent le hisser dessus et porter le tout à la place de l'Eglise où la Société allait exécuter les chœurs primés à Bruxelles. Delbroyard a refusé — par modestie, a-t-il déclaré — de triompher

sur ce pavois ; mais, entre nous, je crois plutôt que l'équilibre instable lui faisait un peu peur.

Cependant, les sarraux se pressent sur la place. Villages et hameaux, à six lieues à la ronde, sont représentés dans l'auditoire. Silence profond. Groupés au centre, dans la gaieté des maisons décorées de verdure, les orphéonistes entonnent le fameux chœur des pêcheurs.

Ce sont d'abord les adieux du pêcheur à sa femme avant l'embarquement.

Je n'ai qu'une étoile pour guide  
Je vais sur la plaine liquide  
Au lointain jeter mes filets.

morceau d'expression que les ténors détaillent avec sentiment, les yeux perdus par-dessus leurs feuilles de musique, ruisselants sous le grand soleil.

Mais sur la mer, l'orage gronde, les deuxièmes dessous mugissent comme les flots, la voix des barytons donne le thème :

La tempête  
Me guette  
Il faut fuir  
Ou périr...

tandis que les ténors imitent le sifflement du vent dans les cordages et que Delbroyard, déchaîné comme la tempête, gesticule et se déjette. Alors, le pêcheur s'efforce de regagner le port.

Pour échapper à la cruelle mort,  
Vogue, ma barque, vers le port !

Ce sont des notes coupées qui disent l'angoisse. Les yeux se tournent au ciel, les bouches grimacent un peu dans l'excès du « rendu ». Puis, quand le bon marin revient au rivage où sa femme l'attend, c'est une explosion joyeuse, un chant d'allégresse que tous entonnent à pleine voix, à plein cœur.

Mais ce qu'il faut tâcher de vous imaginer, c'est l'attention émue, admirative, prenante, l'émerveillement des auditeurs, de ces âmes exemptes de complications qui vibrent, ainsi qu'un métal pur de tout alliage, aux notes passionnées, à la mimique expressive des chanteurs ; c'est l'impression très pénétrante obtenue par des moyens primitifs dont sourit notre gouaillerie citadine en même temps que notre scepticisme s'en défie et dont vous vous étonneriez naïvement, de sentir, comme je l'ai senti, le charme simple et fort.

Les chœurs exécutés, on s'en va processionnellement au château de Borhom, dont le propriétaire, président d'honneur des *Vrais Echos*, attend les orphéonistes. Il a bien fait les choses, le châtelain ; il y a une émotion, on pousse les coudes dans la poitrine de ses voisins quand on découvre, alignées sur une longue table, des rangées de bouteilles casquées d'argent. Un mot circule, chuchotté dans le respect héréditaire que l'on conserve pour la demeure seigneuriale : — Du champagne, nom di Djo !

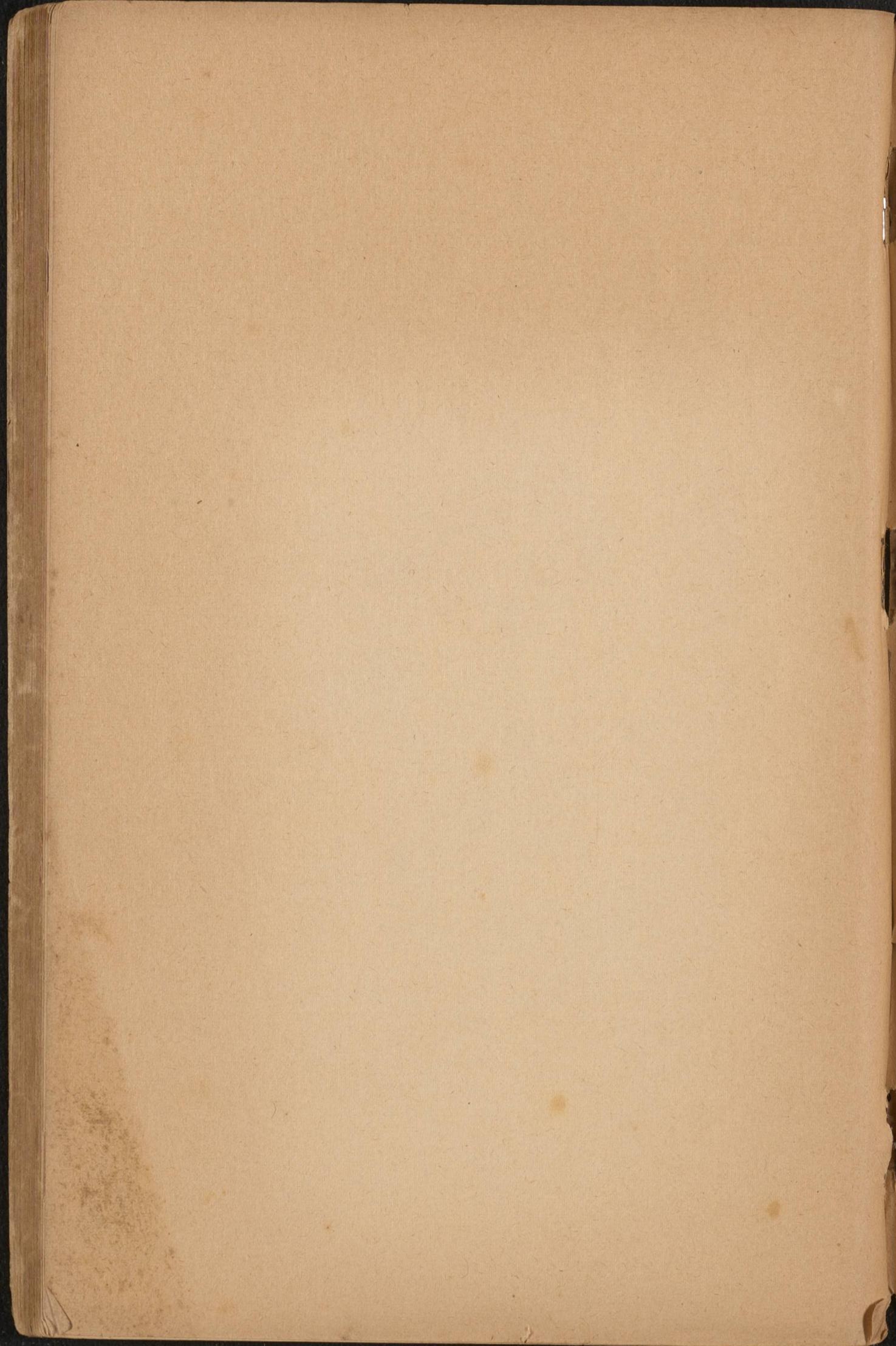
Peut-être auriez-vous souri, comme je faillis le faire, en regardant la marque de la tisane... Ah ! mes frères de la ville, cette ironie frondeuse dont nous faisons profession, cette moquerie blagueuse que nous cultivons dans nos milieux, comme elles nous poursuivent et nous tiennent bien, où que nous allions ! Comme elles sont entrées en nous, mêlées à notre sang, et comme elles empêchent nos esprits amusés de saisir sans le discuter, le plaisir simple des bonnes choses...

Mes autochtones, allez, ne s'embarrassaient pas le cerveau de tout cela. Ah ! si vous les aviez entendus, enthousiastes, applaudir le speech bien senti du président d'honneur ! Si vous les aviez vus, toujours chantant, au sortir du château, descendre dans la pourpre du soleil couchant le chemin creux qui les ramenait à \*\*\* avec leur drapeau dont les attributs

de cuivre accrochaient les épines dans les haies folles !...

Les camions du matin, de plus en plus enrubannés, sont venus, à minuit, reprendre les Hutois chez le maître d'école où ils achevaient la fête. Que tout le monde ne fût pas un tantinet ému je ne le jurerais pas. Mon Dieu ! il y avait des raisons si multiples !... C'est ainsi que les camions avaient déjà quitté depuis dix minutes le village quand Delbroyard s'aperçut qu'on avait laissé sa table, son cadeau utile, à la maison d'école. On fit

tête à la queue pour aller reprendre l'objet ; mais, à un coin de route, on croisa le porte-drapeau, le géant Marcel Tihange, qui, ayant remarqué l'oubli de Delbroyard, s'était mis en tête de rattraper les chariots. En courant, il apportait la table, posée d'équilibre sur sa tête. Et sur le chemin tout blanc, la lune faisait danser la silhouette de l'homme et du meuble, une ombre monstrueuse d'animal fantastique dont le corps plat et allongé dressait quatre pieds rigides vers le ciel clair d'étoiles !



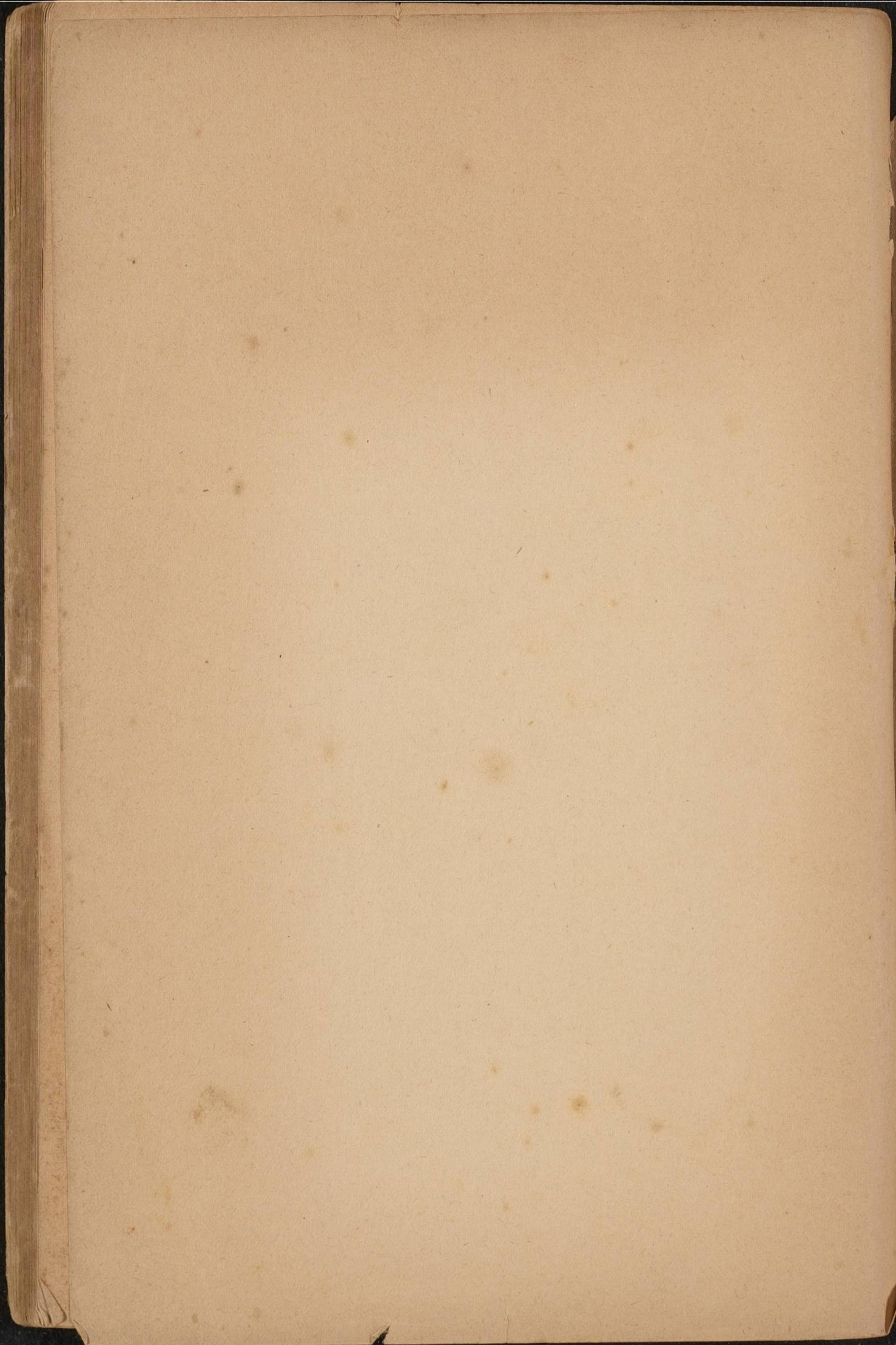
## TABLE

Les Charneux

La Leçon . . . . . 83

Les « Vrais Echos du Hoyoux » . . . . . 89





## Collection " JUNIOR ,,"

---

*Œuvre de vulgarisation de la littérature belge de langue française.*

---

Volumes parus :

**" SUR DES RUINES ,,"**

par GEORGES RENS.

Préface d'EDMOND PICARD.

---

**" LES HORS-LE-VENT ,,"**

par FRANZ HELLENS.

Préface de GEORGES EEKHOUD.

---

**" PETIT WILL ,,"**

par PIERRE BROODCOORENS.

Préface de CAMILLE LEMONNIER.

---

**" LES CHARNEUX ,,"**

par GEORGE GARNIR.

Préface de LOUIS DELATTRE.

---

Sous presse :

**" LES AIGLES NOIRS ,,"**

Par FRANÇOIS LÉONARD.

Préface d'IWAN GILKIN.

